

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

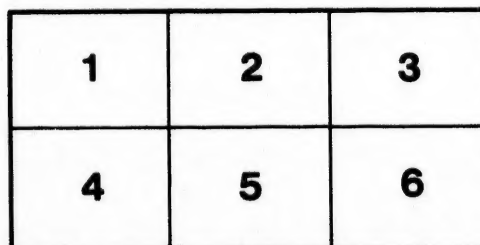
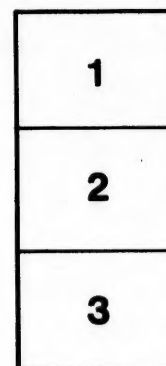
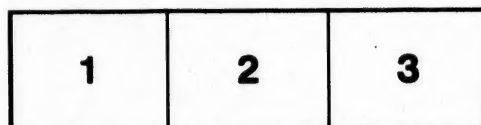
Morisset Library
University of Ottawa

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\rightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque Morisset
Université d'Ottawa

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\rightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

rrata
o

belure,
n à

BOX BOTTOM & TOP

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

TOME QUATORZIÈME.

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES

TOME QUATRIÈME

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,

RUE PALATINE, N° 5, A PARIS.

ÉDIFI

PA

COLLAT

AU

LETTRES
ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS,

COLLATIONNÉES SUR LES MEILLEURES ÉDITIONS,

ET ENRICHIES DE NOUVELLES NOTES.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.



Imprimerie de Béthune.

A PARIS,

AU BUREAU, RUE PALATINE, N° 5.

PRÈS SAINT-SULPICE;

ET CHEZ GAUME FRÈRES,

RUE DU POT-DE-FER SAINT-SULPICE, N° 5.

1850.



MEMOIRES
EDITIONES ET CURRICULES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA SOCIÉTÉ DE PARIS

COLLECTIONS SUR LES MISSIONS ÉTRANGÈRES

ET MÉMOIRES DE VOYAGES

MEMOIRES ANNUELS



Imprimerie de la République

A PARIS

AD BUREAU, RUE LAFAYETTE N. 6

LES ÉDITIONS

ET C. RUE CASSE

DE LA RUE DE LA PAIX N. 1

1830

ÉDIE

PA

De P. N.
au R.
confes

AL

M

La p
mission

LETTRES ÉDIFIANTES ET CURIEUSES.

ÉCRITES

PAR DES MISSIONNAIRES

DE LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

MÉMOIRES D'AMÉRIQUE.

LETTRE

Du P. Nyel, missionnaire de la compagnie de Jésus,
au R. P. de la Chaise, de la même compagnie,
confesseur du roi.

A Lima, ville capitale du Pérou, le 20 mai 1705.

MON TRÈS RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

LA protection dont vous honorez tous les
missionnaires de notre compagnie, et le zèle

avec lequel vous procurez les progrès de la foi dans les pays les plus éloignés, nous obligent de vous en marquer notre reconnoissance. C'est pour m'acquitter de ce devoir, et pour vous rendre compte de notre voyage de la Chine dont nous n'avons encore fait que la moitié, que je prends la liberté de vous écrire. Comme dans ce temps de guerre, les Anglois et les Hollandois nous fermoient le passage des détroits de la Sonde et de Mataque, qu'il faut passer l'un ou l'autre en faisant la route des Indes par l'orient, on a jugé plus à propos, pour éviter ce danger, de nous faire prendre le chemin du détroit de Magellan et de la mer du Sud.

Ce fut sur la fin de l'année 1703 que nous partîmes de Saint-Malo, les PP. de Brasles, de Rives, Hebrard et moi, sur deux vaisseaux (le St-Charles et le Murinet) destinés pour aller à la Chine, et commandés par MM. du Coudray-Perée et Fouquet, hommes habiles et fort expérimentés dans la navigation. Nous mîmes à la voile le 26 décembre avec un vent favorable, qui nous conduisit en quinze jours aux Canaries, que nous ne fîmes que reconnoître. Après avoir souffert des calmes fâcheux sous la ligne pendant un mois entier, nous continuâmes notre

route;
nous t
troit d
pour e

Il m
descrip
nand M
tour d
y a pr
mieux
fidèle,
sont b
Nous é
qui se
avions
deçà d
vent si
vement
ancres.
faire na
et à n
pour n
de plus
plus gl

Pend
ce pren
nous av

route; et après trois mois de navigation nous nous trouvâmes environ à soixante lieues du détroit de Magellan, que nous voulions passer pour entrer dans la mer du Sud.

Il me paroît assez inutile de vous faire une description de ce fameux détroit, dont Ferdinand Magellan, si célèbre par ses voyages autour du monde, fit la première découverte il y a près de deux cents ans (en 1520). J'ai mieux aimé vous envoyer un plan correct et fidèle, fait sur les dernières observations, qui sont beaucoup plus exactes que les précédentes. Nous étions déjà entrés dans le premier canal qui se présente à l'entrée de ce détroit, et nous avions même mouillé dans un enfoncement en-deçà de la baie Grégoire, lorsqu'il survint un vent si impétueux, qu'il nous rompit successivement quatre câbles, et nous fit perdre deux ancres. Nous nous trouvâmes en danger de faire naufrage; mais Dieu, sensible à nos prières et à nos vœux, voulut bien nous en délivrer pour nous réserver, comme nous l'espérons, à de plus rudes épreuves, et à souffrir une mort plus glorieuse pour la gloire de son nom.

Pendant quinze jours que nous restâmes en ce premier canal pour chercher les ancres que nous avions perdues, et pour faire de l'eau dans

une rivière que M. Baudran de Bellestre, un de nos officiers, découvrit, et à laquelle il donna son nom, j'eus le plaisir de descendre quelquefois à terre pour y glorifier le Seigneur dans cette partie du monde où l'Évangile n'a point encore pénétré. Cette terre est rase et unie, entrecoupée de petites collines. Le terroir me parut assez bon, et assez propre à être cultivé. Il y a bien de l'apparence que c'est en ce lieu le moins large du détroit, que les Espagnols, sous le règne de Philippe II, bâtirent la forteresse de *Nombre de Dios*, quand ils formèrent la téméraire et inutile entreprise de fermer aux autres nations le passage de Magellan, en y bâtissant deux villes. Ils envoyèrent à ce dessein une nombreuse flotte sous la conduite de Sarmiento; mais la tempête l'ayant battue et dissipée, ce capitaine arriva au détroit en très mauvais état. Il bâtit deux forteresses, l'une à l'entrée du détroit, que je crois être *Nombre de Dios*, et l'autre un peu plus avant, qu'il appela la *Ciudad del Rey Philippe*, apparemment dans le lieu qu'on nomme aujourd'hui le *Port-Famine*, parce que ces malheureux Espagnols y périrent misérablement, faute de vivres et de tous les autres secours. Cependant il ne paroît aucun vestige de ces forteresses ni dans l'un

ni dans
des ha
aux ap
retiren
vaisse
nous
dans l
ces pe
bles,
d'une
sembl

Je r
Père,
ne ri
prend
ments
de Jé
des é
cette
côté l
entre
ples,
surm
Chris
dans
prit :
mom

ni dans l'autre endroit. Nous ne vîmes aucun des habitants du pays, parce que ces peuples, aux approches de l'hiver, ont coutume de se retirer plus avant dans les terres. Mais quelques vaisseaux françois qui nous ont précédés et qui nous ont suivis, en ont vu plusieurs plus avant dans le détroit. Ils nous ont même assuré que ces peuples, qui paroissent dociles et sociables, sont pour la plupart forts et robustes, d'une taille haute, et d'une couleur basanée, semblable à celles des autres Américains.

Je ne vous parlerai point ici, mon révérend Père, de leur génie ni de leurs coutumes, pour ne rien dire d'incertain ou de faux; mais je prendrai la liberté de vous marquer les sentimens de compassion que la grâce et la charité de Jésus-Christ m'inspirent sur cela, à la vue des épaisses ténèbres qui sont répandues sur cette terre abandonnée. Je considérois d'un côté le peu d'apparence qu'il y avoit qu'on pût entreprendre la conversion de ces pauvres peuples, et les difficultés immenses qu'il faudroit surmonter; de l'autre, la prophétie de Jésus-Christ touchant la propagation de l'Évangile dans tout l'univers, me revenoit souvent à l'esprit : je me disois que Dieu a ses temps et ses moments marqués pour répandre en chaque

climat les trésors de sa miséricorde; que depuis vingt ans nos Pères avoient porté l'Évangile dans des lieux aussi éloignés de la lumière que ceux-ci; que peut-être Notre-Seigneur ne nous conduisoit à la Chine par ces routes nouvelles, qu'afin que quelqu'un de nous, touché du besoin de ces pauvres barbares, se déterminât à s'y arrêter; que bien de florissantes missions devoient leur origine à un naufrage, ou à quelqu'autre rencontre qui paroïssoit ne venir que du hasard. Je priai le Seigneur de hâter cet heureux moment; j'osois m'offrir moi-même, si c'étoit sa volonté, pour une si noble entreprise; c'étoit tout ce que je croyois pouvoir faire dans le temps présent. Mais j'ai su depuis que mes vœux avoient été prévenus, et qu'ils n'étoient même pas loin d'être accomplis: car étant arrivés au Chili, on nous dit que les Jésuites de ce royaume-là vouloient, à la première occasion, pénétrer jusqu'au détroit de Magellan, dont quelques-unes de leurs missions ne sont éloignées que de cent lieues. Celle-ci aura de quoi contenter les plus grands courages; les croix y seront abondantes; il y aura de grands froids à soutenir, des déserts affreux à pénétrer, des Sauvages à suivre dans leurs longues courses. Ce sera dans le sud, ce

qu'est
des H
ront la
pays-là
travail

Apr
notre v
arrivé,
cres, r
détroit
ler ton
procho
de tem
Maire,
entrer
l'ancre
de Mag
Deux j
trée de
en cinq
Nous r
del Fu
qu'un
contin

Je c
assez
moder

qu'est dans le nord la mission des Iroquois et des Hurons du Canada, pour ceux qui auront la gloire de faire ici ce qu'on fait en ces pays-là depuis près d'un siècle avec tant de travaux et de constance.

Après cette petite digression, je reviens à notre voyage. Comme l'accident qui nous étoit arrivé, par la perte de nos câbles et de nos ancres, ne nous permettoit plus de franchir le détroit de Magellan, où l'on est obligé de mouiller toutes les nuits, et que l'hiver du pays approchoit, nos capitaines résolurent, sans perdre de temps, de chercher, par le détroit de le Maire, une route plus sûre et plus facile pour entrer dans la mer du Sud. Ainsi nous levâmes l'ancre le 11 avril 1704, pour sortir du détroit de Magellan et pour chercher celui de le Maire. Deux jours après nous nous trouvâmes à l'entrée de ce second détroit, que nous passâmes en cinq ou six heures, par un très beau temps. Nous rangeâmes d'assez près la côte de la *Terre del Fuego*, ou de *Feu*, qui me paroît n'être qu'un archipel de plusieurs îles, plutôt qu'un continent, comme on l'a cru jusqu'à présent.

Je dois ici remarquer en passant une erreur assez considérable de nos cartes anciennes et modernes, qui donnent à la *Terre-de-Feu*, qui

s'étend depuis le détroit de Magellan jusqu'à celui de le Maire , beaucoup plus d'étendue en longitude qu'elle n'en a. Car , selon la supputation exacte que nous en avons faite , il paroît certain qu'elle n'a pas plus de soixante lieues , quoiqu'on lui en donne davantage. La Terre-de-Feu est habitée par des Sauvages , qu'on connoît encore moins que les peuples de la Terre Magellanique. On lui a donné le nom de Terre-de-Feu , à cause de la multitude de feux que ceux qui la découvrirent les premiers , virent pendant la nuit.

Quelques relations nous apprennent que dom Garcias de Nodel ayant obtenu du roi d'Espagne deux frégates pour observer ce nouveau détroit , y mouilla dans une baie où il trouva plusieurs de ces insulaires qui lui parurent dociles et d'un bon naturel. Si l'on en croit ces relations , ces barbares sont blancs comme les Européens , mais ils se défigurent le corps , et changent la couleur naturelle de leur visage par des peintures bizarres. Ils sont à demi-couverts de peaux d'animaux , portant au cou un collier d'écailles de moules blanches et luisantes , et autour du corps une ceinture de cuir. Leur nourriture ordinaire est une certaine herbe amère qui croît dans le pays , et dont la

fleur
tul
ser
eux
cho
où
trav
de
ave
Esp
à e
trel
mén
une
la fu
arb
ne p
n'a
cin
sem
bar
qu
qu
soi
ren

vé

fleur est à peu près semblable à celle de nos tulipes. Ces peuples rendirent toutes sortes de services aux Espagnols; ils travailloient avec eux, et leur apportoit le poisson qu'ils pêchoient. Ils étoient armés d'arcs et de flèches, où ils avoient enchassé des pierres assez bien travaillées, et portoient avec eux une espèce de couteau de pierre, qu'ils mettoient à terre avec leurs armes quand ils s'approchoient des Espagnols, pour leur marquer qu'ils se fioient à eux. Leurs cabanes étoient faites d'arbres entrelacés les uns dans les autres; et ils avoient ménagé dans le toit, qui se terminoit en pointe, une ouverture pour donner un libre passage à la fumée. Leurs canots, faits d'écorces de gros arbres, étoient assez proprement travaillés. Ils ne pouvoient contenir que sept à huit hommes, n'ayant que douze ou quinze pieds de long sur cinq de large. Leur figure étoit à peu près semblable à celle des gondoles de Venise. Ces barbares répétoient souvent, *hoo, hoo*; sans qu'on pût dire si c'étoit un cri naturel ou quelque mot particulier à leur langue. Ils paroissoient avoir de l'esprit, et quelques-uns apprirent fort aisément l'Oraison dominicale.

Cette côte de la Terre-de-Feu est très élevée. Le pied des montagnes est rempli de gros

arbres épais et fort hauts ; mais le sommet est presque toujours couvert de neige. On trouve en plusieurs endroits un mouillage assez sûr et assez bon pour faire commodément du bois et de l'eau. En passant ce détroit, nous reconnûmes vers notre gauche, à une distance d'environ trois lieues, la Terre des *États de Hollande*, qui nous parut aussi fort élevée et fort montagneuse.

Enfin, après avoir passé le détroit de le Maire, et reconnu au-delà quelques îles qui sont marquées dans nos cartes, nous commençâmes à éprouver la rigueur de ce climat durant l'hiver, par le grand froid, la grêle, les pluies, qui ne cessoient point, et par la brièveté des jours qui ne duroient que huit heures, et qui étant toujours très sombres, nous laissoient dans une espèce de nuit continuelle. Nous entrâmes donc dans cette mer orageuse, où nous souffrîmes de grands coups de vent, qui séparèrent notre vaisseau de celui que commandoient M. Fouquet, et où nous essuyâmes des tempêtes violentes, qui nous firent craindre plus d'une fois de tomber sur quelque terre inconnue. Cependant nous ne passâmes pas la hauteur de 57 degrés 30 min. de latitude sud : et, après avoir combattu, pendant près de quinze jours,

contre
doublé
est la
de-Fer
autre
de Ho
être :
jusqu'à
nous s
et nou
fait ju
56 deg

Con
naviga
le cap
avec m
peu à
tranqu
demi d
la Con
le 13
Nous a
compa
de gra
ception
peu p
abond

contre la violence des vents contraires, nous doublâmes en louvoyant le cap de Horn, qui est la pointe la plus méridionale de la Terre-de-Feu. Nous avons encore remarqué ici une autre erreur de nos cartes, qui placent le cap de Horn à 57 deg. 30 min., ce qui ne peut être : car, quoique nous nous soyons élevés jusqu'à cette hauteur, comme je viens de dire, nous sommes passés assez au large de ce cap, et nous ne l'avons point reconnu : ce qui nous fait juger que sa véritable situation doit être à 56 degrés 30 minutes, tout au plus.

Comme la plus grande difficulté de notre navigation dans cette mer consistoit à doubler le cap de Horn, nous continuâmes notre route avec moins de peine, et nous nous trouvâmes peu à peu dans des mers plus douces et plus tranquilles : de sorte qu'après quatre mois et demi de navigation, nous gagnâmes le port de la Conception dans le Chili, où nous mouillâmes le 13 de mai, seconde fête de la Pentecôte. Nous avons dans cette ville un collège de notre compagnie, où nos Pères nous reçurent avec de grandes démonstrations d'amitié. La Conception est une ville épiscopale, peu riche et peu peuplée, quoique le terroir soit fertile et abondant. Aussi tout y est à beaucoup meilleur

marché qu'au Pérou, excepté les denrées d'Europe, qui s'y vendent beaucoup plus cher. Les maisons sont basses et mal bâties, sans menbles et sans ornements. Les églises se ressentent de la pauvreté du pays ; les rues sont comme dans nos villages de France. Le port est beau, vaste et sûr, quoique le vent du nord y règne assez souvent, au moins pendant l'hiver et l'automne. Huit jours après notre arrivée, le *Murinet*, qui s'étoit séparé de nous, comme nous avons dit, vint mouiller dans ce port, et nous tira de la crainte où nous étions, qu'il ne lui fût arrivé quelqu'accident fâcheux. Nous ne restâmes à la Conception qu'autant de temps qu'il nous en fallut pour prendre quelques rafraîchissements, et nous délasser un peu des fatigues de notre voyage. Ainsi quinze jours après nous fîmes voile vers le Pérou, ayant laissé à la Conception le *Murinet*, qui avoit besoin de plus de temps pour se radouber et pour se rafraîchir.

Le premier port du Pérou où nous mouillâmes, fut celui d'Arica, à 19 degrés environ de latitude méridionale. Cette ville et ce port étoient autrefois très célèbres, parce que c'étoit là qu'on chargeoit les richesses immenses qui se tiroient des mines de Potosi, pour les

cond
forba
cour
prop
quoi
près
de
lieue
nous
notre
frion
retar
craint
voya
lier
pluie
y est
vent
est ic
et le
ment
avon
somm
A
à Hi
nous
éloig

conduire par mer à Lima. Mais depuis que les forbans anglois ont infesté ces mers par leurs courses et par leurs pirateries, on a jugé à propos de les conduire par terre plus sûrement, quoiqu'avec plus de dépense. Nous restâmes près de cinq mois dans ce port et dans celui de Hilo, qui n'en est éloigné que de trente lieues, et qui n'a rien de considérable. Comme nous soupirions avec des vœux ardents vers notre chère mission de la Chine, nous ne souffrions qu'avec regret un si long et si ennuyeux retardement; et dès-lors nous commençâmes à craindre que nos vaisseaux ne fissent pas le voyage de la Chine. Ce qu'il y a de plus particulier au Pérou, c'est qu'on n'y voit jamais ni pluie, ni grêle, ni tonnerre, ni éclairs. Le temps y est toujours beau, serein et tranquille. Un vent du midi qui souffle ordinairement, et qui est ici comme le nord en France, rafraîchit l'air, et le rend plus supportable: mais les tremblements de terre y sont fréquents, et nous y en avons essuyé deux ou trois depuis que nous y sommes.

Après avoir fait un si long séjour à Arica et à Hilo, nous nous avançâmes vers Lima, et nous vinmes mouiller à Pisco, qui n'en est éloigné que de quarante lieues. Il y avoit autre-

fois près de ce port une ville célèbre, située sur le rivage de la mer; mais elle fut presque entièrement ruinée et désolée par le tremblement de terre qui arriva le 19 octobre 1682, et qui causa aussi un dommage très considérable à Lima : car la mer ayant franchi ses bornes ordinaires, engloutit cette ville malheureuse, qu'on a tâché de rétablir un peu plus loin, à un bon quart de lieue de la mer. Nous y avons un beau et grand collège, qu'on commence à rebâtir dans la nouvelle ville. Comme le Père recteur de Lima nous avoit invités à venir par terre à cette ville capitale du Pérou, laquelle est près du Callao, où nos vaisseaux devoient se rendre, nous y allâmes, le P. de Brasle et moi, pour prendre un peu de repos après un si long et si ennuyeux voyage. Nos Pères espagnols, qui nous attendoient depuis long-temps avec impatience, nous reçurent avec toute sorte de démonstrations d'estime, et d'une charité tendre et sincère.

Lima, capitale du Pérou, et la résidence ordinaire du vice-roi, est plus grande qu'Orléans. Le plan de la ville est beau et régulier. Elle est située dans un terrain uni, au pied des montagnes, baignée d'une petite rivière qui n'a pas beaucoup d'eau, mais qui grossit extraor-

dina
tomb
neig
belle
palai
et de
de l'
ferm
quel
core
de la
ment
blem
rou,
Celle
sont
d'un
mais
belle
et en
rues
et la
Lima
de l'a
talie
paré
nom

dinairement dans l'été, par les torrents qui tombent des montagnes voisines quand les neiges fondent. Il y a, au milieu de Lima, une belle et grande place, bornée d'un côté par le palais du vice-roi, qui n'a rien de magnifique, et de l'autre, par l'église cathédrale et le palais de l'archevêque. Les deux autres côtés sont fermés par des maisons particulières et par quelques boutiques de marchands. On voit encore aujourd'hui les tristes effets de la ruine et de la désolation générale que causa le tremblement de terre dont j'ai parlé. Comme ces tremblements de terre sont assez fréquents au Pérou, les maisons n'y sont pas fort élevées. Celles de Lima n'ont presque qu'un étage; elles sont bâties de bois ou de terre, et couvertes d'un toit plat, qui sert de terrasse. Mais si les maisons ont peu d'apparence, les rues sont belles, vastes, spacieuses, tirées au cordeau, et entrecoupées de distance en distance par des rues de traverse moins larges, pour la facilité et la commodité du commerce. Les églises de Lima sont magnifiques, et bâties selon les règles de l'art, et sur les plus excellents modèles d'Italie. Les autels sont propres et superbement parés; et, quoique les églises soient en grand nombre, elles sont toutes cependant fort bien

entretenues. L'or et l'argent n'y sont point épargnés; mais le travail ne répond pas à la richesse de la matière; et l'on ne voit rien ici, pour l'orfèvrerie, qui approche de la délicatesse ni de la beauté des ouvrages de France et d'Italie. Nous avons cinq maisons à Lima, dont la principale est le collège de Saint-Paul. Le port de Lima, qu'on nomme ordinairement *le Callao*, n'en est éloigné que de deux lieues; c'est un port très bon et très sûr, capable de contenir mille vaisseaux. Il y en a ordinairement vingt ou trente, dont les marchands se servent pour faire leur commerce au Chili, à Panama et en d'autres ports de la Nouvelle-Espagne. Le roi catholique y a aussi quelques vaisseaux; mais ils sont désarmés, et pourrissent inutilement dans l'eau. La forteresse commande le port; elle est bonne et fournie d'une nombreuse artillerie toute de bronze.

Ce seroit ici le lieu, mon révérend Père, de vous faire une exacte description de ce fameux royaume, de son gouvernement ancien et moderne, de ses mines si célèbres dans toute l'Europe, de ses qualités, des mœurs de ses habitants, des fruits et des plantes qui lui sont particuliers: mais comme cela demanderoit plus de temps, et beaucoup plus d'habileté que je

n'en
pens
relat

Il
tions
dispo
à la
rèren
pren
de s
ne r
sons
que
moir
péran
tamm
man
ce q
conj
au M
d'où
Chin
pagr
sées
trou
vaiss
Pou

n'en ai, vous trouverez bon que je me dispense de ce travail, et que je finisse ainsi ma relation.

Il y avoit déjà quelques mois que nous goûtions le repos dans Lima, et que nous nous disposions à nous remettre en mer pour aller à la Chine, lorsque nos capitaines nous déclarèrent que, se trouvant hors d'état d'entreprendre un si long voyage, ils étoient obligés de s'en retourner en France. Cette résolution ne nous surprit point : ils avoient leurs raisons; mais elle nous affligea sensiblement, parce que nous nous voyions par là frustrés, au moins pour un temps, de nos plus douces espérances. Ainsi, après avoir recommandé instamment cette affaire à Notre-Seigneur, et demandé les lumières du Saint-Esprit, pour savoir ce que nous devions faire dans une si triste conjoncture, nous prîmes la résolution d'aller au Mexique, et de passer de là aux Philippines, d'où il nous seroit aisé de nous rendre à la Chine. Le P. de Rives, un de nos chers compagnons, voyant ses forces extrêmement épuisées par les travaux d'un si long voyage, se trouva obligé de retourner en France avec les vaisseaux qui nous ont apportés en ce pays. Pour nous, à qui Dieu a conservé jusqu'ici la

santé, quoique nous connoissions toutes les difficultés du fatigant trajet qui nous reste à faire, nous l'entreprenons, pleins de courage et d'espérance que le Ciel nous protégera, et nous conduira heureusement au terme après lequel nous soupirons. C'est la grâce que nous prions tous nos Pères de demander pour nous, afin que nous puissions sacrifier nos vies dans le ministère glorieux de la prédication de l'Évangile et de la conversion des infidèles, en suivant toujours, pour règles de notre conduite, les saintes maximes et les avis pleins de sagesse que vous êtes la bonté de nous donner, quand nous eûmes l'honneur de recevoir vos ordres. Je suis, etc.

www

Du P
au
du
sio
riq

A

J'
voie
vaiss
et q
cour
Chin
cont
terri
notr
de f

LETTRE

Du P. Nyel, missionnaire de la compagnie de Jésus,
au R. P. Dez, de la même compagnie, recteur
du collège de Strasbourg, sur deux nouvelles mis-
sions établies depuis quelques années dans l'Amé-
rique méridionale.

A Lima, ville capitale du Pérou, le 26 mai 1705.

MON RÉVÉREND PÈRE,

P. C.

J'AI déjà eu l'honneur de vous écrire par la
voie de Panama; je le fais aujourd'hui par nos
vaisseaux français, qui retournent en France,
et qui nous abandonnent au milieu de notre
course, ne se trouvant pas en état d'aller à la
Chine, comme ils se l'étoient proposé. Ce
contre-temps est fâcheux, et nous jette dans de
terribles embarras : mais Dieu, qui veut mettre
notre patience à l'épreuve, nous a inspiré assez
de force et de courage pour continuer notre

voyage, et pour chercher, par le Mexique et par les Philippines, un chemin jusqu'ici inconnu aux missionnaires françois pour entrer en Chine. Nous ne nous sommes déterminés à prendre ce parti qu'après avoir souvent consulté Dieu dans l'oraison, et connu, aussi certainement que nous le pouvons, que cette résolution lui est agréable, et qu'elle convient au bien de notre mission, et à la fidélité que nous devons à une vocation aussi sainte que la nôtre. Nous n'ignorons pas les obstacles que nous avons à surmonter, ni les dangers que nous allons courir : mais comme les souffrances et les contradictions sont un caractère des plus assurés de l'œuvre de Dieu, nous ne nous étonnons pas de celles que nous trouvons à l'accomplissement de ses desseins sur nous, étant disposés par sa miséricorde à recevoir de sa main tout ce qu'il lui plaira de nous envoyer, et faisant avec plaisir un sacrifice de nos vies et de tout ce que nous avons de plus cher, pour suivre la voix qui nous appelle, pour nous rendre dignes de prêcher l'Évangile et de faire connoître Jésus-Christ, et la gloire de son nom, aux nations qui nous sont destinées. Dieu qui, par la force de son bras tout-puissant, a conduit à la Chine un grand nombre de mis-

sionnaires, parmi tant de travaux et tant de périls, nous fera aussi, comme nous l'espérons, la même grâce, s'il veut se servir d'instruments aussi foibles et aussi inutiles que nous sommes; et s'il permet que nos péchés et nos infidélités nous rendent indignes de cette grâce que nous attendons de sa grande miséricorde, nous adorerons humblement sa justice, et nous nous estimerons heureux de mourir au milieu d'une si sainte entreprise.

Ainsi, bien loin de croire que notre sort soit à plaindre, je vous prie de remercier Notre-Seigneur de nous avoir jugés dignes d'être traités comme ses amis. Ceux qui ont goûté la consolation qu'il y a de n'avoir point d'autre appui que Dieu seul, et de se reposer dans le sein de son aimable Providence, peuvent se former une juste idée du bonheur dont nous jouissons. Cet état nous est d'autant plus cher, qu'il nous met dans une situation à peu près semblable à celle où se trouva autrefois le grand apôtre des Indes saint François-Xavier, lorsqu'il cherchoit, comme nous, à pénétrer dans le vaste empire de la Chine. C'est pourquoi nous l'avons choisi pour notre patron, et pour le protecteur de notre voyage, dont nous espérons l'heureux succès par l'intercession

d'un si grand Saint. Nous avons cependant encore plus de cinq mille lieues à faire pour aller à la Chine, où nous ne pourrons arriver que dans dix-sept ou dix-huit mois d'ici. Car il nous faut traverser la Nouvelle-Espagne pour nous rendre à la ville capitale du Mexique, et de là à Acapulco, d'où nous ne pouvons partir qu'au mois de mars de l'année prochaine 1706, pour les Philippines. Voilà un voyage de la Chine bien nouveau et bien singulier.

Il me semble même que c'est une disposition particulière de la Providence, qui veut nous former par là aux travaux de la vie apostolique, en permettant que nous parcourions ainsi cette étendue immense de terres infidèles, et que nous soyons témoins du zèle infatigable de nos Pères, qui sont répandus dans ces vastes provinces de l'Amérique, et qui y travaillent à planter ou à maintenir la foi. On voit de jour en jour de nouveaux accroissements dans cette portion de l'héritage du Seigneur, par la découverte de nouveaux peuples, et par l'industrie toute divine dont se servent ces admirables ouvriers pour gagner à Jésus-Christ ces nations barbares, depuis si long-temps abandonnées. Quel fonds d'instructions n'avons-nous pas devant les yeux, dans la vie sainte et laborieuse

de
mis
pro
vor
ces
tou
rag
che
arm
jam
sag
une
des
fère
frui
vol
rois
tru
zèle
de
plu
me
ide
ris

et
(

de ces hommes apostoliques, qui ont établi la mission des Moxes, laquelle appartient à la province du Pérou! Quels exemples ne trouvons-nous pas dans la patience héroïque de ces Pères, dans leur détachement universel de toutes les commodités de la vie, dans le courage invincible avec lequel ils ont frayé des chemins jusqu'alors impraticables, et où les armes conquérantes des Espagnols n'avoient jamais pénétré; enfin dans ce zèle plein d'une sagesse surnaturelle, avec lequel ils ont établi une chrétienté nombreuse et florissante, parmi des barbares presque aussi sauvages que des bêtes féroces! Ne pouvant encore vous entretenir des fruits de nos travaux apostoliques, j'entrerois volontiers dans ce vaste champ, où je trouverois non seulement de quoi m'édifier et m'instruire moi-même, mais de quoi satisfaire le zèle ardent que vous avez pour la propagation de la foi; mais comme ce travail demanderoit plus de loisir et d'habileté que je n'en ai, je me contenterai de vous donner ici une légère idée de l'état où se trouve aujourd'hui cette florissante mission.

J'envoie au P. le Gobien l'histoire de la vie et de la glorieuse mort du R. P. Cyrien Baraze (*Voyez tome XIII, page 206 et suiv.*), l'un des

premiers fondateurs de cette mission, qui mérita, il y a deux ans et demi, de recevoir la couronne du martyre, après avoir travaillé pendant plus de vingt-sept ans à la conversion de ces peuples. On trouvera dans cette histoire, qu'un des plus saints et des plus habiles prélats¹ du Pérou a fait imprimer à Lima, l'année 1704, quels ont été les progrès et les commencements de cette mission; quelle est la nature, la qualité et la situation du pays; quelles sont les coutumes et les mœurs de ce peuple nouvellement converti. Pour moi, je me borne à décrire seulement ici le gouvernement spirituel que les missionnaires ont introduit, et l'ordre admirable qu'ils ont établi avec un fruit et un succès incroyables.

Cette mission, qui n'a commencé que depuis environ trente ans, est située sous la zone torride au 12° degré de latitude méridionale. Elle est séparée du Pérou par les hautes montagnes appelées *Cordilières*, qu'elle a à l'orient. Du côté du midi, elle n'est pas éloignée des missions du Paraguay: mais du côté de l'occident et du nord, ce sont des terres immenses qui ne sont

¹ Nicolas-Urbain de Matha, évêque de la Ciudad de la Paz.

pas encore découvertes, et qui fourniront dans la suite un vaste champ au zèle des ouvriers apostoliques. Il y a aujourd'hui plus de trente missionnaires de notre compagnie, qui sont employés à cultiver cette pénible mission. Ils ont déjà converti vingt-cinq à trente mille âmes, dont ils ont formé quinze ou seize bourgades, qui ne sont éloignées les unes des autres que de six à sept lieues. Chaque bourgade est bâtie dans le terrain qui a paru le plus propre pour la santé, et pour y procurer l'abondance; les rues en sont égales et tirées au cordeau, les maisons uniformes. On assigne à chaque famille la portion de terre qui lui est nécessaire pour sa subsistance, et celui qui en est le chef est obligé de faire cultiver ces terres, pour bannir de sa maison l'oisiveté et la pauvreté. L'avantage qu'on en retire, c'est que les familles sont à peu près également riches, c'est-à-dire que chaque maison a assez de bien pour ne pas tomber dans la misère; mais aucune n'en a en si grande abondance qu'elle puisse vivre dans la mollesse et les délices. Outre les biens qu'on donne à chaque famille en particulier, soit en terre, soit en bestiaux, chaque bourgade a des biens qui sont en commun, et dont on applique le revenu à l'en-

trelien de l'église, et de l'hôpital où l'on reçoit les pauvres et les vieillards que leur âge met hors d'état de travailler. On emploie une partie de ces biens aux ouvrages publics, et à fournir aux étrangers et aux néophytes ce qui leur est nécessaire, en attendant qu'ils puissent travailler. Quand on établit une nouvelle bourgade, toutes les autres sont obligées d'y contribuer chacune selon ses forces et ses revenus. Au commencement de chaque année, on choisit, parmi les personnes les plus sages et les plus vertueuses de la bourgade, les juges et les magistrats pour avoir soin de la police, pour punir le vice, et pour régler les différends qui peuvent naître entre les habitants. Chaque faute a son châtiment particulier, réglé par les lois. Il y a ordinairement deux missionnaires en chaque bourgade: les juges et les magistrats dont je viens de parler, ont tant de respect et de déférence pour ces Pères, qu'ils ne font presque rien sans prendre leur avis. Les Pères, de leur côté, sont dans un travail continuel. Ils emploient le matin à célébrer les saints mystères, à entendre les confessions qui sont fréquentes, et à donner audience à ceux qui viennent les consulter et leur proposer leurs doutes. Ils font l'après-

dine
ils
finis
qu'o
de f
vép
man
nou
min
bea
part
peu
instr
nom
de l
tach
rega
vin
églis
men
ture
se s
soir
quoi
peu
cha
est

dinée une explication de la doctrine chrétienne ; ils visitent les pauvres et les malades, et finissent la journée par la prière publique, qu'on fait tous les soirs dans l'église. Les jours de fête, on y ajoute le sermon le matin et les vêpres le soir. Rien n'est plus édifiant que la manière dont l'office divin se fait dans cette nouvelle mission. S'il n'y a pas beaucoup de ministres pour le service des autels, il y a beaucoup de ferveur, de respect, de dévotion parmi ces nouveaux chrétiens. Comme ces peuples ont du goût pour le chant et pour les instruments, chaque église a sa musique. Le nombre des musiciens et des autres officiers de l'église est assez grand, parce qu'on a attaché des privilèges particuliers aux offices qui regardent plus immédiatement le service divin et le soulagement des pauvres. Toutes les églises sont grandes et bien bâties, extrêmement propres et embellies d'ornements de peinture et de sculpture faits par les Indiens, qui se sont rendus habiles dans ces arts. On a eu soin de les pourvoir de riches ornements, à quoi quelques personnes de piété n'ont pas peu contribué. Outre la nef et une aile de chaque côté, ces églises ont leur chœur, qui est couronné d'un dôme fort propre. La gran-

deur et la beauté de ces édifices charment les Indiens, et leur donnent une haute idée de notre sainte religion.

Une des plus grandes difficultés que les missionnaires aient eu à vaincre dans la conversion de ces peuples, a été la diversité des langues qui régnoit parmi eux. Pour remédier à un si grand inconvénient, qui retardoit beaucoup le progrès de l'Évangile, on a choisi parmi plus de vingt langues différentes, celle qui est la plus générale et qui a paru la plus aisée à apprendre, et on en a fait la langue universelle de tout ce peuple, qui est obligé de l'apprendre. On en a composé une grammaire qu'on enseigne dans les écoles, et que les missionnaires étudient eux-mêmes quand ils entrent dans cette mission, parce que c'est la seule langue dont ils se servent pour prêcher et pour catéchiser.

Comme le supérieur de cette mission a une intendance générale sur toutes les bourgades, il a choisi pour le lieu de sa résidence celle qui est au centre de la province. Il a dans sa maison une bibliothèque, qui est commune à tous les missionnaires, et une pharmacie remplie de toutes sortes de remèdes, qu'on distribue à toutes les bourgades, selon le besoin

qu'elles en ont. Tous les missionnaires s'assemblent une fois l'année en ce lieu-là, pour y faire une retraite spirituelle, et pour y délibérer ensemble sur les moyens d'avancer la conversion de ces peuples, et de procurer le bien de cette église naissante. Cependant, le supérieur de cette mission n'est pas si attaché au lieu où il fait sa demeure ordinaire, qu'il ne visite tous les ans chaque église, et qu'il ne fasse même des excursions dans les pays voisins, pour gagner des ames à Jésus-Christ. Les dernières lettres qu'on a reçues de cette mission nous apprennent qu'il y a plus de cent mille hommes, qui charmés de la vie sainte et heureuse que mènent leurs compatriotes sous la conduite des missionnaires, demandent avec instance des ouvriers pour les instruire en notre sainte religion; mais la disette de sujets et de secours n'a pu encore permettre à nos Pères d'aller travailler à l'instruction de ces peuples, dont la conversion seroit suivie de celle d'un nombre infini d'autres Indiens; car on assure que ces vastes pays sont extraordinairement peuplés.

Comme on a reconnu, par une longue expérience, que le commerce des Espagnols étoit très préjudiciable aux Indiens, soit parce qu'ils

les traitent avec trop de dureté, en les appliquant à des travaux pénibles, soit parce qu'ils les scandalisent par leur vie licencieuse et déréglée, on a obtenu un décret de sa Majesté Catholique, qui défend à tous les Espagnols d'entrer dans cette mission, ni d'avoir aucune communication avec les Indiens qui la composent : de sorte que si, par nécessité ou par hasard, quelque Espagnol vient en ce pays-là, le Père missionnaire, après l'avoir reçu avec charité, et avoir exercé à son égard les devoirs de l'hospitalité chrétienne, le renvoie ensuite dans les terres des Espagnols. Tout ce que je viens de rapporter ici, est tiré des lettres des Pères qui travaillent en cette mission; je n'ai rien ajouté à ce qu'ils ont écrit; au contraire, j'ai omis plusieurs circonstances très édifiantes, et plusieurs moyens que l'esprit de Dieu a suggéré à ces fervents ouvriers, pour établir un ordre admirable dans cette nouvelle chrétienté, et y entretenir la pureté et la sainteté des mœurs.

Voilà donc, mon révérend Père, ce peuple choisi de Dieu, cette nation destinée en ces derniers temps, à renouveler la ferveur, la dévotion, la vivacité de la foi, et cette parfaite union des cœurs qu'on admiroit autrefois dans

les premiers chrétiens de la primitive Église. Mais la vie sainte et fervente de ces néophytes ne doit-elle pas confondre les chrétiens de ces derniers temps, qui, au milieu de tant de secours, de lumières et de grâces, déshonorent la sainteté de notre religion et la dignité du nom chrétien? C'est ici où je ne puis m'empêcher d'adorer les profonds et impénétrables jugements de la sagesse de Dieu, qui a fait passer à ces peuples ensevelis, il n'y a encore que trente ans, dans les plus épaisses ténèbres de l'infidélité, ces grâces et ces lumières, dont tant d'ames, élevées avec soin dans le sein du christianisme, abusent tous les jours.

Je pourrois vous faire part de bien d'autres nouvelles, dignes de votre piété, si j'entreprendois de vous parler de la fameuse mission du Paraguay, si souvent persécutée, et, malgré ses persécutions, toujours si florissante, qu'elle est le modèle de toutes celles qui s'établissent de nouveau dans l'Amérique méridionale. Mais, comme on a écrit l'histoire de cette mission, où l'on peut s'instruire des vertus héroïques des ouvriers qui l'ont cultivée et de la ferveur des néophytes qui la composent, je me dispenserai de vous en parler ici, et je me bornerai à vous faire connoître une nouvelle mission

fondée depuis deux ans dans les terres les plus méridionales de l'Amérique, d'où l'on espère, avec le temps, pouvoir pénétrer jusqu'au détroit de Magellan, que nous avons reconnu dans notre voyage. Comme cette mission appartient à la province du Chili, qui a peu d'ouvriers, et qui est chargée de plusieurs autres missions, tant des Espagnols que des naturels du pays déjà convertis, elle ne peut employer qu'un petit nombre de sujets à cultiver ce vaste champ. D'ailleurs, cette mission demande des qualités singulières dans les missionnaires qu'on y envoie. Il faut qu'ils aient un tempérament fort et robuste, un détachement parfait de toutes les commodités de la vie, enfin, une douceur insinuante, une force, un courage, une constance à l'épreuve des difficultés les plus insurmontables au milieu d'un peuple barbare. Mais quelque féroce et indomptée que soit cette nation, elle s'assujettira sans peine au joug de la religion chrétienne, pourvu que le zèle des hommes apostoliques soit soutenu de cette sagesse surnaturelle qui n'envisage que Dieu, de ce désintéressement qui ne cherche que le salut des âmes, et surtout de cette douceur qui gagne le cœur avant que d'assujettir l'esprit. Il y a

près de trente ans que le P. Nicolas Mascardi, de notre compagnie, homme illustre par les grands travaux qu'il a supportés, et par les peuples qu'il a convertis, employa plusieurs années à défricher ce champ stérile et inculte; ce qu'il fit avec tant de succès, qu'il y recueillit une moisson abondante, et qu'il mérita ensuite d'y recevoir la couronne du martyr, comme la digne récompense de ses travaux apostoliques. Depuis ce temps-là, cette terre, arrosée d'un sang si précieux, a donné de si belles espérances, que plusieurs Jésuites de la province du Chili se sont offerts pour continuer l'entreprise du P. Mascardi, dont le nom est devenu vénérable à ceux même qui l'ont martyrisé; puisque ce sont ces peuples qui, touchés, ce semble, du repentir de leur crime, et prévenus intérieurement par les grâces que ce saint homme leur obtient de Dieu, ont demandé eux-mêmes depuis long-temps, des Pères de notre compagnie pour leur enseigner le chemin du Ciel. Plusieurs même d'entr'eux assurent qu'il leur a apparu, et qu'il les a consolés, en leur promettant qu'il viendrait des missionnaires pour les instruire et pour les convertir. En effet, soit que ce fait soit véritable, ou que ce bruit se soit répandu sans

fondement, Dieu a suscité depuis deux ans le P. Philippe de la Laguna , pour mettre la main à une œuvre si importante au salut des âmes. Comme il m'est tombé entre les mains une relation que ce Père a écrite à un de ses amis, pour lui rendre compte de ses travaux et des moyens dont il s'est servi pour établir cette mission, j'en ai fait un petit abrégé que je joins à cette lettre.

www

De

M

la

I

par

gul

ver

Poy

l'au

Na

du

lati

cen

car

en

sem

con

cue

sou

RELATION

De l'établissement de la mission de Notre-Dame de *Nahuelhuapi*, tirée d'une lettre du P. Philippe de la Laguna, de la compagnie de Jésus.

IL y avoit déjà quelques années que Dieu, par une vocation spéciale, et par un effet singulier de sa miséricorde, m'appeloit à la conversion des Indiens qu'on appelle *Pulches* et *Poyas*, qui sont vis-à-vis de *Chiloé*, et de l'autre côté des montagnes, aux environs de *Nahuelhuapi*, à cinquante lieues de la mer du Sud, à la hauteur d'environ 42 degrés de latitude méridionale. Le souvenir encore récent des vertus héroïques du P. Nicolas Mascardi, avoit fait naître, et augmentoit toujours en moi le désir d'aller recueillir ce qu'il avoit semé ; et, comme le sang des martyrs est fécond, je ne doutois pas que je ne dusse y recueillir une heureuse et abondante récolte. Je soupirois ainsi sans cesse après cette chère mis-

sion, et je nourrissois au fond de mon cœur ces saints désirs, sans oser les produire au dehors, parce qu'en envisageant les choses avec les yeux de la prudence humaine, ce projet me paroissoit presque impossible. Cependant, comme ma vocation étoit l'ouvrage de Dieu, je m'abandonnai entre ses mains, et je lui laissai le soin de préparer les moyens les plus convenables à l'exécution des desseins qu'il m'inspiroit. Je reconnus bientôt que ma confiance lui étoit agréable : car la Providence, qui nous conduit par des voies secrètes et toujours admirables, permit que mes supérieurs me nommassent vice-recteur du collège de Chiloé, et m'ordonnassent de venir à Saint-Iago, capitale du Chili, pour quelques affaires qui demandoient ma présence. Dieu me donna un pressentiment que ce voyage devoit servir à une affaire plus importante que celle qui obligeoit les supérieurs à me faire venir à Saint-Iago. En effet, ayant trouvé heureusement dans le port de Chiloé un vaisseau qui faisoit voile pour Val-Parayso, qui est le port de cette ville capitale, je m'y rendis en quinze jours, et je communiquai au révérend Père provincial le dessein que Dieu m'avait inspiré d'établir une nouvelle mission à Nahuelhuapi. Il approuva

ma
tou
pou
fait
les
afin
les
entr
cett
pag
par
cité
don
une
de c
dina
cett
sant
lève
Mèr
dem
m'al
tout
que
Il
tabl
du p

ma résolution, et me promit de l'appuyer de tout son pouvoir. Je me mis en mouvement pour assurer le succès d'un ouvrage si imparfait. Je commençai par engager les personnes les plus saintes et les plus zélées à s'unir à moi, afin d'obtenir, à force de prières et d'austérités, les grâces qui m'étoient nécessaires dans une entreprise si difficile. Surtout je recommandai cette affaire à un saint religieux de notre Compagnie, le frère Alphonse Lopez, vénérable par l'innocence de sa vie, par la sainte simplicité qui règne dans toutes ses actions, par un don extraordinaire d'oraison, et surtout par une tendre dévotion envers la sainte Vierge, de qui il recevoit souvent des faveurs extraordinaires. Je lui promis même que je mettrois cette mission sous la protection d'une si puissante avocate, et que toutes les églises que j'élèverois au vrai Dieu, seroient dédiées à cette Mère de miséricorde, s'il obtenoit ce que je demandois. Quelques jours après, ce frère m'aborda d'un air gai, et me dit que je misse toute ma confiance en Dieu, et que l'entreprise que je méditois réussiroit.

Il y avoit des difficultés presque insurmontables. Je ne pouvois rien faire sans l'agrément du gouverneur du Chili, et ce seigneur étoit

contraire aux nouveaux établissemens, soit par le chagrin qu'il avoit de ce qu'on en avoit abandonné plusieurs faute d'avoir pu les soutenir, soit parce que le trésor du Roi se trouvant épuisé, il ne pouvoit faire les avances nécessaires à l'établissement d'une nouvelle mission. Dans une conjoncture si fâcheuse, je m'adressai avec confiance à Notre-Seigneur, qui est le maître des cœurs, et je promis de dire trente messes et de jeûner trente jours au pain et à l'eau, en l'honneur de la sainte Trinité, si j'obtenois la permission du gouverneur; je mis même cette promesse par écrit; mais ayant perdu ce papier, il tomba entre les mains d'une personne qui le porta, à mon insu, au gouverneur. Quelques jours après ayant recommandé cette affaire avec beaucoup de ferveur à Notre-Seigneur, je me sentis si plein de confiance de réussir dans cette entreprise, que je me déterminai à aller voir le gouverneur. Je dis même en sortant de la maison, à un de mes amis que je rencontrai, que j'allois au palais, et que je ne retournerois pas au collège sans avoir obtenu la permission que j'allois demander. En effet, m'étant présenté pour avoir audience, on m'introduisit dans la chambre de M. le gouverneur, qui lisoit le papier de ma

promesse, qu'on lui avoit mis entre les mains et sans attendre que je lui parlasse : « Allez, » mon Père, me dit-il, votre affaire est faite, » j'y donne volontiers les mains ; et soyez persuadé que je favoriserai votre zèle en tout ce » qui dépendra de moi, selon les ordres et les » intentions du roi mon maître. Allez gagner » des ames à Jésus-Christ, mais souvenez-vous » de prier Dieu pour sa Majesté et pour moi. » Je dois vous avouer ici, mon cher Père, que jamais je n'ai ressenti de joie intérieure ni de consolation plus pure que celle dont je fus pénétré dans ce moment ; et dès lors Dieu me récompensa par avance bien libéralement des peines et des fatigues que je devois essuyer pour son amour dans le voyage que j'allois entreprendre, pour me rendre au lieu de ma mission.

Ainsi, après avoir remercié Dieu d'une grâce si particulière, je me disposai à partir. Des aumônes que quelques personnes de piété me donnèrent, j'achetai des ornements d'église, des curiosités propres à faire de petits présents aux Indiens, et les provisions nécessaires pour mon voyage ; et je me mis en chemin au mois de novembre de l'année 1703, avec le

P. Joseph-Maria Sessa, que les supérieurs me donnèrent pour compagnon.

Je ne puis vous marquer ici les aventures fatigantes qui nous arrivèrent, et les peines que nous souffrîmes pendant près de deux cents lieues que nous fûmes obligés de faire par des chemins impraticables, en traversant des torrents et des rivières, des montagnes et des forêts, sans secours et sans guides, dans une disette générale de toutes choses. Mon compagnon tomba malade d'une fièvre violente au milieu du voyage, ce qui m'obligea à le renvoyer au collège le plus proche, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient; et par là je me vis presque seul et abandonné au milieu de ces Indiens féroces, à qui le nom espagnol est si odieux, qu'on ne peut échapper à leur fureur et à leur cruauté, quand on a le malheur de tomber entre leurs mains. Mais Notre-Seigneur me délivra de tous ces dangers d'une manière merveilleuse, après m'avoir jugé digne de souffrir quelque chose pour son amour, pendant un voyage de près de trois mois. J'arrivai donc, plein de courage et de santé, au terme désiré de ma mission de Nahuelhuapi. Les caciques (chefs du peuple) et les Indiens me reçurent comme un ange en-

voyé du Ciel. Je commençois à élever un autel sous une tente avec toute la décence que je pus, en attendant qu'on bâtît une église. Je visitai les principaux du pays, et je les invitai à venir s'établir auprès de moi, pour fonder une petite bourgade, et pour exercer avec plus de fruit les devoirs de mon ministère. J'eus la consolation de voir les néophytes qui avoient été baptisés autrefois par le P. Nicolas Mascardi, assister aux offices divins et à l'explication de la doctrine chrétienne, avec une ferveur, une dévotion et une faim spirituelle, qui me donna de grandes et solides espérances de leur fermeté dans la foi, et de la sincérité de leurs promesses. J'allai ensuite consoler les malades et les vieillards qui ne pouvoient me venir trouver, et je baptisai quelques enfants du consentement de leurs parents.

La consolation que je goûtois de ces heureux commencements s'augmenta beaucoup par l'arrivée du P. Joseph Guillelmo, que les supérieurs m'envoyoient pour prendre la place du P. Sessa. Nous concertâmes ensemble les moyens les plus propres à établir solidement notre mission, et nous résolûmes que pendant qu'il resteroit à Nahuelhuapi pour y bâtir une petite église et une maison, j'irois à Baldivia

solliciter la protection de M. le gouverneur en faveur des néophytes. J'engageai les caciques à écrire une lettre obligeante à ce gouverneur, pour lui demander son amitié et sa protection. J'arrivai au commencement d'avril de l'année 1704 à Baldivia, avec ces députés, que M. le gouverneur dom Manuel Auteffia reçut avec beaucoup de joie et de tendresse, me donnant mille marques d'estime et de bienveillance, et me promettant de favoriser de tout son pouvoir ce nouvel établissement. Je ne restai à Baldivia qu'autant de temps qu'il falloit pour terminer ma négociation ; ainsi j'en partis vers le milieu du même mois d'avril, avec les deux députés que M. le gouverneur chargea de sa réponse pour les caciques. En voici la teneur :

MESSIEURS,

J'ai appris avec beaucoup de joie par votre lettre et par le témoignage de vos députés, le bon accueil que vous avez fait aux missionnaires de la Compagnie de Jésus, et la résolution que vous avez prise d'embrasser notre sainte religion. Ainsi, après avoir solennellement rendu grâces à Dieu, souverain Seigneur du Ciel et de la terre, d'une si heureuse nou-

vell
jam
gran
Phil
Dieu
nées
l'em
vou
ami
qui
sant
que
foi
d'ob
jour
défe
quo
nou
tant
vous
j'esp
ce q
maît
auth
arm

velle, je dois vous assurer que vous ne pouvez jamais rien faire qui soit plus agréable au grand monarque des Espagnes et des Indes, Philippe V, mon seigneur et mon maître, que Dieu comble de gloire, de prospérité et d'années. Comme je représente sa personne dans l'emploi dont il m'a honoré, je vous offre et vous promets de sa part, pour toujours, son amitié et sa protection, pour vous et pour ceux qui imiteront votre exemple; en vous avertissant en même temps que vous devez avoir soin que tous vos vassaux, après avoir embrassé la foi catholique, prêtent serment de fidélité et d'obéissance au roi mon maître, qui sera toujours votre appui, votre protecteur et votre défenseur contre tous vos ennemis. C'est pourquoy, dès aujourd'hui, moi et mes successeurs, nous voulons entretenir avec vous une constante amitié et une solide correspondance pour vous secourir dans tous vos besoins; et comme j'espère que vous serez très fidèles à exécuter ce que je vous prescris au nom du roi mon maître, j'ai voulu rendre ma promesse plus authentique, en apposant ici le sceau de mes armes.

A Baldivia, le 8 avril 1704.

DOM MANUEL DE RUTEFFIA.

A mon retour de Baldivia à Nahuelhuapi, je trouvai une petite église déjà bâtie, les néophytes pleins de ferveur, et plusieurs catéchumènes disposés à recevoir le baptême, par le zèle du P. Jean-Joseph Guillelmo, mon compagnon. La lettre du gouverneur fut reçue avec satisfaction de tout le peuple; ainsi nous commençâmes à travailler sérieusement à l'œuvre de Dieu. Nous avons déjà bâti une petite maison et jeté les fondements d'une plus grande église, parce que les nations circonvoisines commencent à venir nous trouver. Cependant, comme le pays où je me suis établi est habité par deux sortes de peuples, dont les uns s'appellent *Pulches*, et les autres *Poyas*, il semble qu'il y ait entr'eux de la jalousie et de l'aversion; car les Pulches ont voulu me détourner de travailler à la conversion de leurs voisins, en me disant que c'est une nation fière, cruelle et barbare, avec laquelle on ne pouvoit traiter.

Pour moi, qui connoissois la douceur et la docilité des Poyas, lesquels m'avoient sollicité instamment de les instruire, je vis bien que les Pulches n'agissoient que par passion. C'est pourquoi, quelques jours après ayant assemblé les principaux de cette nation, je leur parlai avec beaucoup de force, et je leur représentai

les raisons qui m'empêchoient de suivre leur sentiment. Je leur dis que Dieu vouloit sauver également tous les hommes sans acception de personne ; que les ministres de Jésus-Christ ne pouvoient exclure du royaume de Dieu aucune nation, sans une injuste prévarication ; qu'ils étoient envoyés pour instruire et baptiser tous les peuples ; qu'eux-mêmes, s'ils vouloient être véritablement chrétiens, devoient être les premiers à procurer avec zèle le salut et la conversion des Poyas, qui étoient les frères de Jésus-Christ, les héritiers de son royaume, et rachetés également par son sang précieux, qui avoit été versé pour tout le monde ; que l'obstacle qu'ils vouloient mettre à la conversion de leurs voisins, étoit un artifice du démon, le commun ennemi des hommes, pour priver ce peuple du bienfait inestimable de la foi, et pour leur en ôter à eux-mêmes le mérite en leur faisant violer le précepte de la charité. Ces raisons firent impression sur leur esprit, et ils me promirent sur le champ de ne se point opposer à l'instruction et à la conversion des Poyas. Enfin, après avoir vaincu cet obstacle, qui pouvoit retarder le progrès de l'Évangile, et avoir disposé les cœurs et les esprits de ceux qui m'avoient témoigné le plus d'empressement

pour recevoir le saint baptême, je choisis un jour solennel pour faire la cérémonie avec plus d'éclat, et je les baptisai tous. J'ai maintenant la consolation de voir le changement merveilleux que la grâce de Jésus-Christ a fait dans leurs mœurs et dans leur conduite, tant ils sont servents et attachés à leurs devoirs.

Voilà, mon cher Père, les prémices de mes travaux apostoliques. Priez le Seigneur qu'il nous envoie des ouvriers zélés et laborieux, qu'il dispose l'esprit et le cœur de ce nombre infini de peuples qui nous environnent à recevoir la foi, et que le Seigneur daigne répandre sa bénédiction sur mon ministère. Je ne vous ferai point de description du pays, et je ne vous parlerai point des mœurs et des coutumes de ce peuple, parce qu'il y a trop peu de temps que je suis ici pour les bien connoître. J'en serai plus instruit l'été prochain; car j'espère parcourir tout le pays pour en prendre une parfaite connoissance, afin de pouvoir établir des missions dans les lieux que je trouverai plus propres pour cela. Ce pays s'étend jusqu'au détroit de Magellan; il a plus de cent lieues d'étendue de ce côté-là; du côté de la mer du Nord il en a bien davantage. Je n'ose me flatter que Dieu veuille se servir d'un ins-

trun
à Jé
mais
la co
mes
part
nour

V
de la
Quo
éclat
d'ap
dout
avec
youb
frère
nom
nissa
notre
été s
apos
Dieu
seco
rend
à No

trument aussi foible que je suis, pour gagner à Jésus-Christ cette grande étendue de pays ; mais j'espère que sa providence, qui veille à la conversion des infidèles, suscitera des hommes animés de son esprit pour venir prendre part à nos travaux, et pour achever ce que nous avons si heureusement commencé.

Voilà, mon révérend Père, un abrégé fidèle de la relation qui m'est tombée entre les mains. Quoique vous n'y voyiez pas ces conversions éclatantes et nombreuses que vous souhaiteriez d'apprendre par un effet de votre zèle, je ne doute point cependant que vous ne la lisiez avec plaisir, et que vous ne remerciiez Dieu de vouloir bien se servir du ministère de nos frères, pour étendre partout la gloire de son nom. Je vous prie, mon révérend Père, en finissant cette lettre, de vouloir bien protéger notre mission de la Chine, qui vous a toujours été si chère, de nous procurer des hommes apostoliques, pleins de zèle et de l'esprit de Dieu, et de m'obtenir, par vos prières, les secours spirituels dont j'ai besoin pour me rendre capable du saint ministère auquel il a plu à Notre-Seigneur de m'appeler. Je suis, etc.

~~~~~  
LÉTTRE

Du P. Labbe, missionnaire de la compagnie de Jésus,  
au P. Labbe de la même compagnie.

A la Conception de Chili, ce 8 janvier 1712.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

J'AI eu l'honneur de vous écrire aussitôt qu'il m'a été possible de le faire, et je me persuade que vous lirez avec quelque plaisir le journal que je vous envoie de mon voyage depuis le Port-Louis jusqu'à la ville de la Conception, où nous mouillâmes le 26 de décembre de l'année 1711.

Ce fut le 13 septembre 1710 que nous mîmes à la voile. Après avoir essuyé jusqu'à deux fois des vents contraires qui nous rejetèrent dans le port, quoique nous eussions fait trente lieues au large, nous aperçûmes le 29 l'île des Sauvages peu éloignée de Madère. Nous passâmes le len-

demain entre Porto-Santo et Madère sans les pouvoir reconnoître. Le 30 nous mouillâmes dans la rade de Ténériffe pour y faire de l'eau. Une escadre angloise qui avoit paru la veille y avoit jeté l'alarme. Le capitaine-général que j'allai saluer avec notre capitaine, avoit peine à croire que nous ne l'eussions pas aperçue. Le soir, comme je retournois à bord, il y eut une seconde alarme : on alluma des feux sur les hauteurs de l'île pour assembler au plutôt les milices; mais ce ne fut qu'une terreur panique. Cette île est habitée par les Espagnols; on y voit une montagne qu'on appelle *le Pic*, qui s'élève jusqu'au-dessus des nues; nous l'apercevions encore à quarante lieues au-delà. Nous demeurâmes huit jours dans la rade de cette île. Deux jours avant que d'en partir, sur le soir, nous fûmes spectateurs d'un petit combat naval qui se donna à une lieue de nous, entre un brigantin anglois de six canons, et une tartane françoise qui n'avoit qu'un canon et quatre pierriers; ils se battirent près de deux heures avec un feu continuel de part et d'autre. Après quoi la tartane s'approcha de nous, et nous demanda du secours : on fit passer trente hommes dans la tartane, et on en mit quinze dans la chaloupe; ils eurent bientôt joint le bâtiment

anglois , qui se rendit après avoir essuyé le feu de la mousqueterie. Cependant les Espagnols ne vouloient pas permettre qu'on l'emmenât, quoiqu'ils convinssent qu'il étoit de bonne prise : on le laissa à la prière du consul françois.

Nous partîmes de cette île le 7 de décembre , et le 10 à midi nous nous trouvâmes directement sous le tropique du cancer , ayant de hauteur 23 degrés 30 minutes. Le 11 on commença à voir des poissons volants qui sont d'un très bon goût ; ils ont quatre ailes , deux au-dessus de la tête , et deux proche la queue. Ils ne sortent de l'eau et ne se mettent à voler que quand ils sont poursuivis par les dorales et les honites. Plusieurs donnèrent dans les voiles ; d'autres se cassèrent la tête contre le corps du navire ; on en voyoit qui étoient suspendus aux cordages , et il y en eut qui nous tombèrent dans les mains.

Le 15 on découvrit une des îles du cap Vert , appelée *Bona vista*. La nuit du 15 au 16 , vers les 11 heures du soir , j'aperçus le volcan de l'île de *Feu*, et je le fis remarquer à quelques officiers. On mit aussitôt en panne pour ne pas s'exposer à échouer sur les roches qui sont aux environs de cette île. Dès que le jour parut , on découvrit l'île fort distinctement ; nous n'en

étions éloignés que de six à sept lieues; nous passâmes assez proche d'elle, et étant par son travers, nous fûmes pris du calme qui dura le reste du jour. Nous eûmes le loisir de considérer ce volcan; il sort d'une montagne qui est à l'est de l'île, d'où l'on voit des tourbillons de flammes s'élancer dans les airs, et des étincelles en forme de gerbes qui se perdent dans les nues. Ces îles sont habitées par les Portugais, qui y sont en petit nombre; elles paroissent fort stériles, la terre y est entièrement brûlée par la chaleur extrême du climat.

Le 20 décembre, nous nous trouvâmes par les 5 de latitude, et les calmes nous prirent. Nous y restâmes quarante jours de suite, et nous eûmes beaucoup à souffrir de l'excessive chaleur et de la disette d'eau. Du reste, le poisson fourmilloit autour du navire, et nous en vécûmes pendant tout ce temps-là. Ce qu'il y eut d'agréable et de consolant pour nous, c'est que de cent quarante personnes que nous étions dans le vaisseau, aucun ne tomba malade.

Le 10 de février 1711, nous passâmes la ligne, et le 18 du même mois on reconnut la côte du Brésil, que l'on commença à ranger. Le 21, nous mouillâmes proche les îles Sainte-Anne,



elles sont au nombre de trois; quelques brisans semblent en former une quatrième. Elles sont toutes couvertes de bois; la terre ferme n'en est éloignée que de trois ou quatre lieues. On trouve sur ces îles quantité de gros oiseaux qu'on nomme *sous*, parce qu'ils se laissent prendre sans peine; en peu de temps nous en prîmes deux douzaines. Ils ressemblent assez à nos canards, à la réserve du bec qu'ils ont plus gros et arrondi; leur plumage est gris; on les écorche comme on fait les lapins.

Le 22, nous doublâmes le cap *Friou*. En le doublant, nous aperçûmes un navire portugais, On lui donna la chasse tout le jour et la nuit. Le lendemain on s'en rendit maître. Il avoit quatorze pièces de canon; sa cargaison étoit de vin et d'eau-de-vie. Après qu'on eut amariné ce bâtiment, nous le menâmes à l'île Grande, où nous avions dessein de faire de l'eau. Nous n'y demeurâmes que fort peu de temps, sur les nouvelles qui nous vinrent que les Portugais cherchoient à nous surprendre; ce qui nous fut confirmé par le bruit de cinquante ou soixante coups de fusil, que nous entendîmes dans le bois auprès duquel nous avions mouillé. Le 5 mars, nous doublâmes le cap du *Tropique*, qu'on appelle ainsi, parce qu'il est directement sous le

tropique du capricorne. Le 14 , nous découvrîmes l'île de Gad , et peu après l'île de Sainte-Catherine , où nous mouillâmes le soir pour y faire de l'eau.

Le 2 avril , jour du jeudi-saint , nous eûmes un gros temps qui nous prit à minuit , et qui dura jusqu'au samedi vers midi. Nous vîmes alors pour la première fois , des *damiers* , que l'on nomme ainsi , parce qu'ils ont le dos partagé en petits carreaux , noirs et blancs. Cet oiseau se prend d'ordinaire avec l'hameçon. Quand nous eûmes passé la ligne , nous vîmes , dans un temps de calme , un grand nombre de requins : c'est un animal terrible. Il vient autour des navires , et dévore tout ce qu'on en laisse tomber. Il est dangereux de se baigner pour lors. Le requin , d'un seul coup de dent , coupe un homme en deux. Nous en prîmes plusieurs et de forts gros , qui pesoient plus de six mille livres. On les prend avec un hameçon pesant six ou sept livres , auquel on attache un morceau de chair. Cet animal , qui est très-vorace , avale tout à coup l'un et l'autre. Il faut plus de cinquante hommes pour l'élever et le mettre à bord : encore faut-il être sur ses gardes ; car , d'un coup de son gouvernail ( c'est ainsi qu'on appelle sa queue ) , il rompra et jambes et cuisses

à celui qu'il pourra atteindre. Son cœur est fort petit à proportion de la grosseur du poisson ; mais il est d'une vivacité étonnante. Je l'ai fait arracher à plusieurs ; et quoiqu'il fût séparé du corps et percé de coups de couteau, il palpitait encore durant trois ou quatre heures , et avec tant de violence , qu'il repoussait la main qui le pressait fortement contre le bois.

Le 10 du même mois, on reconnut, à la couleur de l'eau , que nous étions dans la rivière de la Plata , où nous avions dessein d'entrer pour vendre notre prise à Buenos-Ayres. On sonda ce jour-là, et on trouva quarante brasses de fond. Le lendemain on se trouva à quatre brasses ; ce qui fit juger que nous étions sur le banc des Anglois , et en danger de nous perdre. Ce banc s'appelle ainsi , parce que plusieurs vaisseaux anglois y ont échoué et péri. Il fallut donc revenir vers l'entrée de la rivière , pour se tirer de ce mauvais pas. Le soir on reconnut l'île des Loups : c'est une terre stérile, toute couverte de pierres et de sable , où les loups marins se retirent. Cet animal a la tête semblable aux chiens ; il a par devant deux ailerons qui lui servent de pattes ; dans tout le reste, il ressemble à un poisson.

Le 15, on découvrit les montagnes de Maldo-

nal et l'île de Flore, et le 16 on mouilla dans la baie de Monte-Video, qui est un cap de terre ferme. On ne jugea pas à propos d'aller plus avant sans avoir des pilotes du pays, parce que cette rivière est remplie de bancs où plusieurs vaisseaux se sont perdus. Le lendemain on fit partir le canot pour Buenos-Ayres, d'où nous étions encore éloignés de quarante lieues, afin de donner avis au gouverneur de notre arrivée, et de prendre des pilotes qui pussent nous conduire au port. Cette contrée est délicieuse. La terre y est couverte d'une multitude innombrable de bestiaux : on y voit presque de tous côtés des plaines à perte de vue, coupées et arrosées par de petites rivières et des ruisseaux qui y entretiennent une verdure perpétuelle, où de grands troupeaux de bœufs et de vaches s'engraissent. Les cerfs et les autruches y sont sans nombre : les perdrix et les faisans s'y prennent à la course, et on les tue à coups de bâton. Les canards, les poules d'eau et les cygnes y sont très communs. Ce seroit l'endroit du monde le plus commode pour se rafraîchir, s'il n'y avoit rien à craindre pour les vaisseaux ; mais cette rivière est fort dangereuse ; le 26, nous pensâmes périr d'un coup de vent, qui nous jeta sur une roche cachée

sous l'eau , dont nous nous tirâmes heureusement. Le 1<sup>er</sup> de mai , nous mouillâmes à trois lieues de Buenos-Ayres. Cette ville n'est pas achevée ; les maisons y sont assez mal bâties ; elles ne sont la plupart que de terre : on y voit une forteresse qui n'est pas considérable ; nous y avons un collège où l'on enseigne les humanités.

Vous attendez sans doute, mon révérend Père, que je vous entretienne de la florissante mission du Paraguay, où l'on voit se retracer l'innocence et la piété des premiers fidèles. Cette mission consiste en quarante grosses bourgades, habitées uniquement par des Indiens, qui sont sous la direction des P. P. Jésuites espagnols. Les plus considérables bourgades sont de quinze à vingt mille âmes : ils choisissent tous les ans le chef qui doit présider à la bourgade, et le juge qui doit y maintenir le bon ordre. L'intérêt et la cupidité, cette source de tant de vices, sont entièrement bannis de cette terre de bénédiction. Les fruits de la terre qu'on recueille chaque année, sont mis en dépôt dans des magasins publics, et la distribution s'en fait à chaque famille, à proportion des personnes qui la composent. La simplicité et la candeur de ces bons Indiens est admirable. Des missionnaires qui

ont  
m'on  
confé  
l'abs  
a cor  
une s  
tentie  
pas p  
nicat  
voya  
qu'un  
fendu  
jours  
leur  
tout  
expir  
moin  
rête.  
Ce  
mais  
sorte  
main  
de le  
vres  
la ma  
gues  
y sop

ont gouverné long - temps leur conscience , m'ont assuré que , dans presque toutes leurs confessions , à peine trouve-t-on matière pour l'absolution. Après la grâce de Dieu , ce qui les a conservés , et ce qui les conserve encore dans une si grande innocence de mœurs , c'est l'attention particulière des rois d'Espagne , à ne pas permettre qu'ils aient la moindre communication avec les Européens. Si la nécessité du voyage oblige les Espagnols à passer par quelque une des bourgades indiennes , il leur est défendu expressément d'y demeurer plus de trois jours : ils trouvent une maison destinée pour leur logement , où on leur fournit gratuitement tout ce qui leur est nécessaire ; les trois jours expirés , on les conduit hors de la bourgade , à moins que quelque incommodité ne les y arrête.

Ces Indiens n'ont nul génie pour l'invention ; mais ils en ont beaucoup pour imiter toutes sortes d'ouvrages qui leur tombent entre les mains , et leur adresse est merveilleuse. J'ai vu de leur façon de très beaux tableaux , des livres imprimés correctement , d'autres , écrits à la main avec beaucoup de délicatesse ; les orgues et toutes sortes d'instruments de musique , y sont communs : ils font des montres , ils tirent



des plans, ils gravent des cartes de géographie; enfin, ils excellent dans tous les ouvrages de l'art, pourvu qu'on leur en fournisse des modèles. Leurs églises sont belles, et ornées de tout ce que leurs mains industrieuses peuvent travailler de plus parfait.

Il seroit difficile de vous faire connoître, d'un côté, combien il en a coûté de peines et de travaux aux missionnaires, pour gagner ces peuples à Jésus-Christ, et pour les instruire parfaitement des vérités chrétiennes; et, d'un autre côté, jusqu'où va l'attachement et la tendresse de ces néophytes, pour ceux qui les ont engendrés en Jésus-Christ. Un des missionnaires m'a raconté que, naviguant dans un bateau avec trente Indiens, il tomba dans l'eau, et fut incontinent emporté par le courant. Aussitôt les Indiens se jetèrent dans la rivière; les uns nageant entre deux eaux, le portoient sur leur dos, les autres le soutenoient par les bras; tous le menèrent ainsi jusqu'au bord du fleuve, sans craindre pour eux-mêmes le péril dont ils le délivrèrent.

Après cette petite digression, je reviens à la suite de mon voyage. La saison étant trop avancée pour passer le cap de Horn, nous fûmes contraints d'hiverner dans la rivière; car nous

avio  
que  
tâme  
lieue  
mou  
ter d  
Ces  
pren  
jeter  
mène  
part  
nous  
lique  
méri  
usag  
tume  
trent  
qui  
Indi  
qu'e  
dans  
Père  
nom  
haite  
conv  
L  
sorti

avons alors l'hiver dans ces contrées, pendant que vous aviez l'été en Europe. Nous nous posâmes proche des îles de Saint-Gabriel, à une lieue de terre. Aussitôt que nous eûmes mouillé, plusieurs Indiens vinrent nous apporter de la viande, et d'autres rafraîchissements. Ces Indiens vont à la chasse des bœufs, qu'ils prennent fort aisément; ils ne font que leur jeter au cou un nœud coulant, et ensuite ils le mènent partout où ils veulent. Avant notre départ, des Indiens d'une autre caste vinrent nous trouver: ils sont la plupart idolâtres, belliqueux et redoutés dans toute l'Amérique méridionale. Il règne parmi ces peuples un usage qui nous surprit étrangement: leur coutume est de tuer les femmes dès qu'elles passent trente ans. Ils en avoient amené une avec eux qui n'avoit que vingt-quatre ans; un de ces Indiens me dit qu'elle étoit déjà bien vieille, et qu'elle n'avoit plus guère à vivre, parce que dans peu d'années on devoit l'assommer. Nos Pères ont converti à la foi un assez grand nombre d'Indiens de cette caste. Il est à souhaiter pour les femmes qu'on les puisse tous convertir.

Le 25 de septembre, on mit à la voile pour sortir de la rivière, et le lendemain on vint

mouiller à Monte-Video. Lorsque nous y passâmes au mois d'avril en montant la rivière, nous faillîmes y périr : nous y courûmes un danger bien plus grand cette seconde fois. Nous y fûmes pris d'un ouragan si affreux, que, pendant six heures, nous nous crûmes perdus sans ressource. Cinq ancres que nous avions mouillées ne purent tenir, et nous tombions sur la côte toute escarpée de pointes de rochers, où il n'étoit pas possible de nous sauver. Je vis alors couler bien des larmes et former beaucoup de saintes résolutions. On fut sur le point de couper tous les mâts pour soulager le navire; mais avant que d'en venir à cette exécution, j'exhortai l'équipage à implorer le secours de Dieu. Nous fîmes un vœu à sainte Rose, patronne du Pérou, et nous promîmes qu'aussitôt que nous serions arrivés au premier port du Pérou, nous irions en procession à l'église, nu-pieds et en habits de pénitents; que nous y entendrions une messe chantée solennellement, et que nous participerions aux saints mystères avec toute la dévotion dont nous étions capables. A peine eûmes-nous fait ce vœu, que nous nous aperçûmes que Dieu nous exauçoit. Nos ancres qui, jusqu'alors, n'avoient fait que glisser sur le fond

sans  
et p  
L  
sort  
autr  
si no  
l'île  
par  
poin  
vire  
en c  
dom  
nous  
de l'  
n'y  
lion  
de le  
en v  
tua  
n'est  
l'huil  
suffi  
cont  
bles  
endo  
dans  
il est

sans pouvoir mordre, s'arrêtèrent tout-à-coup, et peu à peu le vent s'apaisa.

Le 30, nous partîmes de Monte-Video, et sortant d'un danger, nous tombâmes dans un autre où notre navire devoit mille fois périr, si nous eussions eu du vent. Nous rangeâmes l'île de Flore à la portée du canon; et étant par son travers, nous échouâmes sur une pointe de roche, où immanquablement le navire se fût ouvert, si nous n'eussions pas été en calme. Nous nous en tirâmes sans aucun dommage: le vent contraire qui survint ensuite, nous obligea de rester quelques jours proche de l'île. Nous eûmes la curiosité d'y aller: on n'y voit que des loups et des lions marins. Le lion marin ne diffère du loup marin, que par de longues soies qui lui pendent du cou. Nous en vîmes d'aussi gros que des taureaux: on en tua quelques-uns; le corps de ces animaux n'est qu'une masse de graisse, dont on tire de l'huile. Rien n'est plus aisé que de les tuer: il suffit de les frapper sur le bout du nez, et instantanément ils perdent tout leur sang par cette blessure; mais pour cela il les faut surprendre endormis sur les rochers, ou un peu avancés dans les terres: comme il ne font que ramper, il est aisé de leur couper le chemin. Cependant

si vous faisiez un faux pas, et qu'ils pussent vous atteindre, ce seroit fait de votre vie; d'un seul coup de dent, ils couperoiient le corps d'un homme en deux.

Le 1<sup>er</sup> de novembre nous passâmes le détroit de le Maire en peu de temps, parce que les courants nous étoient favorables. Nous entrâmes le soir dans la baie du Bon-Succès pour y faire de l'eau. Cette baie de la Terre-de-Feu, est vis-à-vis de l'extrémité de l'île des Etats, qui forme, avec la Terre-de-Feu, le canal ou détroit le Maire. Nous y restâmes cinq jours. La veille de notre départ, comme nous étions à terre, un Indien sortit du bois voisin, et on lui fit signe d'approcher. Il approcha en effet, mais toujours en défense, tenant son arc prêt à tirer. On lui présenta du pain, du vin et de l'eau-de-vie; mais à peine avoit-il porté celle-ci à la bouche qu'il la rejetait. On lui fit faire le signe de la croix, et on lui mit un chapelet au cou. Comme nous entrions dans le canot pour retourner à bord il jeta un cri qui ressembloit à une espèce de hurlement mêlé de je ne sais quoi de plaintif; il parut aussitôt une trentaine d'autres Indiens, à la tête desquels étoit une femme toute courbée de vieillesse. Ils s'approchèrent du rivage

pous  
des s  
On n  
nus,  
rée d  
visag  
blanc  
quill  
Ils n  
fer,  
en fe  
docil  
roit p  
port,  
nous  
Le 15  
57 de  
Nous  
lents  
la me  
toient  
ne no  
Il fai  
conso  
dant  
jamai  
Le

poussant de semblables cris, et tâchant par des signes de nous engager à les aller joindre. On ne le jugea pas à propos. Ils étoient tout nus, à la réserve de la ceinture qui étoit entourée d'un morceau de peau de loup marin. Leur visage étoit peint de rouge, de noir et de blanc. Ils portoient au cou un collier de coquillages, et au poignet des bracelets de peau. Ils ne se servent que de flèches, et au lieu de fer, ils ont au bout une pierre à fusil, taillée en fer de pique. Ces gens-là me parurent assez dociles, et je crois que leur conversion ne seroit pas difficile. Le 5 nous sortîmes de ce port, et les courants, qui y sont très violents, nous firent passer et repasser cinq fois le détroit. Le 15 nous doublâmes le cap de Horn par les 57 degrés 40 minutes de latitude méridionale. Nous eûmes, durant trente jours, des vents violents et contraires. Il fallut nous abandonner à la merci des flots et des vents qui nous emportoient, tantôt au sud, tantôt à l'ouest, et qui ne nous firent pas faire vingt lieues en route. Il faisoit un froid fort piquant. Ce qui nous consola dans ce mauvais temps, c'est que pendant plus de quarante jours nous n'eûmes jamais de nuit.

Le 9 de décembre, étant par les 50 degrés,



nous découvrîmes un navire : on l'attendit ; c'étoit le vaisseau nommé le *Prince des Asturies*, de soixante-six pièces de canon. Il étoit réduit à une étrange extrémité, car il manquoit absolument de vivres. On l'assista de tout ce que l'on put. J'y trouvai le P. Covarruvias, jésuite espagnol, qui revenoit de Rome avec la qualité de provincial de la province du Chili, et je lui procurai quelques rafraîchissements.

Le 21, étant par les 37 degrés 40 minutes, nous découvrîmes la terre : nous n'étions éloignés que de vingt lieues de la Conception. Nous y entrâmes le soir. Il y avoit trois navires françois prêts à retourner en Europe, savoir les *deux Couronnes*, le *Saint-Jean-Baptiste*, et le *Comte de Torigni*. Le P. Baborier arriva deux jours après nous, et nous continuerons le voyage ensemble. Ce Père me parut bien usé des fatigues de la mer, et encore plus des travaux que son zèle lui a fait entreprendre dans le navire sur lequel il étoit.

Voilà, mon révérend Père, bien du temps que nous sommes sortis de France, et il faut encore plus d'un an avant que nous puissions arriver à la Chine. Il semble que cette terre chérie fuie devant nous. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

## LETTRE

Du P. Jacques de Haze, missionnaire de la compagnie de Jésus, au R. P. Jean-Baptiste Arendts, provincial de la même compagnie dans la province Flandro-Belgique.

A Buenos-Ayres, ce 30 mars 1718.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

DEPUIS trente années que, par la miséricorde de Dieu, je me suis consacré à ces missions, rien ne m'a été plus sensible que de me voir éloigné de ceux avec qui j'ai passé mes premières années, et dont le souvenir m'est toujours infiniment cher. Mais le Seigneur qui nous a séparés, nous réunit dans le même esprit et dans le même dessein que nous avons de procurer sa gloire.

Après avoir passé vingt-deux ans auprès des

Indiens , on m'en a retiré pour me donner le gouvernement du collège du Paraguay. C'est un fardeau qui étoit au-dessus de mes forces , et dont j'ai été chargé malgré moi ; je m'attendois à finir mes jours avec mes chers néophytes, et je n'ai pu les quitter sans douleur. Il n'est pas surprenant qu'un missionnaire qui a cultivé pendant plusieurs années une peuplade nombreuse d'Indiens, conserve pour eux un tendre attachement , surtout lorsqu'il voit que Dieu bénit ses instructions, et qu'il trouve dans les peuples qui lui sont confiés, une piété solide , un véritable amour de la prière , et la plus vive reconnoissance envers ceux qui les ont tirés du sein des forêts , pour les réunir en un même lieu, et leur enseigner la voie du Ciel. C'est ce que je trouvois dans mes néophytes. Vous jugerez vous-même combien cette séparation me fut amère, par le simple récit de ce qui se passa lorsque je fus sur le point de les quitter.

Le jour que je partis du bourg de Notre-Dame de Lorette, cinq mille Indiens me suivirent fondant en larmes , élevant les mains au Ciel, et me criant d'une voix entrecoupée de sanglots : *Hé quoi, mon Père, vous nous abandonnez donc ?* Les mères levoient en l'air leurs

enfants que j'avois baptisés , et me prioient de leur donner ma dernière bénédiction. Ils m'accompagnèrent ainsi pendant une lieue entière jusqu'au fleuve où je devois m'embarquer. Quand ils me virent entrer dans la barque , ce fut alors que leurs cris et leurs gémissements redoublèrent. Je sanglottois moi-même , et je ne pouvois presque leur parler. Ils se tinrent sur le rivage tant qu'ils purent me suivre des yeux , et je vous avoue que je ne crois pas avoir jamais ressenti de douleur plus vive.

Nous reçûmes , en l'année 1717 , un secours de soixante - dix missionnaires. Il y en avoit onze de la seule province de Bavière , pleins de mérite et de zèle. Je fus surpris de ne point voir dans ce nombre un seul de nos Pères de Flandre. Ce n'est pas que je m'imagine que l'ardeur pour les missions les plus pénibles se soit tant soit peu ralentie parmi eux ; mais je me doute que les supérieurs , dans la crainte de perdre de bons sujets , en auront retenu cette année là plusieurs qui aspireroient au bonheur de joindre leurs travaux aux nôtres. Oserai-je vous le dire , mon révérend Père ; ne craignons point que Dieu se laisse vaincre en libéralité : pour un homme de mérite que vous accorderez à ces missions , il vous en donnera dix autres

qui auront encore plus de vertu et plus de talens que celui dont vous vous serez privé.

La même année, les besoins de notre mission m'appelèrent à Cordoue du Tucuman. Je fis ce voyage, qui est de trois cents lieues, accompagné de quelques autres missionnaires, dont deux furent massacrés par les barbares, avec environ trente Guaraniens leurs néophytes. Ils se jetèrent d'abord sur le P.<sup>r</sup> Blaise de Sylva (c'est le nom du premier qui avoit gouverné pendant neuf ans cette province), ils lui cassèrent toutes les dents, ils lui arrachèrent les yeux, et ensuite l'assommèrent à coups de massue. Le P. Joseph Maco (c'est le second), fut tué presque au même instant, et je vis tout en feu la barque où il étoit. Je devois m'attendre au même sort, car ils venoient fondre sur moi avec fureur; mais les Indiens qui m'accompagnoient dans ma barque, s'avisèrent de décharger quelques-uns de leurs mousquets qui les mirent en fuite. Ces barbares, qu'on appelle *Payaguas*, errent continuellement sur les fleuves, dans des canots qu'ils font aller avec une vitesse extrême, et ils tendent de perpétuelles embûches aux chrétiens et aux missionnaires. Ce sont eux qui massacrèrent, il y a peu de temps, le P. Barthélemi de Blende, de la manière que je vous

le raconterai dans la suite de cette lettre.

La mission des Guaranien. et celle des Chiquites sont fort étendues. Les premiers sont rassemblés dans trente bourgades différentes, situées sur les bords du fleuve Parana, et du fleuve Uruguay. Les autres, qu'on appelle Chiquites, parce qu'ils habitent dans des cabanes fort basses, sont du côté du Pérou, et l'on pénètre dans leur pays par la ville de Sainte-Croix de la Sierra. Il y a vingt-huit ans que le P. de Arce en fit la découverte ; il les rassembla avec des travaux infinis, en cinq bourgades, qui sont très nombreuses, et qui se peuplent tous les jours de nouveaux fidèles. Des campagnes immenses, ou plutôt de vastes marécages, séparent ces deux nations.

Il y a deux chemins pour se rendre chez les Chiquites ; le premier en passant par le Pérou. Ce chemin est fort long, et c'est néanmoins celui que nos missionnaires sont obligés de prendre : il est entrecoupé de rivières qu'on ne peut passer à gué qu'en certaines saisons de l'année. On pourroit tenir un autre chemin qui est de moitié plus court, en s'embarquant sur le fleuve Paraguay ; mais il a été inconnu jusqu'ici, et c'est toujours inutilement qu'on a tenté d'en faire la découverte. Le fleuve et les terres par



où il faudroit passer, sont occupés par des peuples barbares, ennemis jurés des Espagnols, et de ceux qui professent le christianisme. Les uns sont toujours à cheval, et battent sans cesse la campagne : ils ne se servent point de selles, et ils montent leurs chevaux à nu. De toutes ces nations barbares, c'est la nation des Guaycuréens qui est la plus nombreuse, et en même temps la plus féroce. Le gibier est leur nourriture ordinaire; et quand il leur manque, ils vivent de lézards, et d'une espèce de couleuvres fort grandes. Les autres, au contraire, demeurent presque toujours sur le fleuve, où ils rôdent continuellement dans des canots faits de troncs d'arbres. Ils ne vivent guère que de poisson. Ils sont presque tous de la nation des Payaguas, nation perfide et cruelle, sans cesse en embuscade pour surprendre et massacrer les chrétiens. Tous ces barbares adorent le démon, et l'on dit qu'il se montre à eux de temps en temps, sous la figure d'un grand oiseau.

Sur la fin de l'année 1714, le P. Louis de Rocca, provincial du Paraguay, résolut de faire une nouvelle tentative pour découvrir le chemin qui conduit aux Chiquites, par le fleuve Paraguay. Il choisit, pour cette entre-

prise  
coura  
et P.  
zèle  
rent  
Belgi  
la pla  
euren  
le so  
diens

Le  
le Pa  
qu'on  
dont  
Payag  
l'anne  
est co  
y eur  
recte  
où l'o  
année  
rent  
gouve  
vaisse  
loient  
surpr  
Ils

prise, deux hommes d'une vertu rare et d'un courage extraordinaire; savoir, le P. de Arce et P. de Blende, qui travailloient avec un grand zèle dans la mission des Guaraniens. Le P. Laurent Daffe, missionnaire de la province Gallo-Belgique, s'étoit offert pour cette expédition en la place du P. de Blende; mais les supérieurs eurent d'autres vues sur lui, et lui donnèrent le soin d'une bourgade de quatre mille Indiens.

Les deux missionnaires partirent donc pour le Paraguay avec trente néophytes indiens qu'on leur avoit donnés pour les accompagner, dont quelques-uns savoient la langue des Payaguas. Ils arrivèrent au commencement de l'année 1715 à la ville de l'Assomption, qui est comme la capitale du Paraguay. Quand ils y eurent pris quelques jours de repos, le Père recteur du collège leur fit équiper un vaisseau où l'on mit les provisions nécessaires pour une année. Ce fut le 24 janvier qu'ils s'embarquèrent : ils furent conduits au vaisseau par le gouverneur et par les principaux de la ville. Le vaisseau étoit précédé de deux esquifs qui alloient à la découverte, afin de prévenir toute surprise de la part des barbares.

Ils avoient fait plus de cent lieues sur le

fleuve, sans trouver un seul de ces infidèles, lorsqu'ils aperçurent une barque remplie de Payaguas qui étoient sans armes et sans défense. Ces barbares abordèrent le vaisseau dans la posture de gens qui demandoient du secours. En effet, ils racontèrent d'une manière très touchante la triste situation où ils se trouvoient. « Nous sommes en proie, dirent-ils, à » deux ennemis redoutables qui infestent l'un et » l'autre rivage, et qui ont conjuré notre perte : » aux Guaycuréens, d'une part, nos enne- » mis jurés ; et de l'autre, aux Brasiiliens, qui » viennent tout récemment de surprendre dans » le bois plusieurs de nos femmes et de nos en- » fants, et les ont emmenés pour en faire leurs » esclaves. C'en est fait de notre nation, si vous » n'avez pitié de nos malheurs : nous ne de- » mandons pas mieux que de vivre, comme les » autres Indiens, sous la conduite des mission- » naires, de profiter de leurs instructions et » d'embrasser la foi chrétienne ; ne nous refusez » pas cette grâce. »

Les deux Pères furent touchés de ce discours : ils permirent aux Payaguas de les suivre dans leurs canots, et ils les conduisirent dans une île assez vaste, où ils étoient à couvert des insultes de leurs ennemis. Ce fut là que les

Payaguas  
villages  
leurs  
et les  
les in  
craint  
toient  
naire  
toute  
de J  
C  
vri  
des  
diffé  
Les  
dessa  
en si  
dent  
donc  
laiss  
tinu  
com  
suiv  
tativ  
d'un  
guay  
L

Payaguas formèrent à la hâte une espèce de village où ils s'établirent avec leurs femmes et leurs enfants. Le P. de Blende passoit les jours et les nuits à apprendre leur langue, afin de les instruire, et il le faisoit avec succès; car la crainte les avoit rendus si dociles, qu'ils écoutoient avec avidité les instructions du missionnaire et les répétoient sans cesse, de sorte que toute l'île retentissoit continuellement du nom de Jésus-Christ.

Cependant le P. de Arce qui cherchoit à s'ouvrir un chemin qui le menât aux bourgades des Chiquites, essaya de mettre pied à terre en différents endroits, mais ce fut inutilement. Les Guaycuréens qui avoient pressenti son dessein, tenoient la campagne, et ils étoient en si grand nombre, qu'il n'eût pas été prudent de s'exposer à leur fureur. Le Père prit donc le parti de chercher une autre route. Il laissa dans l'île un de ses néophytes pour continuer d'instruire les Payaguas, et il se fit accompagner par quelques-uns d'eux, qui le suivoient dans leurs canots. Après diverses tentatives toutes inutiles, il arriva enfin à un lac d'une grandeur immense, où le fleuve Paraguay prend sa source.

Les Payaguas qui étoient à la suite des mis-

sionnaires, voyant qu'il n'y avoit plus rien à craindre des Bramiliens, projetoient secrètement entr'eux de tuer ceux qui étoient dans le vaisseau, et de s'en emparer : ils cachotent leur perfide dessein sous des marques spécieuses d'amitié et de reconnoissance, tandis qu'ils observoient avec soin ce qui se passoit dans le vaisseau, et qu'ils épioient le moment d'exécuter leur projet. Le P. de Arce se trouvant au milieu du lac, jugea que gagnant le rivage, il pourroit se frayer un chemin chez les Chiquites. C'est pourquoi il laissa le P. de Blende dans le vaisseau, avec quinze néophytes indiens et deux Espagnols qui conduisoient la manœuvre; et il le chargea de l'attendre sur ce lac jusqu'à ce qu'il ramenât le Père provincial qui étoit allé visiter les bourgades des Chiquites par le chemin du Pérou. Il se mit donc, avec quinze autres Indiens, dans les deux esquifs; et s'étant pourvu des provisions nécessaires, il gagna le rivage qui étoit fort éloigné. Il y aborda avec ses compagnons, il se fit lui-même une route vers les Chiquites, et après deux mois de fatigues incroyables, il arriva à une de leurs bourgades.

Les Payaguas voyant partir le P. de Arce et un bon nombre d'Indiens, jugèrent qu'il étoit

ten  
all  
dan  
les  
tou  
ent  
qu'  
cou  
troi  
nièr  
coe  
gno  
avo  
de  
tion  
dev  
peu  
l'an  
et d  
A  
lieu  
tres  
leur  
ser  
me  
lui  
vir

temps de se rendre maîtres du vaisseau : ils allèrent chercher leurs compagnons qui étoient dans l'île, et, sous prétexte de venir écouter les instructions du missionnaire, ils montèrent tous dans le vaisseau. Aussitôt qu'ils y furent entrés, ils se jetèrent avec furie sur nos gens qu'ils trouvèrent désarmés, et ils les tuèrent à coups de dards. Ils épargnèrent néanmoins trois personnes : le P. de Blende dont les manières tout-à-fait aimables avoient gagné le cœur du chef des Payaguas, un des deux Espagnols qui gouvernoient le vaisseau, dont ils avoient besoin pour le conduire dans le lieu de leur retraite, et un néophyte de leur nation, qui, sachant parfaitement leur langue, devoit servir d'interprète. Ce fut, autant qu'on peut le conjecturer, au mois de septembre de l'année 1715, qu'ils firent ce cruel massacre, et qu'ils enlevèrent le vaisseau.

Aussitôt que les Payaguas se virent au milieu de leurs habitations, ils vendirent à d'autres barbares le commandant du vaisseau, qui leur étoit désormais inutile. Leur chef fit dresser une méchante hutte pour servir de logement au P. de Blende, et il laissa auprès de lui le néophyte qu'il avoit amené pour lui servir d'interprète. On peut aisément se figurer



ce que le missionnaire eut à souffrir sous un ciel brûlant, et au milieu d'un peuple si féroce. Il ne cessoit tous les jours de leur prêcher la loi chrétienne, soit par lui-même, soit par le moyen de son interprète; il n'épargnoit ni les caresses, ni les marques d'amitié qu'il croyoit capables de fléchir leurs cœurs : tantôt il leur représentoit les feux éternels de l'enfer, dont ils seroient infailliblement les victimes, s'ils perséveroient dans leur infidélité et dans leurs désordres : d'autres fois il leur faisoit la peinture des récompenses que Dieu leur promettoit dans le Ciel, s'ils se rendoient dociles aux vérités qu'il leur annonçoit; mais il parloit à des cœurs trop durs pour être amollis : ces vérités si touchantes ne firent que les irriter, surtout les jeunes gens qui ne pouvoient souffrir qu'on leur parlât de renoncer à la licence et à la dissolution dans laquelle ils vivoient : ils regardèrent le Père comme un censeur importun, dont il falloit absolument se défaire, et sa mort fut bientôt conclue. Ils prirent le temps que leur chef, qui aimoit le missionnaire, étoit allé dans des contrées assez éloignées; et aussitôt qu'ils le surent parti, ils coururent, les armes à la main, vers la cabane de l'homme apostolique. François (c'est le nom du néophyte

qui étoit son interprète) se douta de leur dessein : il eut le courage d'aller assez loin au devant eux, et de s'exposer le premier à leur fureur : les ayant atteints, il leur reprocha la noirceur du crime qu'ils méditoient, et il s'efforça, tantôt par des prières, tantôt par des menaces, de les détourner d'une action si perfide. Loin de les toucher, il ne fit qu'avancer à soi-même le moment de sa mort : ces barbares se jetèrent sur lui, l'emmenèrent assez loin, et le massacrèrent à coups de dards. Ce néophyte avoit passé, depuis son baptême, douze années dans une bourgade de Guaraniens, où il avoit vécu dans une grande innocence, et il s'étoit présenté de lui-même aux missionnaires pour les accompagner dans leur voyage.

Cette mort ne put être ignorée du P. de Blende, et il vit bien qu'on ne tarderoit pas à le traiter avec la même inhumanité. Il passa la nuit en prières pour demander à Dieu les forces qui lui étoient nécessaires dans une pareille conjoncture ; et se regardant comme une victime prête à être immolée, il offrit son sang pour la conversion de ces peuples. Il ne se trompoit point ; dès le grand matin il entendit les cris tumultueux de ces barbares qui s'avan-

coient vers sa cabane. Il mit aussitôt son cha-  
pelet au cou, et il alla au devant d'eux sans  
rien perdre de sa douceur naturelle. Quand il  
se vit assez peu éloigné de ces furieux, il se  
mit à genoux, la tête nue, et croisant les mains  
sur la poitrine, il attendit, avec un visage tran-  
quille et serein, le moment auquel on devoit  
lui arracher la vie. Un des jeunes Payaguas lui  
déchargea d'abord un grand coup de massue  
sur la tête, et les autres le percèrent en même  
temps de plusieurs coups de lance. Ils le dé-  
pouillèrent aussitôt de ses habits, et ils jetèrent  
son corps sur le bord du fleuve pour y servir  
de jouet à leurs enfants : il fut entraîné la  
nuit suivante par les eaux qui se débordèrent.  
Ce fut ainsi que le P. de Blende consumma son  
sacrifice. Ces barbares furent étonnés de sa  
constance, et ils publièrent eux-mêmes qu'ils  
n'avoient jamais vu mourir personne avec plus  
de joie et de tranquillité. Il étoit né à Bruges  
le 24 août 1675, de parents considérables par  
leur noblesse, par leurs richesses, et encore  
plus par leur probité et leur vertu. Ce fut  
dans une famille si chrétienne qu'il puisa dès  
son enfance les sentiments de la plus tendre  
piété. Il entra dans notre Compagnie à Malines,  
où, en peu de temps, il fit de grands progrès

dan  
ens  
de  
de  
met  
il ol  
doi  
misa  
et é  
dépe  
con  
Il  
véqu  
sion  
pein  
fure  
non  
feue  
Lisb  
pied  
Lima  
P. de  
que  
Holl  
naire  
scien  
jour

dans les vertus propres à son état. Après avoir enseigné les belles-lettres et achevé ses études de théologie, il fit de fortes instances auprès de ses supérieurs pour les engager à lui permettre de se consacrer aux missions des Indes : il obtint avec peine la permission qu'il demandoit avec tant d'ardeur, et il fut destiné à la mission du Paraguay. Il se rendit en Espagne, et étant obligé d'y faire quelque séjour jusqu'au départ des vaisseaux, il y édifia ceux qui le connurent, par son zèle et par sa piété.

Il s'embarqua au port de Cadix avec l'archevêque de Lima, et un grand nombre de missionnaires qui alloient dans l'Amérique. A peine se trouvèrent-ils en pleine mer, qu'ils furent attaqués et pris par la flotte hollandaise, nonobstant le passe-port qu'ils avoient de la feue reine d'Angleterre. Ils furent conduits à Lisbonne : on permit aux prisonniers de mettre pied à terre ; il n'y eut que l'archevêque de Lima qu'on retint dans son vaisseau avec le P. de Blende, qui lui servoit d'interprète, parce que les Hollandois vouloient les transporter en Hollande. Le prélat fut si charmé du missionnaire, qu'il le prit pour le directeur de sa conscience : il eut la consolation de l'avoir toujours avec lui, non seulement en Hollande,

mais encore dans le voyage qu'il fit par la Flandre et par la France pour s'en retourner en Espagne. Les choses ayant changé de face, et le prélat n'étant plus destiné pour l'Amérique, il fit tous ses efforts pour retenir auprès de lui le P. de Blende, jusqu'à lui offrir une pension considérable. Le Père fut sensible à cette marque d'estime et de confiance que lui donnoit un prélat si respectable; mais en même temps il le conjura de ne pas s'opposer à la volonté de Dieu qui l'appeloit à la mission des Indes. Il s'embarqua donc une seconde fois, et il arriva le 11 d'avril à Buenos-Ayres.

Il étoit d'une douceur, d'une modestie et d'une innocence de mœurs si grandes, qu'il étoit regardé comme un ange, et c'est le nom que lui donnoient communément ceux qui avoient quelque liaison avec lui. Il avoit une dévotion tendre pour Notre-Seigneur et pour sa sainte Mère, et il se portoit à toutes les choses qui concernent le service divin avec une ferveur qui éclatoit jusque sur son visage, principalement lorsqu'il célébroit les saints mystères. Aussitôt qu'il fut arrivé à Buenos-Ayres, il fut envoyé dans le pays des Guaraniens, où, après avoir appris la langue, il se consacra à leur instruction. S'étant offert pour l'expédi-



tion dont j'ai parlé, il finit ses travaux, ainsi que je viens de le dire, par une mort précieuse aux yeux de Dieu. On a su les particularités de sa mort, d'un des Payaguas qui en fut témoin oculaire, et qui, étant tombé entre les mains des Espagnols, fut envoyé par le gouverneur du Paraguay dans les bourgades des Guaranis, pour y être instruit des vérités chrétiennes.

Revenons maintenant au P. de Arce : il étoit chargé, ainsi que je l'ai dit, de découvrir le chemin le plus court par le fleuve Paraguay, qui devoit faciliter aux missionnaires l'entrée dans le pays des Chiquites, et donner le moyen aux provinciaux de visiter les bourgades nouvellement chrétiennes. La route qu'on tenoit par le Pérou étoit peu praticable. Outre les fatigues d'un voyage de près de huit cents lieues qu'il faut faire par cette route, les eaux qui inondent ces terres la plus grande partie de l'année, ôtent presque toute communication avec le Paraguay : c'est ce qui a fait qu'aucun provincial n'a pu jusqu'ici visiter ces missions : le seul P. de Rocca s'est senti assez de force pour une si pénible entreprise. Il alla donc par la voie ordinaire du Pérou, jusqu'à la bourgade de Saint-Joseph, qui n'est qu'à huit journées du fleuve Paraguay. Il avoit réglé que de là il en-



verroit un missionnaire avec plusieurs Indiens Chiquites jusqu'au fleuve pour y joindre le P. de Arce; que ces Indiens emmeneroient le P. de Blende, qui remplaceroit chez les Chiquites le missionnaire; que pour lui il retourneroit au Paraguay avec le P. de Arce par le fleuve: et que de cette manière on connoitroit parfaitement ce chemin qui étoit très court, en comparaison de celui du Pérou, et qui engageroit à beaucoup moins de dépenses et de fatigues.

Tout cela s'exécuta de sa part ainsi qu'il l'avoit projeté; mais s'étant rendu au lieu marqué, et n'ayant aucune nouvelle de l'arrivée du vaisseau; de plus, le missionnaire qu'il avoit envoyé ayant rapporté à son retour que tous les soins qu'il s'étoit donnés pour le découvrir avoient été inutiles, il perdit toute espérance, et il prit la résolution de s'en retourner dans la province par le chemin par lequel il étoit venu. Il avoit déjà quitté la nation des Chiquites, et il étoit bien au-delà de Sainte-Croix de la Sierra, lorsqu'il lui vint un exprès avec des lettres du P. de Arce, par lesquelles il lui marquoit son arrivée dans l'une des bourgades des Chiquites, et il le prioit de revenir sur ses pas, afin de s'en retourner au Paraguay par le

chemi  
Rocca  
aux fa  
qu'il  
diffici  
suado  
coura  
déter  
un In  
Celui  
le P.  
Chiqu  
laissé  
pour  
étonn  
Com  
des I  
manq  
de se  
retou  
solut  
avec  
rils,  
qui r  
il les  
de b  
qu'il

chemin qu'il avoit enfin découvert. Le P. de Rocca balançoit s'il s'exposeroit de nouveau aux fatigues qu'il avoit essayées, et aux risques qu'il avoit courus dans un voyage si long et si difficile : ceux qui l'accompagnoient l'en dissuadoient fortement ; mais comme il est d'un courage que nulle difficulté ne rebute, il se détermina à rebrousser chemin, et il dépêcha un Indien pour en donner avis au P. de Arce. Celui-ci jugeant qu'il étoit inutile d'attendre le P. de Rocca, partit aussitôt avec quelques Chiquites pour se rendre au lac, où il avoit laissé le vaisseau, afin d'y disposer toutes choses pour le retour : mais en y arrivant, il fut bien étonné de ne trouver ni vaisseau ni barque. Comme il n'avoit nulle défiance de la perfidie des Payaguas, il crut que les provisions ayant manqué au P. de Blende, qui n'avoit pas reçu de ses nouvelles depuis trois mois, il s'en étoit retourné au Paraguay ; sur quoi il prit une résolution qui fait assez connoître l'intrépidité avec laquelle il affrontoit les plus grands périls. Il fit couper sur-le-champ deux arbres qui ne sont pas fort gros dans ces contrées-là ; il les fit creuser et joindre ensemble en forme de bateau ; et c'est sur une si fragile machine, qu'il résolut de faire trois cents lieues avec six

Indiens (car le bateau n'en pouvoit contenir davantage) pour se rendre au Paraguay, où il avoit dessein d'équiper un autre vaisseau sur lequel il viendrait chercher le P. de Rocca. Avant que de s'embarquer, il écrivit une lettre à ce Père, dans laquelle il l'instruisoit de l'embarras où il s'étoit trouvé, et du parti qu'il avoit pris : en même temps, il le prioit instamment de demeurer quelques mois parmi les Chiquites, jusqu'à ce qu'il fût de retour.

Cependant le P. de Rocca arriva à la bourgade des Chiquites la moins éloignée du fleuve, et ayant appris que le P. de Arce avoit pris le devant pour disposer toutes choses au retour, il se mit en chemin pour l'aller joindre. C'étoit au mois de décembre, où les pluies sont abondantes et continuelles : il étoit monté sur une mule qui n'avançoit qu'à peine dans ces terres grasses et marécageuses ; souvent même il étoit obligé de descendre et de marcher dans l'eau et dans la fange, dont la mule ne pouvoit se tirer sans ce secours. Il avoit fait environ cinquante lieues, toujours trempé de la pluie, et ne pouvant prendre de repos et de sommeil que sur quelque colline qui s'élevoit au-dessus de l'eau, lorsqu'il reçut la lettre du P. de Arce. Ces tristes nouvelles l'affligèrent

sensiblement; mais il adora avec une parfaite soumission les ordres de la Providence, et il s'en retourna chez les Chiquites, d'où il venoit. Il fut un mois dans ce voyage, où il souffrit toutes les incommodités qu'on peut imaginer.

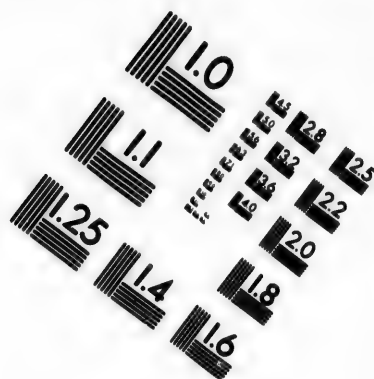
Cependant le P. de Arce et ses six néophytes naviguoient dans leur petit bateau sur le grand fleuve Paraguay. Ils furent aperçus des Guaycuréens, qui les assaillirent et les massacrèrent impitoyablement. C'est ce qu'on a appris du même Payagua, qui a fait le détail de la mort du P. de Blende. Il n'a pu dire ni le lieu ni les circonstances de la mort du P. de Arce : ce qu'il y a de certain, c'est que ce missionnaire a prodigué sa vie dans une occasion où il s'agissoit de procurer la gloire de Dieu, et de faciliter la conversion des Indiens. Il naquit le 9 novembre 1651, dans l'île de Palma, l'une des Canaries. Ses parents, qui étoient Espagnols, l'envoyèrent en Espagne pour y faire ses études. Ce fut là qu'il entra dans notre Compagnie. Il vint ensuite dans la province du Paraguay, et il enseigna pendant trois ans, avec succès, la philosophie à Cordoue du Tucuman. Peu après, étant attaqué d'une maladie mortelle, il s'adressa à saint François Xavier, qu'il honoroit

particulièrement ; et il fit vœu de se dévouer le reste de ses jours au salut des Indiens , si Dieu lui rendoit la santé. Il la recouvra aussitôt contre toute espérance. Après avoir passé quelques années dans la mission des Guaraniens , il entra chez les Chiriguanes , qui confinent avec le Pérou : le naturel féroce et indomptable de ces peuples rendit ses travaux presque inutiles. Ce fut chez eux qu'il eut d'abord quelque connoissance de la nation des Chiquites ; et ayant trouvé un Indien qui savoit parfaitement leur langue , il se mit à l'apprendre , afin d'être en état de travailler à leur conversion. Quelques néophytes Guaraniens l'accompagnèrent chez les Chiquites. Il rassembla ces barbares dispersés dans les forêts , avec des peines et des fatigues dont le détail seroit trop long. Enfin , avec le secours de quelques missionnaires qu'on lui envoya , il forma cinq nombreuses peuplades : de sorte qu'il doit être regardé comme le fondateur de cette nouvelle chrétienté. C'étoit un homme fort intérieur , détaché entièrement de lui-même , d'un courage à tout entreprendre , infatigable dans les travaux , intrépide au milieu des plus grands dangers ; en un mot , qui avoit les vertus propres à l'homme apostolique.

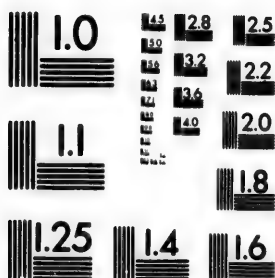
Telle a été, mon révérend Père, la mort toute récente de ces deux missionnaires. Si nous apprenons dans la suite quelque autre particularité qui les regarde, je ne manquerai pas de vous en faire part. Leur sang fertilisera sans doute ces terres infidèles, et y produira, selon la pensée de Tertullien, le précieux germe de la foi. Je me recommande à vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis avec beaucoup de respect, etc.



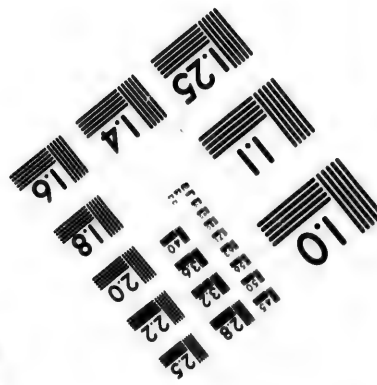




# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



# Photographic Sciences Corporation

**23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503**

2.4  
2.2  
2.0  
1.8

10  
0.1

## LETTRE

Du P. Chomé, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Vanthiennem, de la même compagnie.

A la ville de las Corrientes, ce 26 septembre 1730.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

A peine suis-je arrivé dans ces missions, auxquelles j'aspirois depuis si long-temps, que j'ai l'honneur de vous écrire et de vous faire comme je vous le promis en partant, le détail de ce qui s'est passé dans le cours de mon voyage. Ce fut le 24 décembre 1729 que nous sortîmes de la baie de Cadix. Les cinq premiers jours nous eûmes à essuyer une tempête presque continuelle : mais elle nous fut favorable en ce qu'elle nous mit bientôt à la vue du

meux pic de Ténériffe. Ensuite les calmes ou les vents contraires nous retinrent jusqu'au jour des Rois, que nous entrâmes, vers les dix heures du matin, dans la baie de Sainte-Croix de l'île de Ténériffe. Nous y restâmes quelques jours pour faire nos provisions d'eau, de mâts, de vivres, etc., et pour donner le temps de s'embarquer à quelques familles canariennes, lesquelles devoient peupler Monte-Video, situé à l'embouchure du grand fleuve de la Plata.

Si vous voulez avoir une juste idée de l'île de Ténériffe, imaginez-vous un amas de montagnes et de rochers affreux, entre lesquels se trouve le pic. Il se découvre rarement, parce qu'il est presque toujours dans les nues ou entouré de brouillards. On dit qu'il a perpendiculairement deux lieues et demie de hauteur. Quoi qu'il en soit, il est certain qu'il n'est pas au dessus de la première région de l'air : car il est tellement couvert de neige, que, quand le soleil l'éclaire, il n'est presque pas possible de fixer les yeux sur son sommet. La grande Canarie est si escarpée, que, quoiqu'elle soit à quatorze lieues de distance de cette baie, on voit néanmoins toutes les côtes.

Pendant que nous étions à la vue de l'île, les habitants de la ville de Laguna aperçurent nos

navires du haut de leurs montagnes; et nous prenant pour des Anglois, ils en donnèrent avis au capitaine général de Sainte-Croix et des Iles Canaries. Quatre mille Canariens parurent armés de fusils; ils n'avoient pas encore vu de si grands vaisseaux dans leur baie. Mais leur frayeur se dissipa aussitôt que nous les eûmes salués de onze coups de canon. Ils vinrent à bord de notre navire, qui étoit le capitaine, et nous apportèrent divers rafraichissements.

Nous ne remîmes à la voile que le 21 janvier vers les sept heures du matin, avec un bon vent froid nord-ouest. Nous n'étions pas encore tout-à-fait hors du détroit que forment la grande Canarie et l'île de Ténériffe, que les vents nous devinrent contraires. Il nous fallut louvoyer pendant deux jours entre ces îles; et ce n'étoit pas sans crainte que le sud-est, qui souffloit alors, ne nous jouât quelque mauvais tour. Enfin, le 24, les vents furent nord-est, nous commençâmes à faire bonne route, il n'y a guère eu de plus heureuse navigation que la nôtre, puisque nous jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres trois mois après notre départ de Ténériffe. Si vous étiez un peu pilote, je pourrois vous envoyer mon journal: car il est bon de vous dire que je prenois hauteur tous

les j  
sur  
celu  
loit  
point  
présen

Co  
autre  
navir  
de pr  
359

me p  
dépar  
conv  
nous  
gitud  
chan  
de no

Le  
du ca  
partie  
3 de  
chez  
se pla  
de b  
je co  
chanc



les jours. Notre premier pilote comptoit plus sur mon point pour assurer le sien, que sur celui du second pilote, jusque là qu'il ne vouloit pas pointer sa carte avant que j'eusse pointé la mienne; et alors il pointoit en ma présence.

Comme nous donnions la route aux deux autres navires qui nous accompagnoient, le navire Saint-François vint un jour nous dire de prendre plus à l'est, et qu'il s'estimoit par 359 degrés de longitude. Le premier pilote me pria de faire la correction depuis notre départ de la pointe de la grande Canarie; je convins avec lui, à quelques minutes près, et nous nous estimâmes par 357 degrés de longitude : c'est pourquoi nous ne voulûmes pas changer de route, et les autres prirent le parti de nous suivre.

Le 26 de janvier nous arrivâmes au tropique du cancer; mais comme le soleil étoit dans la partie du sud, la chaleur fut supportable. Le 3 de février, qu'il faisoit sans doute grand froid chez vous, nos missionnaires commencèrent à se plaindre du soleil; mais c'étoit s'en plaindre de bonne heure. Enfin, le 7 du même mois, je convins sans peine avec eux qu'il faisoit chaud. Nous étions alors par 4 degrés 6 mi-

nutes de latitude nord, c'est-à-dire, presque au milieu de la zone torride.

Pour nous rafraîchir, nous fûmes surpris, l'après-midi, d'un calme tout plat. Sur le soir, le ciel s'obscurcit, et nous avertit d'être sur nos gardes. Un navire présente alors un spectacle fort sérieux : vous en seriez certainement édifié, car il n'y a point de maison religieuse où le silence soit mieux observé. Notre vaisseau, qui portoit trois cents hommes d'équipage, paroissoit une vraie chartreuse. La mer étoit charmante et unie comme une glace, mais le ciel devint affreux. On ne peut se figurer de nuit plus terrible; d'épouvantables éclats de tonnerre se faisoient entendre, et ne finissoient point; le ciel s'ouvroit à chaque instant, et à peine pouvoit-on respirer. L'air étoit embrasé, point de pluie, et pas le moindre souffle de vent. C'est ce qui fut notre salut : car si la mer eût été d'aussi mauvaise humeur que le ciel, c'eût été fait de nous. Nous restâmes en calme le 8 et le 9, et nous continuâmes à beaucoup souffrir de la chaleur.

Il ne faut pas oublier de vous marquer de quelle manière les matelots reçoivent ces feux follets, que les anciens appeloient *Castor* et *Pollux*, lorsque l'on en voyoit deux; et *Helena*,

quand  
que t  
Nos n  
qu'ils  
grand  
d'une  
couleur  
d'abor  
Vierge  
contin  
maître  
il se se  
qu'il c  
Bon vo  
de siff  
le mêm  
persua  
gens d  
la tem  
la pon  
Ils pr  
saint R  
mât,  
goutte  
présen  
saint  
allum

quand il n'en paroissoit qu'un. Je vous ai dit que tout notre bord gardoit un morne silence. Nos matelots le rompirent vers minuit, lorsqu'ils aperçurent *Helena*, sur la dunette du grand mât. Ce feu est semblable à la flamme d'une chandelle de grosseur médiocre, et de la couleur d'un bleu blanchâtre. Ils commencent d'abord à entonner les litanies de la sainte Vierge, et quand ils les ont achevées, si le feu continue, comme il arrive souvent, le contre-maître le salue à grands coups du sifflet dont il se sert pour commander à l'équipage. Lorsqu'il disparoit, ils lui crient tous ensemble : *Bon voyage*. S'il paroît de nouveau, les coups de sifflet recommencent, et se terminent par le même souhait d'un heureux voyage. Ils sont persuadés que c'est saint Elme, protecteur des gens de mer, qui vient leur annoncer la fin de la tempête. Si le feu baisse et descend jusqu'à la pompe, ils se croient perdus sans ressource. Ils prétendent que dans un certain navire, saint Elme ayant paru sur la girouette du grand mât, un matelot y monta, et trouva plusieurs gouttes de cire vierge : c'est pourquoi ils représentent saint Elme, qui étoit de l'ordre de saint Dominique, tenant à la main un cierge allumé. Ils sont si entêtés de cette idée, que

le chapelain du navire le Saint-François ayant voulu les désabuser, ils s'en offensèrent extrêmement, et peu s'en fallut qu'ils ne le traitassent d'hérétique. Un jour que je me trouvais sur le tillac avec le second pilote et le contre-maître, ils me demandèrent ce que je pensais de ce phénomène : je leur en dis mon sentiment, et je leur en expliquai la cause ; ce que je n'aurois eu garde de faire en présence des matelots.

Enfin, le 9 février, le vent commença à fraîchir, et nous reçûmes un de ces coups terribles qu'on nomme ouragans. Malheur au navire qui se trouve à la voile. Heureusement nous avions pris nos précautions, car la mer parut tout-à-coup en fureur. Ces vents terribles viennent ordinairement du sud-est, et sont accompagnés d'un déluge d'eau, qui, par son poids, empêche la mer de s'élever lorsqu'ils passent. Ils durent pour l'ordinaire un demi-quart d'heure ; ensuite la mer est très agitée : puis succède le calme que nous trouvâmes bien long, car il dura quatre jours, et la chaleur étoit excessive. Enfin vint un petit vent qui, soufflant de temps en temps, nous aida à passer la ligne le 16 vers minuit, par 357 degrés de longitude, selon notre estime.

Le  
la céré  
le nom  
l'équip  
coméd  
donna

Le  
bon fr  
Saint-  
lieue à  
Il, vou  
nous  
cher :  
de gra  
chute  
timon,  
ges. Ne  
de lui  
par un  
dant le  
tombé  
étant  
perdre  
cordag  
Aut  
majest  
voiles

Le 18, que le ciel était beau et serein, on fit la cérémonie à laquelle on s'est avisé de donner le nom de *baptême*. C'est un jour de fête pour l'équipage, et je ne crois pas qu'il y ait de comédie plus divertissante que celle qu'il nous donna.

Le 19 il s'éleva un sud-est, et nous eûmes bon frais. Nous faisons route avec le navire le Saint-François, qui étoit à une petite demi-lieue à côté de nous au-dessous du vent. Il voulut faire une courtoisie, qui étoit de nous passer par la proue; mais il la paya cher: il piqua le vent de manière que son mât de grande hune se rompit, et amena, par sa chute, le grand perroquet et le perroquet d'artimon, avec toutes leurs voiles et leurs cordages. Nous allâmes aussitôt le reconnoître, afin de lui prêter secours s'il en avoit besoin; mais par un double bonheur, cette avarie arriva pendant le temps du dîner, et les mâts et les voiles tombèrent dans le vaisseau; sans quoi, la mer étant assez grosse, il couroit risque de se perdre, avant qu'on eût pu couper tous les cordages.

Autant un navire présente je ne sais quoi de majestueux, lorsqu'il marche avec toutes ses voiles, autant paroît-il ridicule lorsqu'on le



voit ainsi démâté. On tâcha de réparer ce désordre, mais vainement : le mât du grand hunier qu'ils avoient de relais, ne se trouva pas assez sûr, de sorte qu'ils ne purent porter le reste du voyage, ni le grand perroquet, ni leur grand hunier, sinon avec les trois ris serrés. Le perroquet d'artimon qu'on avoit aussi de relais, fut trop court, et ne pouvoit porter qu'une demi-voile, de manière que tous les soirs il restoit cinq à six lieues derrière nous, et nous obligeoit de serrer toutes les nuits de voiles, pour lui donner le temps de nous rejoindre; ce qui nous retint sur mer près de trois semaines de plus que nous ne devions y être. Cependant nous arrivâmes à Monte-Video dans le fleuve de la Plata huit jours après lui, ainsi que je le dirai plus bas.

Le 26, que nous étions par 10 degrés de latitude sud, et par 352 de longitude, le soleil nous passa à pic, dans un ciel très serein. Il se préparoit à nous bien chauffer; mais un vent d'est qui nous faisoit faire deux lieues par heure, l'en empêcha. Enfin le 11 de mars nous sortîmes de la zone torride, et nous vîmes chercher l'hiver, en vous envoyant l'été dont nous étions bien las.

Le 12, nous pensâmes être surpris d'un de

ces  
échu  
étoit  
deux  
dans  
voile  
pou  
ébra  
able  
cend  
à ger  
mer  
des fe  
en av  
rent  
fond.  
voya  
de le  
moi.  
Le  
passa  
mât.  
voir  
eût é  
répon  
car le  
dès le



ces ouragans dont je vous ai parlé : et à peine eûmes-nous le temps de serrer nos voiles. La mer étoit horrible : j'étois resté sur le tillac avec les deux pilotes, et les autres missionnaires étoient dans la chambre. A peine eûmes-nous amenés les voiles, qu'un coup de mer donna contre la poupe avec tant de fureur, que le navire s'en ébranla, comme s'il eût donné sur un banc de sable. La pluie qui redoubla alors, me fit descendre dans la chambre, où je les trouvai tous à genoux et à demi morts de peur. Le coup de mer avoit remonté de la poupe par quatre grandes fenêtres qu'on tenoit toujours ouvertes, et en avoit bien mouillé plusieurs; les autres crurent qu'ils étoient sur le point de couler à fond. Je ne pus m'empêcher de rire en les voyant ainsi consternés, et eux-mêmes revenus de leur frayeur prirent le parti d'en rire avec moi.

Le 13 après midi, le débris d'un navire nous passa par le côté : il portoit encore le grand mât. Nous criâmes de toutes nos forces, pour voir s'il n'y avoit point quelque malheureux qui eût échappé au naufrage, mais personne ne nous répondit. Nous ne fâmes pas sans inquiétude, car le navire le Saint-Martin nous avoit perdu dès le 14<sup>e</sup> degré de latitude nord, et nous crai-

gnions qu'il ne lui fût arrivé quelque disgrâce.

Le 25, fête de l'Annonciation, l'équipage crut voir la terre : la joie fut grande parmi tous les passagers. Nous crûmes que c'étoit la côte du Brésil, car nous étions par la hauteur du *Rio-Grande* ; mais ayant pris le large, et le soleil ayant bien éclairci l'horizon, cette terre, qui étoit apparemment de la neige, disparut tout-à-coup. Il est vrai que l'eau avoit changé de couleur ; c'est pourquoi nous sondâmes, et nous ne trouvâmes que cinquante brasses d'eau : mais il nous parut que nous étions sur un banc de sable nommé *le Placer*, qui court cinquante lieues le long de la côte du Brésil ; et à midi, ayant sondé de nouveau, nous ne trouvâmes plus de fond.

Le lendemain 26, ayant couru partie au large et partie vers la terre, nous nous trouvâmes par quatre-vingts brasses. Le 27, à deux heures après midi, nous ne trouvâmes que vingt brasses ; nous étions par 34 degrés et demi de latitude ; mais il étoit trop tard pour entreprendre de chercher la terre, nous fûmes obligés de mettre à la cape. Le 28 un brouillard épais qui s'étoit élevé, nous empêcha de courir : il se dissipa vers le midi, et nous ne vîmes plus le navire le *Saint-François*, qui s'étoit hasardé à

aller  
con  
pris  
que  
n'est  
quel  
Le  
côte  
pu m  
viren  
avien  
du su  
nous  
nous  
nous  
large  
de fo  
de la  
En  
suiva  
Le pe  
la hau  
main  
premi  
Le  
le 2 d  
pagn

aller découvrir la terre, et qui en effet la reconnut en peu d'heures. Pour nous qui fûmes pris de calme, nous ne pûmes la reconnaître que le 30 à midi. C'étoit l'île de Castillos, qui n'est pas éloignée du cap de Sainte-Marie, lequel est à l'embouchure du fleuve de la Plata.

Le 31, un petit vent nous faisoit courir la côte; mais vers les cinq heures du soir, n'ayant pu monter une pointe de terre, il nous fallut virer de bord, et bien nous en prit, car à peine avions-nous viré, qu'il s'éleva un vent furieux du sud-est. Ce fut le seul danger évident que nous courûmes, car il y avoit à craindre que nous n'allassions nous perdre sur la côte. Nous nous dégagâmes, et nous primes tellement le large, que le 2 d'avril nous ne trouvâmes plus de fond, ayant couru plus de cinquante lieues de large à la mer.

Enfin le vent changea; mais les trois jours suivants, nous fûmes presque toujours en calme. Le peu de vent qui survint le 6, nous mit par la hauteur du cap de Sainte-Marie, et le lendemain nous aperçûmes l'île de Lobos, qui est la première que forme le fleuve de la Plata.

Le navire le Saint-François avoit mouillé le 2 du mois devant Monte-Video, où les Espagnols ont établi une colonie, et où ils ont

bâti une forteresse pour s'opposer au dessein que les Portugais avoient de s'en emparer. Le troisième navire, nommé le Saint-Martin, qui nous avoit si fort inquiétés, y étoit arrivé dès le 29 mars, avec les familles qu'il transportoit de la grande Canarie. Nous n'eûmes ce bonheur que le 9 avril à sept heures du soir; il arriva en même temps une grande tartane qu'on avoit envoyée nous chercher jusqu'aux Castillos. Le navire le Saint-François avoit pris le même jour la route de Buenos-Ayres. Comme le plus grand nombre des missionnaires étoient sur notre bord, que nous avions un gros temps à essuyer, et que le fleuve de la Plata est plus dangereux que la mer, notre procureur-général étoit dans de grandes inquiétudes.

Le 10 après midi, nous levâmes l'ancre de Monte-Video, et le jour suivant à onze heures nous aperçûmes le navire le Saint-François, qui mouilla l'ancre pour nous attendre. Nous nous saluâmes par une décharge de tout notre canon.

Un instant après, notre procureur-général vint à notre bord, transporté de joie de retrouver tous ses missionnaires en parfaite santé, après environ trois mois que nous étions partis des Canaries : de huit cents personnes que nous

étio  
sold  
à l'e  
mén  
arri  
tion  
rien  
seau  
chèr  
Il  
à Bu  
de b  
vecu  
toute  
eux  
besta  
Chaq  
loupe  
toujo  
par u  
En  
peu a  
devan  
mais  
que le  
tôt fa  
Le

étions dans les trois vaisseaux , il n'y a eu qu'un soldat à bord du Saint-François, qui soit mort à l'entrée du fleuve de la Plata : il n'y eut pas même de malades, et l'on peut dire que nous arrivâmes en plus grand nombre que nous n'étions partis de Ténériffe; car plusieurs Canariennes, qui s'étoient embarquées sur le vaisseau le Saint-Martin étant enceintes, accouchèrent durant le voyage.

Il n'y a que quarante lieues de Monte-Video à Buenos-Ayres; mais comme le fleuve est semé de bancs de sable, on ne peut y naviguer qu'avec une extrême précaution, et il faut mouiller toutes les nuits. Cela est assez agréable pour ceux qui ne sont point obligés de virer au cabestan : mais c'est alors l'enfer des matelots. Chaque navire fait voile avec ses deux chaloupes, qui vont devant lui à un quart de lieue, toujours la sonde à la main, et qui marquent par un signal la quantité d'eau qui se trouve.

Enfin le 15 avril, jour du vendredi-saint, un peu après le soleil couché, nous jetâmes l'ancre devant Buenos-Ayres à trois lieues de la ville, mais nous ne débarquâmes que le 19, parce que les officiers royaux n'avoient pu venir plus tôt faire leur visite.

Le fleuve de la Plata est très poissonneux;



il abonde principalement en dorades : l'eau en est excellente ; on n'en boit pas d'autre , mais elle est très laxative , et si avant que d'y être accoutumé on en boit avec excès , elle purge extraordinairement.

Vous jugez bien que tant de missionnaires nouvellement arrivés , ne furent pas long-temps sans être partagés dans les différentes missions auxquelles on les destinoit : treize furent envoyés d'abord aux missions des Guaraniens : le Père provincial emmena les autres avec lui à Cordoue du Tucuman. Il me laissa à Buenos-Ayres jusqu'à son retour , pour me conduire lui-même dans d'autres missions dont il devoit faire la visite. Je me consolai de ce retardement , parce que je retrouvai dans cette ville une mission aussi laborieuse que celle des Indiens réunis dans les peuplades. Elle m'occupoit jour et nuit , et Dieu bénit mes travaux.

Il y avoit à Buenos-Ayres plus de vingt mille Nègres ou Nègresses qui manquoient d'instruction , faute de savoir la langue espagnole. Comme le plus grand nombre étoit d'Angola , de Congo et de Loango , je m'avisai d'apprendre la langue d'Angola , qui est en usage dans ces trois royaumes. J'y réussis , et en moins de trois mois , je fus en état d'entendre leurs confes-



sions, de m'entretenir avec eux, et de leur expliquer la doctrine chrétienne tous les dimanches dans notre église.

Le Père provincial, qui fut témoin de la facilité que Dieu me donnoit d'apprendre les langues, avoit le dessein de m'envoyer dans les missions des Chiquites, dont la langue extrêmement barbare exerce étrangement la patience de ceux qui travaillent à la conversion de ces peuples. Ce sont des Sauvages naturellement cruels, parmi lesquels il faut toujours avoir son âme entre ses mains.

Il y avoit environ un an que j'étois occupé à l'instruction des Nègres de Buenos-Ayres, lorsque je fis ressouvenir le Père provincial de l'espérance qu'il m'avoit donnée de me consacrer à la mission des Chiquites. Il me mena avec lui, sans cependant me rien dire de la détermination qu'il avoit prise. Quand nous fûmes arrivés à la ville de Santa-Fé, je lui demandai si nous ne passerions pas plus loin. Il me répondit que l'état déplorable où se trouvoit la province, que les infidèles infestoient de toutes parts, ne permettoit guère l'entrée de ces missions; qu'il ne savoit pas même s'il pourroit aller à Cordoue, pour y continuer sa visite. Ses raisons n'étoient que trop bien fondées : le

nombre prodigieux de barbares répandus de tous côtés, occupoient tous les passages, et il n'y avoit nulle sûreté dans les chemins. Vous en jugerez vous-même par les périls que nous courûmes en allant de Buenos-Ayres à Santa-Fé.

La manière dont on voyage au milieu de ces vastes déserts, est assez singulière. On se met dans une espèce de charette couverte, où l'on a son lit et ses provisions de bouche. Il faut porter jusqu'à du bois, à moins qu'on ne passe par les forêts. Pour ce qui est de l'eau, on n'en manque guère, parce qu'on trouve fréquemment des ruisseaux ou des rivières sur les bords desquels on s'arrête. Nous fîmes soixante lieues sans presque aucun risque; mais il n'en fut pas de même des vingt-deux dernières jusqu'à Santa-Fé.

Les barbares Guaycuréens se sont rendus maîtres de tout ce pays; ils courent continuellement la campagne, et plus d'une fois ils ont tâché de surprendre la ville de Santa-Fé. Ils ne font jamais de quartier; ceux qui tombent entre leurs mains ont aussitôt la tête coupée; ils en dépouillent la chevelure avec la peau, dont ils érigent autant de trophées. Ils vont tout nus, et se peignent le corps de différentes

couleurs, excepté le visage; ils ornent leur tête d'un tour de plumes. Leurs armes sont l'arc, les flèches, une lance et un dard, qui se termine en pointe aux deux bouts, et qui est long de quatre à cinq aunes. Ils le lancent avec tant de force, qu'ils percent un homme de part en part: ils attachent ce dard au poignet, pour le retirer après l'avoir lancé. Ils ne sont pas naturellement braves; ce n'est qu'en dressant des embuscades qu'ils attaquent leurs ennemis; mais avant que de les attaquer, ils poussent d'affreux hurlements, qui intimident de telle sorte ceux qui n'y sont pas faits, que les plus courageux en sont effrayés et demeurent sans défense. Ils redoutent extrêmement les armes à feu, et dès qu'ils voient tomber quelqu'un des leurs, ils prennent tous la fuite; mais il n'est pas facile, même aux plus adroits tireurs, de les atteindre. Ils ne restent pas un moment à cheval dans la même posture. Ils sont tantôt couchés, tantôt sur le côté, ou sous le ventre du cheval, dont ils attachent la bride au gros doigt du pied; et d'un fouet composé de quatre ou cinq lanières d'un cuir tors, ils font courir les plus mauvais chevaux. Quand ils se voient poursuivis de près, ils abandonnent leurs chevaux, leurs armes, et se jettent dans la rivière,

où ils nagent comme des poissons, ou bien ils s'enfoncent dans d'épaisses forêts, dont ils ne s'éloignent presque jamais. Leur peau, à la longue, s'endurcit de telle sorte qu'ils deviennent insensibles aux piqures des épines et des ronces, au milieu desquelles ils courent sans même y faire attention. Ces infidèles nous tinrent pendant trois nuits dans de continuelles alarmes, et sans une escorte qu'on nous avoit envoyée, et qui faisoit continuellement la ronde, difficilement eussions-nous pu échapper à leur barbarie. Quelques-uns d'eux venoient de temps en temps examiner si nous étions sur nos gardes; enfin nous arrivâmes heureusement à Santa-Fé.

Comme le passage m'étoit fermé pour entrer dans la mission des Chiquites, je fus envoyé à celle des Guaranis. Ces Indiens réunis dans diverses peuplades, sont tous convertis à la foi et retracent à nos yeux la vie et les vertus des premiers fidèles. De Santa-Fé à la première peuplade, on compte deux cent vingt lieues, et cent cinquante jusqu'à la ville de Las Corrientes, par où je devois passer, et d'où j'ai l'honneur de vous écrire.

J'ai déjà dit que dans ces pays-ci, on voyage dans des charrettes couvertes; cette voiture étoit

très  
faire  
qui  
taine  
dang  
ces  
je ne  
y tr  
qui  
gent  
qui  
les c  
cour  
char  
dans  
c'est  
quat  
celui  
car  
se tr  
pass  
C  
dre  
Cha  
à di  
de f  
tuer

très incommode pour le chemin que j'avois à faire, ayant à traverser huit ou neuf rivières qui sont très rapides quand il a plu, et une vingtaine de ruisseaux où l'on a presque les mêmes dangers à essuyer. La manière dont on passe ces rivières vous surprendra sans doute : car je ne crois pas que vous vous imaginiez qu'on y trouve des ponts comme en Europe. Ceux qui voyagent dans ces charrettes, les déchargent et les attachent à la queue des chevaux, qui les tirent à la nage. Souvent il arrive que les charrettes et les chevaux, emportés par les courants, disparaissent en un instant. La charge, et ceux qui ne savent pas nager, passent dans de petites nacelles, qu'on nomme *pelota* : c'est un cuir de bœuf fort sec, dont on relève les quatre coins en forme de petit bateau. C'est à celui qui s'y trouve de se tenir bien tranquille ; car pour peu qu'il se donne de mouvement, il se trouve aussitôt dans l'eau. C'est ainsi que je passai la célèbre rivière Corriente.

Ce n'est pas là le seul péril qu'on ait à craindre ; les chemins sont semés d'infidèles nommés *Charuas* ; il se disent amis des Espagnols ; mais, à dire vrai, c'est ce qu'on appelle en Europe de francs voleurs de grand chemin. Ils ne vous tuent pas si vous leur donnez sur le champ ce



qu'ils demandent; mais pour peu que vous hésitiez, c'en est fait de votre vie. Ils sont nus et armés de lances et de flèches. Quand ils vous parlent, ils se mettent en des postures, et font des contorsions de visage aussi affreuses que ridicules : ils prétendent montrer par là qu'ils ne craignent rien, et qu'ils sont gens de résolution. J'en vis une troupe à dix lieues de Santa-Fé; ils sont plus humains que ceux de leur nation qui vivent dans les forêts; parce qu'ils se trouvent dans une étendue de pays où il y a quelques habitations espagnoles. Il y avoit parmi eux un jeune homme de quatorze à quinze ans. Je l'embrassai avec amitié, et je tâchai de le retirer des mains de ces barbares; mais je ne pus rien gagner sur son esprit. Ils n'ont aucune demeure fixe; leurs maisons sont faites de nattes, et quand ils s'ennuient dans un lieu, ils plient bagage, et portent leurs maisons dans un autre.

Je reviens à la manière dont je fis mon voyage. Il n'étoit point question de prendre des charrettes, parce que ceux qui emploient cette voiture tombent d'ordinaire entre les mains des Charuas. Je pouvois remonter la rivière Parana, mais on ne le jugea pas à propos; car, outre qu'il eût fallu y employer plus de deux mois,

j'avois  
qui re  
On d  
buste  
donc  
accou  
lâtres  
Je po  
vaire  
vache  
fait se  
une  
lienes  
désér  
pour  
plade  
Ces f  
vres;  
même  
grande  
de gr  
autou  
C'  
dans  
leil ,  
quan  
voya



j'avois tout à craindre des infidèles Payaguas, qui rôdent continuellement sur ce grand fleuve. On déterminina qu'étant d'un tempérament robuste, je pourrois faire le voyage à cheval. Ce fut donc le 18 d'août que je partis de Santa-Fé, accompagné de trois Indiens et de trois mulâtres, avec quelques chevaux et quatre mules. Je portois avec moi mon crucifix, mon bréviaire, un peu de pain et de biscuit avec une vache coupée par longues tranches, qu'on avoit fait sécher au soleil. J'avois de plus mon lit et une petite tente en forme de pavillon. A dix lieues de Santa-Fé, ce n'est plus qu'un vaste désert plein de forêts, par où il faut passer pour se rendre à Sainte-Lucie, qui est une peuplade chétienne, éloignée de plus de cent lieues. Ces forêts sont remplies de tigres et de couleuvres; et l'on ne peut s'écarter de sa troupe même à la portée du pistolet, sans courir de grands risques. Les gens de ma suite allumoient de grands feux pendant la nuit, et reposoient autour de ma tente.

C'est la coutume des Charuas de se retirer dans leurs maisons de nattes au coucher du soleil, et de n'en point sortir durant la nuit, quand même ils entendraient le mouvement des voyageurs. C'est ce qui nous donnoit plus de

facilité à éviter leur rencontre. Vers le midi , nous nous arrêtons dans quelque coin de la forêt à l'abri du soleil , mais sans cesser d'être à la merci des tigres et des couleuvres. Une heure avant le coucher du soleil , nous remontions à cheval , et le lendemain matin nous nous trouvions à dix ou douze lieues des Charuas. Nous prenions alors trois ou quatre heures de sommeil ; mais de crainte qu'il ne prit fantaisie à ces barbares de suivre la piste de nos chevaux , et de courir après nous au galop , nous nous remettions en route jusqu'à la nuit. C'est ainsi qu'en treize jours j'arrivai à la ville de Las Corrientes. Nous pouvions faire ce voyage en dix jours , si nous eussions eu de meilleurs chevaux , quoique néanmoins on ne marche pas ici comme on voudroit ; l'eau règle les journées , selon qu'elle est plus ou moins éloignée.

Ce qui m'a le plus fatigué dans ce voyage , ce sont les chaleurs brûlantes du climat. Un jour nous fûmes contraints pour nous en garantir , de nous enfoncer dans l'endroit le plus épais de la forêt. Je n'ai jamais rien vu de plus agréable ; j'étois environné de jasmins d'une odeur charmante.

Outre les ardeurs insupportables du soleil , les barbares avoient mis le feu dans le bois ,

pour  
risse  
gauc  
ence  
réter  
C'est  
l'autr  
nous  
à la l  
visag  
che  
santé  
faire  
dra t  
et l'e  
fais c  
Je  
ses p  
naire  
nas ,  
qui l'  
excel  
n'est  
je ser  
que  
mand  
Il

pour en faire sortir les tigres, dont ils se nourrissent. Quelquefois nous avions le feu à notre gauche, et il nous falloit marcher sur la terre encore fumante. D'autres fois il falloit nous arrêter pour n'être pas coupés par les flammes. C'est ce qui arriva un jour, que le feu gagna l'autre côté d'un ruisseau assez large où nous nous croyions en sûreté. Nous nous sauvâmes à la hâte; mais comme le vent nous portoit au visage, il sembloit que nous fussions à la bouche d'un four. Enfin, j'arrivai ici en parfaite santé. Je n'ai plus que soixante-dix lieues à faire pour me rendre à mon terme. Il me faudra traverser un marais pendant quatre lieues, et l'on m'assure que ce sera bien marcher si je fais ces quatre lieues en deux jours.

Je pourrai dans la suite vous mander des choses plus intéressantes. Deux nouveaux missionnaires viennent d'entrer dans le pays des Guanas, pour travailler à la conversion des infidèles qui l'habitent. Ces Indiens sont, dit-on, d'un excellent naturel. Comme cette nouvelle mission n'est pas éloignée de celle de Parana, si j'y reste, je serai à portée d'être informé des bénédictions que Dieu répandra sur leurs travaux, et je ne manquerai pas de vous en faire part.

Il ne faut pas juger de ce pays par compa-

raison avec celui d'Europe. Les fatigues qu'on a à essuyer, surtout dans les voyages, sont inconcevables. On passe tout-à-coup des chaleurs les plus ardentes à un froid glaçant. Cependant, malgré ces fatigues, il y a peu de missionnaires qui n'aillent au-delà de soixante ans. La plupart de ceux que nous avons trouvés, étoient si infirmes et si cassés de vieillesse, qu'il falloit les porter en chaise à l'église pour y remplir les fonctions de leur ministère. Il semble que Dieu ait différé à les récompenser de leurs travaux, jusqu'à ce qu'ils eussent des successeurs de leur sèle. Peu de temps après notre arrivée ils achevèrent leur carrière les uns après les autres. Je recommande à vos prières la conversion de tant de barbares, et suis avec respect, etc.

De P.  
Jésu  
pag

M  
Il y  
de la  
pour  
auxqu  
d'octo  
prend  
tection  
donné  
peu de  
en éta  
nonce  
qu'apr

## SECONDE LETTRE

De P. Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Vantlennén, de la même Compagnie.

A Buenos-Ayres, ce 21 juin 1732.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

Il y a environ deux ans que je vous écrivis de la ville de Las Corrientes, par où je passois pour me rendre aux missions des Guaranis, auxquelles j'étois destiné, et où j'arrivai au mois d'octobre 1730. Je m'appliquai d'abord à apprendre la langue de ces peuples. Grâce à la protection de Dieu, et au goût singulier qu'il m'a donné pour les langues les plus difficiles, en peu de mois d'une application constante, je fus en état de confesser les Indiens, et de leur annoncer les vérités du salut. Je vous avoue qu'après avoir été un peu initié aux mystères

de cette langue, je fus surpris d'y trouver tant de majesté et d'énergie; chaque mot est une définition exacte qui explique la nature de la chose qu'on veut exprimer, et qui en donne une idée claire et distincte. Je ne me serois jamais imaginé qu'au centre de la barbarie l'on parlât une langue, laquelle, à mon sens, par sa noblesse et son harmonie, ne le cède guère à aucune de celles que j'avois apprises en Europe; elle a d'ailleurs ses agréments et ses délicatesses, et il faut bien des années pour la posséder dans sa perfection.

La nation des Guaraniens est partagée en trente peuplades, où l'on compte cent trente-huit mille ames, qui, par la ferveur de leur piété et par l'innocence de leurs mœurs, nous rappellent les premiers siècles du christianisme. Mais ces peuples ressemblent assez à ces terres arides qui ont besoin d'une continuelle culture. Ce qui ne frappe pas les sens, ne laisse dans leurs esprits que des traces légères; c'est pourquoi il faut sans cesse leur inculquer les vérités de la foi, et ce n'est que par les soins assidus qu'on se donne à les instruire, qu'on les maintient dans la pratique de toutes les vertus chrétiennes.

Ces contrées sont infestées de bêtes féroces,



et surtout de tigres ; on y trouve diverses sortes de serpents et une infinité d'insectes qui ne sont pas connus en Europe. Parmi ces insectes il y en a un singulier , que les Espagnols nomment *piqué* , et les Indiens *tung* : il est de la grosseur d'une petite puce ; il s'insinue peu à peu entre cuir et chair , principalement sous les ongles , et dans les endroits où il y a quelques calus. Là il fait son nid et laisse ses œufs. Si l'on n'a soin de le retirer promptement , il se répand de tous côtés , et produit les plus tristes effets dans la partie du corps où il s'est logé ; d'où il arrive qu'on se trouve tout-à-coup perclus ou des pieds ou des mains , selon l'endroit où s'est placé l'insecte. Heureusement on est averti de la partie où il s'est glissé , par une violente démangeaison qu'on y sent. Le remède est de miner peu à peu son gîte avec la pointe d'une épingle , et de l'en tirer tout entier , sans quoi il seroit à craindre que la plaie ne s'envenimât.

Les oiseaux y sont en grand nombre , mais bien différents de ceux qu'on trouve en Europe. Il y a plus de vingt sortes de perroquets ; les plus jolis ne sont pas plus gros qu'un petit moineau ; leur chant est à peu près semblable au chant de la linotte ; ils sont verts et bleus , et quand on les a pris , en moins de huit jours

on les rend si familiers, qu'ils viennent sur le doigt du premier qui les appelle. C'est surtout dans les marais qu'on voit des oiseaux de toute espèce, qui surprennent par l'agréable variété de leurs couleurs, et par la diversité de leur bec, dont la forme est singulière. Les oiseaux de proie y abondent, et il y en a d'une énorme grandeur. Voilà tout ce que je vous puis dire d'un pays où je n'ai pas fait un long séjour, bien que je crusse y passer une partie de ma vie. Mais des ordres supérieurs m'appellent avec trois autres missionnaires dans une autre mission, qui doit en quelque façon nous être plus chère, puisqu'on nous y promet de grands travaux, des croix, des tribulations de toutes les sortes, et peut-être le bonheur de sceller de notre sang les saintes vérités que nous allons annoncer dans ces contrées barbares. Ces peuples se nomment Chiriguanes.

Pour vous donner quelque connoissance de cette nation, il faut reprendre les choses de plus loin. Lorsque les Guaraniens se soumirent à l'Évangile, et que, réunis par les premiers missionnaires dans diverses peuplades, ils commencèrent à former une nombreuse et fervente chrétienté, il se trouva parmi eux un certain nombre d'insidèles, dont on ne put jamais vain-

cre la férocité, et qui refusèrent opiniâtrément d'ouvrir les yeux aux lumières de la foi. Ces barbares craignant le ressentiment de leurs compatriotes, dont ils n'avoient pas voulu suivre l'exemple, prirent la résolution d'abandonner leur terre natale et d'aller chercher un asile dans d'autres contrées; dans cette vue ils passèrent le fleuve Paraguay, et avançant dans les terres, ils fixèrent leur demeure au milieu des montagnes.

Les nations chez lesquelles ils s'étoient réfugiés en conçurent de la défiance, et, après avoir délibéré sur le parti qu'elles avoient à prendre, ou de déclarer la guerre à ces nouveaux venus, ou de les laisser vivre tranquillement dans les montagnes, elles jugèrent qu'étant nés sous un ciel brûlant, et passant dans des pays extrêmement froids, ils ne pourroient résister long-temps aux rigueurs d'un si rude climat, et qu'ils y périroient bientôt de misère. *Chiriguano*, disoient-elles en leur langue, c'est-à-dire, le froid les détruira; et c'est de là qu'est venu le nom de *Chiriguanes*, qu'ils ont conservé pour se distinguer davantage des Guaraïniens, dont ils étoient sortis, et pour oublier entièrement leur patrie.

Ces nations se trompoient dans leurs conjec-

tures; les Chiriguanes multiplièrent prodigieusement, et en assez peu d'années leur nombre monta à trente mille ames. Comme ces peuples sont naturellement belliqueux, ils se jetèrent sur leurs voisins, les exterminèrent peu à peu, et s'emparèrent de toutes leurs terres. Ils occupent maintenant une vaste étendue de pays sur les rivières Picolmaio et Parapiti. On a tenté plusieurs fois de leur porter le flambeau de la foi; mais ces diverses tentatives n'ont eu aucun succès, et l'on n'a pu encore adoucir leur naturel féroce. Il y a cinq ou six ans que nous y avons deux ou trois peuplades; on en comptoit encore deux, dont l'une étoit gouvernée par trois Pères Dominicains, et l'autre par un religieux Augustin.

Ces heureux commencements donnoient quelque espérance, et l'on se flattoit de vaincre insensiblement leur opiniâtreté, et de les gagner à Jésus-Christ, lorsque les missionnaires Jésuites découvrirent le complot qu'ils avoient formé, d'ôter la vie aux hommes apostoliques qui travailloient avec tant de zèle à leur conversion. Ils en informèrent aussitôt les Pères de Saint-Dominique et le religieux Augustin, afin qu'ils se precautionnassent contre la fureur de ces barbares; celui-ci profita de l'avis; mais les

Pères de Saint-Dominique étant avec un nombre de chrétiens dans une espèce de petit fort palissadé, se crurent en état de se défendre si l'on venoit les y attaquer. Leurs palissades ne tinrent pas long-temps contre la multitude des Indiens, et ces Pères furent massacrés d'une manière cruelle. La nouvelle de leur mort ne fut pas plutôt répandue dans les villes de Tarija et de Sainte-Croix de la Sierra, que les Espagnols résolurent d'en tirer une prompte vengeance. Ils allèrent chercher ces infidèles jusque dans leurs plus hautes montagnes, en tuèrent un grand nombre, et firent plusieurs esclaves. Quelque temps après les Chiquites, qui sont la terreur de toutes ces nations, se joignirent aux Espagnols de Sainte-Croix, pénétrèrent dans les montagnes des Chiriguanes, en tuèrent trois cents, et en firent environ mille esclaves. Ces deux expéditions humilièrent étrangement l'orgueil de ces barbares, qui se regardoient comme invincibles; ils ouvrirent enfin les yeux sur les malheurs dont ils étoient menacés; ils demandèrent la paix, et pour preuve de la sincérité de leurs démarches, ils prièrent instamment qu'on leur envoyât des missionnaires Jésuites.

C'est sur les lettres pressantes que le Père

provincial reçut du vice-roi de Lima, et du président de l'audience royale de Chaquisaca, qu'il me retira de la mission des Guaranien pour me faire passer dans celle des Chiriguanes. J'ai l'avantage de savoir déjà leur langue, parce que c'est la même que celle des Guaranien, et par là, dès le lendemain de mon arrivée chez ces barbares, je pourrai travailler à leur instruction. S'ils deviennent dociles aux vérités de l'Évangile, leur conversion ouvrira la porte d'un vaste pays nommé *Chaco*. C'est là le centre de la grande province du Paraguay, et en même temps l'asile et comme le boulevard de l'infidélité. Ce pays est environné en partie vers le nord par les Chiriguanes : il a au sud Las Corrientes, Salta à l'occident, et à à l'orient le grand fleuve Paraguay.

Pour ce qui est des Chiriguanes, quoiqu'ils habitent sous la zone torride, les affreuses montagnes dont leur pays est couvert rendent le climat excessivement froid : ils ont à leur tête des caciques qui sont des espèces d'enchanteurs adonnés aux sortilèges et aux opérations magiques. Ce sont ces chefs qui doivent être le premier objet de notre zèle, et ce n'est qu'après leur avoir fait goûter les vérités chrétiennes, qu'on peut espérer de se faire écouter du reste



de la nation. Cela seul doit vous faire juger des efforts que fera le démon, pour empêcher la destruction de son empire, et des obstacles que nous aurons à surmonter pour établir la foi parmi ces peuples.

Grâces à Dieu, qui par sa miséricorde m'appelle aux fonctions apostoliques, et qui m'inspire l'amour que je sens au fond du cœur pour ces pauvres barbares, je ne suis nullement effrayé, ni des fatigues que j'aurai à essuyer, ni des périls auxquels ma vie va être sans cesse exposée. C'est maintenant que je me regarde véritablement comme missionnaire, parce que je vais éprouver tout ce que cet emploi a de plus laborieux et de plus pénible.

Je me souviens qu'étant sur mon départ d'Europe, et allant de Lille à Douai avec un de nos Pères, il me fit remarquer une vieille chaumière qui tomboit en ruine, et me dit en riant: *Telle sera aux Indes l'habitation du P. Chomé*. Je vous avoue que j'en serois très-content, si je la trouvois parmi mes chers Chiriguanes: si j'en veux une semblable, il faudra que je la construise moi-même, et que je mette en œuvre le peu que je sais d'architecture. Pour ce qui est de mes repas, si je veux me les procurer, ce ne pourra être qu'à la sueur de mon

front, en cultivant moi-même la terre, pour en recueillir un peu de maïs; encore heureux, si lorsqu'il sera en herbe, les barbares n'y font pas paître leurs mules, comme il est arrivé à quelques-uns de nos missionnaires qui se sont efforcés assez inutilement de les retirer de l'infidélité. Toutefois, j'ai je ne sais quelle confiance que l'heure marquée par la Providence pour la conversion d'un si grand peuple est enfin arrivée. Si la semence de l'Évangile jetée dans les cœurs de ces infidèles y fructifie, ainsi que je l'espère de la divine miséricorde, quantité de nations voisines encore plus barbares, présenteront un vaste champ au zèle des plus fervents missionnaires. Vous sentez assez tout le besoin que j'ai du secours de vos prières. Je vous les demande avec instance, et suis avec beaucoup de respect, etc.

## LETTRE

Du P. Guillaume d'Etré, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Joseph Duchambge, de la même Compagnie,

A Cuença, dans l'Amérique mérid., le 1<sup>er</sup> juin 1731.

MON RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

Je ne sais comment il s'est pu faire que depuis vingt-trois ans que je suis dans ces missions de l'Amérique méridionale, je n'aie point reçu de vos lettres, et que vous n'en ayez point reçu pareillement des miennes. Je l'attribue en partie aux guerres que l'Espagne a eu à soutenir, et en partie aux malheurs qui nous sont arrivés : car, en premier lieu, un vaisseau qui portoit deux de nos missionnaires en Europe, le P. Garrofali, et le P. Delgado, fut pris par les Anglois entre Carthagène et Porto-Bello, et ces deux Pères, laissés sur le bord de la mer,

furent obligés de retourner à Quito. En second lieu, le P. Castafieda et le P. de la Puente, ayant été choisis pour aller à Rome, le premier est demeuré à Madrid dans l'emploi de procureur-général de nos missions; le second, y retournant accompagné de cinquante-cinq nouveaux missionnaires, et apportant quantité de riches ornements pour nos églises, a fait malheureusement naufrage. Quoi qu'il en soit, j'espère que cette lettre-ci n'aura pas le sort des autres; et pour suppléer au détail que je vous y faisois, je vais vous rendre compte, en peu de mots, de mes occupations auprès de ces nations infidèles, et des diverses peuplades chrétiennes qui se forment sur l'un et l'autre bord du grand fleuve Maragnon, ou, comme d'autres l'appellent, de la rivière *des Amazones*. Ce fut en l'année 1708 que j'y arrivai, et mon premier soin fut d'apprendre la langue *del Inga*, qui est la langue générale de toutes ces nations. Quoique cette langue soit commune à tous les peuples qui habitent les bords de ce grand fleuve, cependant la plupart de ces nations ont leur langue particulière, et il n'y en a que quelques-uns dans chaque nation qui entendent et qui parlent la langue dominante.

Aussitôt que je commençai à entendre et à

parle  
de  
autre  
Para  
natio  
assez  
le fle  
A  
de co  
des v  
prati  
cham  
bien  
persu  
l'org  
il ne  
On n  
toute  
mille  
et su  
et d  
gran  
pren  
tions  
entre  
la la  
n'été

parler la langue *del Inga*, on me confia le soin de cinq nations peu éloignées les unes des autres : les *Chayabites*, les *Cavapanas*, les *Parinapuras*, les *Muniches* et les *Oltanaves*. Ces nations habitent le long de la rivière Guallaga, assez près du lieu où cette rivière se jette dans le fleuve Maragnon.

Après avoir passé sept ans avec beaucoup de consolation parmi ces peuples, à les instruire des vérités du salut, et à les entretenir dans la pratique des vertus chrétiennes, un plus vaste champ s'ouvrit à mon zèle, et je l'aurois cru bien au dessus de mes forces, si je n'avois été persuadé que quand Dieu nous commande par l'organe de ceux qui tiennent ici-bas sa place, il ne manque pas de soutenir notre foiblesse. On me nomma supérieur-général et visiteur de toutes les missions qui s'étendent à plus de mille lieues sur les deux rives du Maragnon, et sur toutes les rivières qui, du côté du nord et du midi, viennent se décharger dans ce grand fleuve. Il ne m'étoit pas possible d'apprendre toutes les langues de ces diverses nations, ces langues ayant aussi peu de rapport entre elles, que la langue françoise en a avec la langue allemande. Le parti que je pris, pour n'être point inutile au plus grand nombre de

ces peuples, fut d'avoir recours à ceux qui savoient en même temps, et leur langue naturelle, et la langue *del Inga*. Avec leur secours, je traduisis en dix-huit langues, par questions et par réponses, la doctrine chrétienne, et tout ce qu'on doit enseigner à ces néophytes, soit en leur administrant les sacrements, soit en les disposant à une sainte mort. Par ce moyen-là, sans entendre leur langue particulière, je venois à bout de les instruire des vérités de la religion.

Ce qui coûte le plus à un missionnaire qui ne connoît pas encore le génie de ces peuples, c'est d'entendre leurs confessions; elles deviennent quelquefois embarrassantes, selon la manière dont on s'y prend pour les interroger; car il faut savoir qu'ils répondent bien moins selon la vérité aux questions qu'on leur fait, que conformément au ton et à la manière dont on les interroge. Si on leur demande, par exemple, avez-vous commis tel péché? Ils vous répondront *ari* qui veut dire *oui*, quoiqu'ils en soient très-innocents. Si on leur dit, n'avez-vous pas commis tel péché? ils répondent *mana*, qui signifie *non*, quoiqu'ils en soient très coupables. Si ensuite vous faites les mêmes questions, prenant un autre tour, ils avoueront



ce qu'ils ont nié, ou ils nieront ce qu'ils ont avoué.

C'est un autre embarras quand on veut tirer d'eux, combien de fois ils sont tombés dans le même péché. Ils sont si grossiers, qu'ils ne savent pas faire le moindre calcul. Les plus habiles d'entre eux ne comptent que jusqu'à cinq, et plusieurs ne vont pas plus loin que jusqu'au nombre deux. S'ils veulent exprimer les nombres trois, quatre, cinq, ils diront deux et un, deux et deux, deux fois deux et un : ou bien pour exprimer le nombre cinq, ils montreront les cinq doigts de la main droite; et s'il faut compter jusqu'à dix, ils montreront de suite les doigts de la main gauche. Si le nombre qu'ils veulent exprimer passe dix, ils s'asseyent à terre, et montrent successivement les doigts de chaque pied, jusqu'au nombre de vingt. Comme cette manière de s'expliquer est peu décente au tribunal de la pénitence, un confesseur doit s'armer de patience, et leur entendre répéter le même péché, autant de fois qu'ils l'ont commis; ils diront, par exemple, j'ai fait tel péché une fois, je l'ai fait une autre fois, et ainsi du reste.

J'eus la consolation d'apprendre dans mes premières excursions, que quatre nombreuses

nations infidèles paroissoient disposées à écouter les missionnaires et à embrasser la foi. Et en effet, elles renoncèrent à l'idolâtrie, et se convertirent, les unes plus tôt, les autres plus tard, de la manière que je vais vous le raconter.

Ces nations sont les *Itucalis*, qui demeurent sur les bords d'une rivière nommée *Chambira Yacu*, laquelle vient se rendre dans le Maragnon; les *Yameos* qui sont un peu plus bas, le long du Maragnon, du côté du nord; les *Payaguas* et les *Yquiavates* qui habitent le long de la rive orientale de la grande rivière Napo, laquelle se jette comme les autres dans le Maragnon.

Ceux qui marquèrent le plus d'empressement pour se soumettre à l'Évangile, furent les *Itucalis*. Ils allèrent d'eux-mêmes visiter les églises des peuplades chrétiennes; ils demandèrent avec instance un missionnaire; ils promirent de bâtir au plutôt une église semblable à celles qu'ils voyoient, avec une maison pour le Père qui voudroit bien les instruire. Et en effet, m'étant rendu chez eux environ quinze jours après la demande qu'ils avoient faite, je trouvai l'église et la maison achevées. Je demurai un grand mois avec eux, et ils me fournirent libérale-

ment tout ce qui étoit nécessaire à ma subsistance. Tous les jours, matin et soir, ils venoient réciter les prières, et entendre l'instruction que je faisois aux uns en leur propre langue, et aux autres en la langue générale *del Inga*. Je confèrai le baptême aux enfans que leurs parents me présentèrent, et à environ deux cents adultes que je trouvai suffisamment instruits. J'établis quelques-uns d'eux, pour mieux instruire le reste de leurs compatriotes, en leur promettant que je reviendrois bientôt les voir, et donner le baptême à ceux qui seroient en état de le recevoir.

Ces peuples sont plus sévères dans leurs mœurs, et sont moins opposés au christianisme que les autres infidèles : malgré les chaleurs brûlantes du climat, ils sont modestement vêtus, au lieu que les autres vont presque nus. D'ailleurs, la polygamie qui est en usage parmi presque toutes ces nations, n'est point permise chez eux, et ils n'ont chacun qu'une seule femme. C'est ce qui rend leur conversion plus aisée, et le missionnaire n'a plus qu'à confirmer leur mariage, en leur administrant ce sacrement selon les cérémonies de l'Église.

Les Yameos, qui sont à une journée plus

bas, dans les forêts voisines du Maragnon, ayant eu occasion de fréquenter une nation toute chrétienne de leur voisinage, demandèrent pareillement un missionnaire. Le Père qui a la conduite des Omaguas, les alla voir, leur bâtit une église, les instruisit des vérités chrétiennes, et donna le baptême à tous ceux qui y étoient disposés. Cette nation est composée de plus de deux mille Indiens.

Un autre événement que je vais rapporter, donna lieu à l'établissement de trois peuplades dans la province des Yquiavates et des Payaguas, qui habitent les terres arrosées par la grande rivière de Napo. Voici comment la chose arriva. Des Indiens infidèles avoient séduit et débauché un assez bon nombre de nos néophytes, et les avoient entraînés avec eux dans leurs habitations qui sont le long de la rivière Ucayalle. J'appris cette nouvelle avec le plus vif sentiment de douleur : et mon premier mouvement fut de courir après ces brebis égarées, pour les ramener au bercail. Mais qu'aurois-je pu faire moi seul au milieu de ces barbares? C'eût été me livrer témérairement et sans fruit à leur fureur.

J'étois dans ces perplexités, lorsque six braves Espagnols, à la tête desquels étoit le

capit  
avec  
de se  
jour  
nous  
form  
Espa  
Espa  
leurs  
ordin  
flèche  
ragn

Lo  
la riv  
gnon  
P. Lo  
laque  
man  
trent  
ou d  
voye  
struc  
que  
prêt  
instr  
plus  
les a

capitaine Cantos, s'offrirent de m'accompagner avec un nombre d'Indiens chrétiens, capables de se faire respecter des infidèles. On fixa le jour du départ, et lorsqu'il fut arrivé, nous nous embarquâmes dans cinquante canots, qui formoient une petite armée navale. Chaque Espagnol commandoit cinquante Indiens. Les Espagnols étoient armés de leurs sabres et de leurs fusils : les Indiens portoient leurs armes ordinaires, qui sont la lance, l'arc et les flèches. Nous descendîmes ainsi le fleuve Maragnon en fort bon ordre.

Lorsque nous arrivâmes à l'embouchure de la rivière Ucayalle, qui se jette dans le Maragnon du côté du midi, je reçus une lettre du P. Louis Coronado, missionnaire des Payaguas, laquelle déconcerta notre entreprise. Il me mandoit que les Yquiavates lui avoient député trente Indiens de leur nation, pour le prier, ou de venir lui-même chez eux, ou de leur envoyer quelqu'un qui pût présider à la construction de l'église qu'ils vouloient bâtir, afin que le Père qui leur seroit destiné, trouvât tout prêt à son arrivée, et qu'il n'eût plus qu'à les instruire; qu'il avoit reçu ces députés avec les plus grandes marques d'affection; et qu'après les avoir bien régalez, il leur avoit fait présent

de ferrements, de couteaux, de fausses perles, de pendants d'oreilles, d'hameçons et d'autres bagatelles semblables, qui sont fort estimées de ces peuples; et qu'en les renvoyant, il leur avoit confié son domestique espagnol, nommé Manuel Estrada, pour les aider à bâtir leur église; que ces perfides, séduits et incités par quelques Indiens de la rivière Putumayo, soulevés contre les Pères Franciscains, leurs missionnaires, avoient tué cet espagnol en trahison; que lui-même étoit comme assiégé dans son quartier, avec un frère Franciscain et vingt-cinq néophytes, sans oser paroître au dehors, et qu'on étoit obligé de faire tour à tour sentinelle, et d'être continuellement au guet, pour éviter toute surprise de la part de ces barbares; qu'enfin ils se trouvoient dans un danger très pressant, et qu'il me prioit instamment de venir au plus vite à leur secours.

Le capitaine de notre petite flotte, auquel je communiquai cette lettre, fit aussitôt débarquer les troupes qui la composoient, et les fit ranger avec leurs armes en ordre de bataille, pour en faire la revue. Alors je leur fis part de la même lettre, et je leur en expliquai le contenu en langue *del Inga*. L'indignation fut générale, et tous s'écrièrent qu'il n'y avoit point



à délibérer, et que, sans perdre un seul moment, il falloit se rembarquer, pour aller délivrer le missionnaire, et venger la mort de l'Espagnol. Voyant les Indiens fort animés à la vengeance, je pris à part le capitaine, et je le priai de ne pas souffrir qu'on répandit le sang de ces malheureux; qu'à la bonne heure, on leur inspirât de la terreur, pour réprimer leur férocité; mais qu'il falloit user de clémence, pour adoucir leur naturel, et les gagner à Jésus-Christ; que ce n'est pas par la voie des armes que se doit annoncer la loi chrétienne, mais par la vertu de la croix; que c'est pour cela que, dans nos courses apostoliques, nous la portons pendue au cou, ou bien nous la tenons à la main, pour faire sentir à ces infidèles, que ce sont là les seules armes que nous opposons à leur résistance, et avec lesquelles nous tâchons de les soumettre à l'Évangile; qu'enfin, il n'ignoroit pas que son pouvoir étoit borné; qu'il ne lui étoit pas permis, dans les causes capitales, de faire aucun acte de justice, et encore moins de condamner à mort les coupables; mais que sa fonction étoit seulement de se saisir de leurs personnes, et de les faire conduire à la ville de Quito, où leur procès devoit s'instruire et se juger. Le capitaine, qui

étoit plein de zèle et de piété, entra sans peine dans mes vues, et me promit de s'y conformer. Nous nous embarquâmes sur l'heure, et nous dirigeâmes notre route vers la rivière de Napo. Le capitaine rangea notre petite flotte en ordre de bataille, comme s'il se fût agi de livrer un combat. Il ordonna que dix canots, où seroient cinquante Indiens avec leur chef espagnol, formeroient l'avant-garde; qu'un pareil nombre de canots feroient l'arrière-garde; que les trente canots qui restoient, seroient le corps de bataille, et que les chasseurs et les pêcheurs destinés à fournir les vivres, seroient à couvert par l'arrière-garde. Ces précautions sont nécessaires, quand on navigue sur ce grand fleuve, pour n'être pas insulté par ces barbares, lesquels sont souvent embusqués dans les bois qui règnent le long du fleuve, et vous attendent au passage, pour fondre tout-à-coup sur vous, s'ils aperçoivent que vous ne soyez pas sur vos gardes.

Dans le cours de notre navigation, les exercices ordinaires de piété se pratiquoient avec la même assiduité que dans les peuplades. Une heure avant le coucher du soleil, tous débarquoient, à la réserve de quelques Indiens qu'on laissoit pour la garde des canots. Aussitôt tous

les Indiens se mettoient à couper des branches d'arbres, et à dresser des cabanes qu'ils couvroient de feuilles de palmiers; en une demi-heure, le camp étoit formé. Ils allumoient ensuite des feux, pour faire cuire les racines et les provisions qu'apportoient ceux qui sont chargés de la chasse et de la pêche. On trouve en ce pays-ci toute sorte de gibier et de bêtes fauves : sangliers, daims, singes, perroquets, perdrix, canards, oies, quantité d'oiseaux de rivière de toute espèce, et grand nombre d'animaux dont les noms sont inconnus en Europe. Les rivières fournissent toute sorte de poissons, et entre autres la vache marine que les Espagnols nomment *pece buey* : c'est un poisson d'un goût délicat, et dont un seul peut servir de repas à cinquante personnes. Quand tout étoit prêt, le capitaine faisoit la distribution des viandes.

Après le souper, je récitois le chapelet, les litanies de la sainte Vierge et les autres prières avec les Espagnols. Un ancien néophyte les récitoit avec les Indiens en leur langue, et il ajoutoit à la fin un acte de contrition, et une prière pour les agonisants, et pour le repos des âmes des fidèles défunts; après quoi chacun se retiroit en sa cabane pour y prendre

son repos. Pendant la nuit, on renouveloit trois fois les sentinelles; et les Espagnols, chacun à leur tour, faisoient la ronde, pour s'assurer que les factionnaires et ceux qui gardoient les canots faisoient leur devoir.

Le signal du lever se donnoit une heure avant le lever du soleil, par un coup de fusil que tiroit le capitaine, et au bruit des tambours, des trompettes et des autres instruments indiens. Pendant ce temps-là je dressois mon autel pour le saint sacrifice de la messe. Ensuite tous s'étant mis à genoux, je faisois le signe de la croix en langue *del Inga*, que je vais vous rapporter ici, afin de vous donner quelque idée de cette langue. *Santa cruz pac anancha-raichu aucaicucunamanta quispiguaycu Dios apuicu yaya churi Espiritu Santo sutinpi. Amen Jesu.* Puis je récitois le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, les commandements de Dieu et de l'Église, les sept sacrements et un abrégé de la doctrine chrétienne. J'y ajoutois, les dimanches et fêtes, une petite exhortation. Après quoi venoit la messe, pendant laquelle les Indiens chantoient des cantiques, qui ont rapport à toutes les actions du sacrifice. Au sortir de la messe, on se rembarquoit, et l'on continuoit la navigation dans le même ordre jusqu'à dix

heures, qu'on alloit à terre pour y préparer le dîner, la Providence fournissant abondamment à nos besoins par le moyen de nos chasseurs et de nos pêcheurs.

Enfin, après trois semaines de navigation, nous arrivâmes à la vue de la peuplade des Payaguas. Dès que nous fûmes aperçus du P. Coronado et des autres Indiens, qui étoient avec lui dans des frayeurs continuelles, ils nous regardèrent comme des anges descendus du Ciel qui venoient à leur secours, et ils témoignèrent leur joie par deux coups de fusil dont ils nous saluèrent. On leur répondit par sept coups de fusil, et par les fanfares des tambours, des trompettes et des cornets des Indiens.

Pour prévenir toute confusion dans le débarquement, le capitaine ordonna que les cinquante canots vogueroient à force de rames vers la rive opposée, et s'avanceroient beaucoup plus hant que la peuplade; que les canots aborderoient tous à la fois, chacun selon son rang; et qu'ayant tous ensemble mis pied à terre, les six Espagnols, à la tête des Indiens, iroient se ranger en ordre de bataille au milieu de la place, qui est vis-à-vis l'église. Le P. Coronado nous attendoit revêtu de sa chape; et après nous avoir conduits à l'église, il en-

tonna le *Te Deum* en action de grâces, que les chantres Indiens continuèrent au son des tambours et des trompettes.

Cependant notre petite armée étoit sur deux lignes en ordre de bataille. Ce bel ordre, dans lequel nous entrâmes dans la peuplade, étonna fort les Payaguas, qui n'avoient jamais rien vu de semblable, et jeta parmi eux la consternation. Leurs caciques et plusieurs d'entre eux vinrent tout tremblants de peur se jeter à mes pieds, et me prier d'intercéder pour eux auprès des Espagnols. Je les fis lever, et les rassurai de leur frayeur, en leur faisant entendre qu'on n'avoit point de mauvaise volonté contre eux, et que cette troupe de guerriers n'étoient venus sur leurs terres, que pour châtier les Yquiavates, leurs voisins, qui, par la plus insigne perfidie, avoient trempé leurs mains cruelles dans le sang d'un Espagnol qu'ils avoient demandé avec instance; que pour eux, ils n'avoient qu'à continuer d'être dociles aux instructions de leur missionnaire, et qu'ils trouveroient toujours dans les Espagnols des amis et des protecteurs.

Comme il y avoit encore quatre journées de chemin à faire pour nous rendre aux Yquiavates, et qu'il étoit à craindre, que si ces bar-



bares avoient le moindre vent de notre arrivée, ils ne prissent la fuite, et ne s'enfonçassent dans leurs épaisses forêts, où il seroit difficile de les joindre, on résolut de ne rester que deux heures chez les Payaguas, pour donner le temps à notre petite armée de prendre son repas. Je profitai de ce temps-là pour m'entretenir avec le P. Coronado. Nous nous confessâmes l'un l'autre, et ce fut pour lui une grande consolation, parce qu'il y avoit plus d'un an qu'il n'avoit vu de missionnaire; ce n'en étoit pas une moindre pour moi, car j'étois à la veille d'une expédition périlleuse, et je voulois me préparer à tout événement.

Aussitôt après le diné, nous nous embarquâmes, et le quatrième jour nous nous trouvâmes à l'embouchure d'une petite rivière qui se jette dans celle de Napo, et qu'il falloit remonter environ une lieue avant d'arriver au village des Yquiavates. Dès la première pointe du jour, nous entrâmes dans cette rivière en grand silence, et avec les précautions nécessaires, contre les différents stratagèmes dont usent ces barbares. Une de leurs ruses est de s'embusquer, dans les bois à l'entrée de ces petites rivières, de couper à demi vers le pied les plus grands arbres, et de les faire tomber

sur les navigateurs. C'est le stratagème que les Indiens du Darien vers Panama employèrent, il y a peu d'années, contre les Anglois. Ainsi, pour naviguer avec plus de sûreté, nous fîmes marcher cinquante Indiens sur les deux bords de la rivière, vingt-cinq d'un côté et vingt-cinq de l'autre. Comme tout y étoit paisible, et qu'on n'y découvroit aucun infidèle, nous avançâmes tranquillement jusqu'à leur village. Alors le capitaine défendit, sous les peines les plus rigoureuses, de tuer aucun de ces infidèles, à moins qu'on y fut obligé pour la défense de sa propre vie; mais de se contenter de les faire prisonniers. Il ordonna ensuite que les Espagnols, chacun à la tête de cinquante Indiens, entreroient dans le village par cinq endroits différents. Pour moi, je restai dans les canots avec un Espagnol et cinquante Indiens.

Cet ordre fut parfaitement bien exécuté. Les cinq partis se rencontrèrent au milieu de la place sans trouver aucun de ces barbares. Dès le matin ils avoient pris la fuite, et s'étoient retirés avec tant de précipitation dans les bois, qu'ils avoient laissé les feux allumés, et la plus grande partie de leurs provisions dans leurs cabanes. Le capitaine, résolu de poursuivre ces fugitifs, fit dîner au plus vite sa petite

armée. Il me laissa dans le quartier avec deux Espagnols et cent Indiens, et lui en personne, avec deux cents Indiens et deux ou trois guides pour les conduire dans les bois, partit vers midi, afin de suivre les traces de ces barbares. Pendant ce temps-là nous fortifiâmes notre quartier le mieux qu'il nous fut possible, pour nous mettre en garde contre toute surprise. Vers les sept heures du soir ( car ici les jours et les nuits sont presque toujours égaux ), nous vîmes arriver un parti de nos chrétiens, qui nous amenoit une prise de ces infidèles, ayant tous les mains liées, et étant attachés deux à deux. Les femmes et les enfants étoient entièrement nus. Je députai aussitôt un exprès au missionnaire des Payaguas, pour le prier de m'envoyer cent aunes de coton, dont je les fis couvrir. Pour ce qui est des hommes, ils avoient seulement la moitié du corps couvert d'une tunique, qui avoit la forme d'une dalmatique, et qui étoit faite d'une écorce qu'ils appellent *yanchama*. Vous en avez à Douai une pièce dans le cabinet de notre bibliothèque.

Aussitôt que ces barbares furent en ma présence, ils se jetèrent à genoux : « Nous sommes vos esclaves, me dirent-ils fondant en larmes ; nous vous prions d'obtenir notre grâce des

« Espagnols, afin qu'ils ne nous fassent pas  
mourir, d'autant plus que nous avons déjà  
fait justice de celui qui a tué l'Espagnol, que  
le Père des Payaguas nous avoit envoyé. » Je  
leur répondis qu'ils pouvoient s'assurer de la  
grâce qu'ils demandoient; que je n'étois pas  
venu dans leurs bois pour les faire esclaves,  
mais pour les rendre enfans d'un Dieu qui a  
créé le ciel et la terre, et qui est mort pour  
leur donner la vie; que s'ils vouloient m'écouter,  
je les instruerois des vérités du salut, et  
que par le baptême je leur procurerois le plus  
grand bonheur auquel ils puissent aspirer,  
puisque je les mettrois dans la voie qui conduit  
au Ciel; qu'au reste, ils n'avoient rien à  
craindre, et qu'ils ne manqueroient de rien;  
mais qu'ils prissent bien garde de ne point  
chercher les moyens de s'enfuir, que je ne serois  
pas le maître d'arrêter les fusils des Espagnols,  
d'où ils avoient vu sortir la foudre et le tonnerre,  
c'est l'expression dont se servent ces barbares,  
lorsqu'ils parlent de nos armes à feu.

Ce petit discours les ayant un peu remis de  
leur frayeur, je les fis asseoir, comme ils étoient,  
deux à deux, et on leur apporta à souper.

L'Espagnol de garde posa des sentinelles au-

tour des prisonniers et aux quatre coins du quartier, et moi je me retirai dans ma tente pour y prendre un peu de repos.

Le lendemain vers midi, les trois autres partis de nos Indiens amenèrent une autre troupe de ces fugitifs au nombre de quatre-vingts, qu'on joignit aux premiers, dans un quartier couvert et bien fermé de tous côtés; je fis venir deux ou trois des principaux, et leur demandai en quel endroit s'étoit commis le meurtre: ils nous y conduisirent, le capitaine et moi. Il y avoit vingt jours que l'Espagnol avoit été massacré; la terre étoit encore toute rouge de son sang, quoique ces barbares, en y allumant un feu presque continuel, eussent fait tous leurs efforts pour le sécher. Je leur demandai ensuite ce qu'ils avoient fait de son corps: ils nous répondirent en haussant les épaules, qu'après l'avoir fait rôtir, ils l'avoient mangé. Mais du moins, répliquai-je, dites-nous où vous avez mis la tête et les os que vous avez rongés. Ils nous menèrent derrière la maison du cacique infidèle, où nous trouvâmes la tête, les côtes et les autres ossements épars de côté et d'autre. On voyoit un grand trou derrière la tête, ce qui marquoit qu'ils l'avoient tué d'un coup de hache. Je fis recueillir tous ces

ossements, et après les avoir enveloppés dans un linceul, je les fis placer sur une table dans ma tente, au milieu de deux cierges, qui brûlèrent pendant toute la nuit. Le lendemain nous chantâmes l'office des morts, après quoi j'envoyai les précieux restes de ce bon Espagnol, qui avoit perdu la vie pour la cause de Dieu, au missionnaire des Payaguas, dont il étoit le domestique, afin qu'il les fit enterrer dans son église.

Ces peuples, comme vous voyez, mon révérend Père, sont de vrais anthropophages. Il n'y avoit pas plus de deux mois qu'ils étoient allés surprendre et attaquer un parti de leurs ennemis, et, en ayant tué jusqu'à cinquante, ils les coupèrent par morceaux, les firent rôtir, les apportèrent dans leur village, et en firent un grand festin.

Un Indien du nombre de ceux qu'on nomme *encavellados*, parce qu'ils laissent croître leurs cheveux jusqu'à la ceinture, vint se jeter à mes pieds, et me montrant une lance dont la pointe étoit faite d'un os affilé, il me dit que c'étoit l'os de la jambe de son frère, que ces barbares avoient tué et dévoré, et il me prioit d'en tirer vengeance. Je lui répondis que je n'étois pas venu pour venger les morts, mais pour con-



vertir les vivants, et leur faire connoître le Créateur et le maître souverain du ciel et de la terre, qui défend de semblables excès. Un autre me raconta que, peu de jours avant notre arrivée, un de ces barbares, voyant que sa femme étoit fort grasse, et qu'elle ne lui rendoit aucun service, parce qu'elle ne savoit ni faire la cuisine, ni préparer la boisson, il la tua et en régala ses amis, leur disant que, puisque sa femme, pendant sa vie, n'avoit été propre qu'à l'ennuyer, il étoit juste qu'elle lui servît de régal après sa mort. Jugez de là, mon révérend Père, quel est l'aveuglement et la cruauté de ces peuples. Cependant leurs ames doivent nous être infiniment chères, puisqu'elles ont été rachetées du sang de Jésus-Christ, et nous ne saurions trop faire, ni trop souffrir pour leur conversion et leur salut.

L'après-midi, notre capitaine ayant appris qu'une nombreuse troupe d'Yquiavates s'étoit réfugiée dans les bois, vers une autre rivière, envoya quatre partis indiens à leur poursuite. Dès le lendemain ils amenèrent quatre-vingt-dix de ces barbares, qu'on mit dans le quartier des prisonniers. Il y avoit parmi eux la femme et les enfans du principal cacique, dont on n'avoit pu se saisir. Comme il n'étoit pas

coupable de la mort de l'Espagnol, et qu'au contraire il s'y étoit opposé, on ne doutoit point, ou qu'il ne vint lui-même, ou qu'il n'envoyât demander sa femme et ses enfants. Nous restâmes deux jours à attendre; mais, voyant qu'il ne venoit personne, je témoignai au capitaine que deux cents prisonniers qui étoient entre nos mains, suffisoient pour châtier ces barbares, et leur ôter l'envie de former dans la suite un pareil attentat. Il fut de mon sentiment : ainsi nous nous rembarquâmes avec nos prisonniers, et avec toute la provision de maïs et de racines, qu'ils nomment *yuca*, nous abandonnant pour le reste à la Providence et au soin de nos chasseurs et pêcheurs, qui ne nous ont point manqué. Le P. Coronado vint avec nous, pour se rendre à son autre mission des Omaguas. Il nous fallut six semaines pour gagner la principale peuplade, qu'on nomme la Nouvelle-Carthagène. Là nous distribuâmes les prisonniers dans diverses peuplades chrétiennes, où l'on n'oublia rien pour les instruire, et en faire de vertueux néophytes. En effet, au bout de deux ans je les trouvai assez instruits et assez fermes dans leur foi, pour croire que je ne risquois rien en les renvoyant dans leur terre natale. Ils s'y rendirent avec deux nou-

ol, et qu'au  
ne doutoit  
u qu'il n'en-  
nfants. Nous  
ais, voyant  
nai au capi-  
qui étoient  
r châtier ces  
former dans  
e mon senti-  
nes avec nos  
sion de maïs  
, nous aban-  
dence et au  
qui ne nous  
do vint avec  
mission des  
es pour ga-  
on nomme la  
tribuâmes les  
chrétiennes,  
ruire, et en  
ffet, au bout  
instruits et  
croire que je  
nt dans leur  
e deux nou-

veaux missionnaires que je leur donnai, et ils devinrent les fondateurs de deux grandes peuplades. Quand je les visitai quelque temps après, j'y trouvai deux belles églises bien bâties, et un grand nombre de néophytes. J'eus même la consolation d'apprendre que trois mille infidèles de la même nation vouloient se réunir à leurs compatriotes, pour se faire instruire de nos saintes vérités, se rendre dignes du baptême, et mener comme eux une vie chrétienne.

Vous voyez, mon révérend Père, qu'au milieu de tant de nations barbares, nous devons avoir sans cesse notre ame entre nos mains. Plusieurs de nos missionnaires ont eu le bonheur d'être sacrifiés à la fureur de ces infidèles, et de sceller de leur sang les vérités qu'ils leur annonçoient : entr'autres le P. François de Figueroa, en l'année 1666; le P. Pierre Suarez, en l'année 1667; le P. Augustin de Hurtado, en 1677; le P. Henri Richler, en 1695; et en l'année 1707, le P. Nicolas Durango. Outre les périls auxquels on est exposé avec un peuple si brutal et si cruel, que n'a-t-on pas à craindre dans les fréquents voyages qu'on est obligé de faire? Continuellement, et presque à chaque pas, on court risque d'être mis en pièces par

les tigres, ou d'être mordu des vipères, ou d'être écrasés sous ces grands arbres qui tombent souvent lorsqu'on y pense le moins, ou d'être entraînés et noyés dans des rivières très-rapides, ou d'être engloutis par les crocodiles, au par d'affreux serpents, qui, de leur haleine empestée, arrêtent les passants, se jettent sur eux et les dévorent.

Je me suis vu souvent dans de semblables périls; mais j'en ai toujours été préservé par une protection spéciale de la divine Providence. Un jour ces barbares empoisonnèrent ma boisson et les mets de ma table, sans que j'en aie jamais ressenti la moindre incommodité. Une autre fois me trouvant parmi les Omaguas, vers le minuit, ils mirent le feu à ma cabane, qui n'étoit couverte que de feuillages, et où je dormois tranquillement; je me sauvai heureusement du milieu des flammes, dont je me vis tout-à-coup environné. Il arriva un autre jour qu'après avoir bâti une nouvelle église chez les Chayabitas, un Espagnol qui étoit à trois pas de moi, tirant un coup de fusil en signe de réjouissance, le canon de son fusil creva, un éclat me sauta à l'œil gauche, et tomba aplati à mes pieds, sans que j'en eusse reçu le moindre mal. Je pourrois vous

rapporter un grand nombre de semblables exemples, si je ne craignois de passer les bornes d'une lettre.

Tandis que de nouvelles chrétientés s'établisoient le long du fleuve Maragnon, j'eus la douleur d'apprendre que nos anciennes missions étoient désolées par les irruptions des Portugais; qui, entrant bien avant dans les terres espagnoles, ravageoient et pilloient nos peuplades, et enlevoient nos néophytes pour en faire leurs esclaves. Nous en écrivîmes à la cour d'Espagne, et nous supplîâmes très humblement Sa Majesté d'ordonner à ses plénipotentiaires, qui devoient se rendre au congrès de Cambrai, de régler et de fixer avec les ministres de Portugal, les limites des terres appartenantes aux deux couronnes, afin qu'il ne fût plus permis d'empiéter les uns sur les autres, et que nos néophytes pussent jouir d'un repos et d'une tranquillité si nécessaires pour les maintenir dans la religion et la piété.

Notre requête eut son effet; car il vint aux Portugais un ordre de la part du roi leur maître, de se retirer des terres de nos missions, et de nous laisser tout le pays libre jusqu'au *Rio-Negro*, grande rivière que vous trouverez dans la carte du Maragnon, que je vous en-

voyai il y a plusieurs années, et qui depuis a été gravée à Paris.

Tandis qu'on traitoit cette affaire en Europe, l'audience de Quito dépêcha un capitaine à la tête de cent soldats, pour chasser les Portugais de nos terres. Il y réussit, et fit quelques prisonniers qu'il conduisit à Quito; mais ce capitaine n'ayant pas pris la précaution de bâtir une forteresse, et d'y laisser des soldats, les Portugais revinrent de nouveau, enlevèrent les ornements et les cloches de deux de nos églises, et s'étant saisis d'un de nos missionnaires et de quelques Espagnols, ils les menèrent prisonniers au grand Para, d'où ensuite ils les envoyèrent à Lisbonne. Il vint un second ordre du roi de Portugal, qui enjoignoit à ses sujets habitants du Maragnon, de nous restituer généralement tout ce qu'ils nous avoient pris, et de ne point pousser leurs conquêtes au-delà de Rio-Negro; ils y ont bâti une fort belle forteresse.

Cette entreprise des Portugais a donné lieu à de nouvelles grâces que nous avons reçues du roi d'Espagne. Le Père procureur de nos missions me manda que ce monarque avoit envoyé ses ordres au trésorier de ses finances à Quito, pour donner tous les ans deux cents



qui depuis a  
re en Europe,  
capitaine à la  
r les Portu-  
fit quelques  
ito; mais ce  
ution de bâ-  
des soldats,  
n, enlevèrent  
deux de nos  
nos mission-  
, ils les me-  
d'où ensuite  
vint un se-  
ui enjoignoit  
on, de nous  
qu'ils nous  
er leurs con-  
ont bâti une  
a donné lieu  
ns reçues du  
de nos mis-  
e avoit en-  
es finances à  
deux cents

écus à chaque missionnaire, afin qu'ils puissent se fournir de vêtements, de vin pour les messes, et de toutes les choses dont on fait présent aux barbares pour les apprivoiser et gagner leur amitié, telles que sont des perles fausses, des couteaux, des ciseaux, des hameçons, etc. Il m'ajouta que le roi souhaitoit d'être informé de l'état présent de toutes nos missions, et surtout de celles de la province des Omaguas et Yurimaguas, depuis que les Portugais étoient venus pour les détruire; du nombre des nations converties à la foi; du caractère, du génie et des mœurs de ces peuples; des divers animaux et des différentes espèces d'arbres, de fruits, de plantes que produit le pays, de même que des herbes médicinales et de leurs vertus. J'exécutai le mieux qu'il me fut possible un ordre si respectable.

Presque en même temps le P. Samuel Fritz, missionnaire aux Xiberos, l'une de nos plus grandes peuplades, m'envoya un exprès, pour me faire savoir qu'il avoit un secret pressentiment de sa mort prochaine, et qu'il me prioit de venir à son secours. Il semble, en effet, qu'il n'attendoit que moi pour aller recevoir la récompense de ses travaux. Aussitôt après mon arrivée il fit une confession générale de

toute sa vie ; il dit la messe à son ordinaire le jour de la fête de St. Joseph, et fit une courte exhortation à ses Indiens, en leur faisant entendre que c'étoit pour la dernière fois qu'il leur parloit, et qu'il leur disoit un éternel adieu. Le lendemain matin que j'étois occupé dans l'église à entendre les confessions des néophytes, on vint m'avertir que bien qu'on eût frappé fortement à la chambre du Père, il ne répondoit point ; je m'y transportai aussitôt, et je le trouvai assis et vêtu, mais sans vie, et il me parut qu'il venoit de rendre le dernier soupir. Je le fis revêtir de ses habits sacerdotaux, et il demeura exposé dans la salle, jusqu'à ce que je fisse ses obsèques. Je ne pus retenir mes larmes, voyant ces bons Indiens venir en foule se jeter sur le corps de leur Père, l'arroser de leurs pleurs, et lui baiser tendrement les pieds et les mains, qui furent toujours aussi flexibles que s'il eût été en vie.

Le P. Fritz, du royaume de Bohême, est mort à l'âge de soixante et quinze ans ; il en a passé quarante-deux dans ces pénibles missions, dont il a été supérieur-général. Vingt-neuf nations barbares dans les provinces des Omaguas, Yurimaguas, Aysuares, Yvanomas, etc., lui sont redevables de leur conversion à la foi.

Il lui a fallu faire de très longs et dangereux voyages; l'un tout le long du Maragnon jusqu'au grand Para, qui appartient aux Portugais, et qui est situé à l'embouchure du fleuve; et plusieurs autres, soit à Lima, capitale du Pérou, soit à Quito, d'où il nous a apporté des cloches et de riches ornements pour nos églises. C'est lui qui a dressé la carte du cours de ce grand fleuve, qui a été gravée à Paris, et dont je vous ai parlé plus haut. Dieu lui avoit donné le talent de se rendre en peu de temps très habile en toutes sortes d'arts. Il étoit devenu architecte, charpentier, sculpteur et peintre. Nous avons dans plusieurs de nos églises des tableaux de sa façon, qu'on ne dédaigneroit pas en Europe.

Je comptois bien succéder à cet ancien missionnaire, et consacrer le reste de mes jours au salut de ce grand nombre d'Indiens qui venoient de le perdre; mais la Providence avoit sur moi des vues différentes. Je reçus un ordre de me rendre au collège de Quito, qui est éloigné de quatre cents lieues de Xiberos. Il me fallut donc quitter ces chers néophytes, et après deux mois de navigation j'arrivai au port de Napo. A peine fus-je débarqué, qu'on vint me dire que le P. Pierre Gasner, bavarois,

étoit à l'extrémité. Il étoit curé de la ville d'Archidona, et missionnaire de deux peuplades voisines, qui se nomment *Tena* et *Chúa*, et qui sont la porte de toutes les missions que nous avons le long du fleuve Maragnon. De Napo je me rendis à pied à Tena, où il étoit tombé malade, et je le trouvai en effet presque mourant; je lui administrai aussitôt les derniers sacrements. Il renouvela ses vœux entre mes mains, et ne cessa jusqu'au dernier soupir, de produire les actes les plus fervents de foi, d'espérance, de contrition, de charité et de conformité à la volonté divine. Son corps fut transporté à Archidona, où se firent ses obsèques.

La présence d'un missionnaire étoit d'autant plus nécessaire dans cette contrée, que les maladies contagieuses y régnoient et enlevoient beaucoup de monde. J'envoyai un exprès à Quito, et je m'offrois à remplacer le défunt. La réponse me fut apportée par celui-là même qu'on avoit nommé son successeur, et l'on me chargeoit seulement de demeurer avec lui, jusqu'à ce qu'il se fût rendu assez habile dans la langue *del Inga* pour instruire et confesser les Indiens. Je demurai dans cette mission jusqu'en septembre 1727, que je reçus un ordre de me rendre à Cuença, où notre révérend

Père général m'avoit nommé recteur du collège. Je partis d'abord pour Quito, qui est à cent lieues d'Archidona, et de là, il me fallut faire cent autres lieues pour arriver à mon poste.

Cuença est, après Quito, la principale ville de cette province. Elle abonde en froment, en orge, en maïs, en fruits et en légumes; les animaux qu'on y a transportés d'Espagne, depuis la conquête des Indes, s'y sont multipliés à l'infini. Ainsi, on y trouve quantité de vaches, de porcs, de moutons, de poules, de canards, de chevaux et de mules. L'air y est tempéré, et l'on y jouit d'un printemps perpétuel. Toutes les rues sont droites; et au milieu de chacune coule un canal d'une eau très claire, que fournit la rivière voisine. Il y a trois paroisses; la principale compte, parmi ses paroissiens, cinq mille Espagnols et trois mille Métis. Les deux autres comptent plus de dix mille Indiens. Outre notre église, qui est fort belle, il y en a quatre autres: de Dominicains, de Franciscains, d'Augustins et de religieux de la Merci; on y voit aussi deux églises assez jolies, l'une de religieuses de la Conception, et l'autre de Carmélites. Nos occupations sont presque continuelles. Jugez-en par celles qui me regardent: outre le gouvernement du collège, il me faut passer tous les

dimanches et fêtes, et une bonne partie des jours ouvrables à l'église, pour y entendre les confessions des Espagnols et des Indiens. Il n'y a guère de semaines que je ne sois obligé de prêcher, et en Espagnol, et en langue *del Inga* pour les Indiens, et je suis chargé de faire tous les quinze jours une conférence publique de cas de conscience, à laquelle M. l'évêque de Quito oblige tous les prêtres de la ville d'assister, sous peine de suspense. Cependant, quoique je coure la soixante-troisième année, Dieu me donne encore la force de résister à ces continuelles fatigues. Aidez-moi à l'en remercier, et ne m'oubliez point dans vos saints sacrifices, en l'union desquels je suis, etc.

---



---

## DESCRIPTION

Abrégée du Maragnon, et des missions établies aux environs de ce grand fleuve, tirée d'un mémoire espagnol du P. Samuel Fritz, missionnaire de la Compagnie de Jésus.

CETTE fameuse rivière, dont la carte vient de nous être donnée en 1707, par le P. Samuel Fritz, missionnaire jésuite, qui l'a descendue depuis sa source jusqu'à son embouchure, est la plus grande que l'on ait encore découverte. Les uns l'ont appelée la rivière d'*Orellana* ; d'autres lui ont donné le nom de *Maragnon* ; et quelques autres l'ont nommée *la rivière des Amazones* : c'est sans doute à cause des *Amazones*<sup>1</sup> qui ont leurs habitations le long de son rivage, assez près de la Nouvelle-Grenade, et par conséquent du fleuve Orénoque. Celui-ci,

<sup>1</sup> M. de la Condamine, d'après les informations faites par lui-même en Amérique, croit qu'on ne peut nier qu'il y existe des *Amazones*. Voyez son voyage sur la rivière des *Amazones*, page 90.

en certains endroits, ne paroît pas si grand que l'Amazone, mais il l'est beaucoup plus vers l'île de la Trinité, où il se décharge dans la mer par soixante-six bouches. Au milieu de toutes ces embouchures il y a une infinité d'îles habitées par des Indiens infidèles.

On rapporte des Amazones qu'elles font un divorce presque perpétuel avec leurs maris; qu'elles ne les vont voir qu'une fois pendant l'année, et que les maris viennent les revoir à leur tour l'année suivante; que dans le temps de ces visites mutuelles ils font de grands festins, ils célèbrent leurs mariages, ils coupent les mamelles aux jeunes filles, afin que dans un âge plus avancé elles puissent tirer plus habilement de l'arc, et combattre plus aisément leurs ennemis. On ajoute que quand elles vont visiter leurs maris, ceux-ci sont obligés de les nourrir, de leur préparer à manger et de les servir, tandis qu'elles se tiennent tranquilles dans leurs hamacs.

Le Maragnon a sa source dans le lac *Loricocha*<sup>1</sup>, assez près de la ville de Guanuco,

<sup>1</sup> Vers onze degrés de latitude australe. Ce fleuve court jusqu'à *Jaen*, dans l'étendue de six degrés. De là il prend son cours vers l'est, presque parallèle-

dans le royaume du Pérou. Il va en serpentant. Son cours est de dix-huit cents lieues. Il se décharge dans la mer du Nord par quatre-vingt-quatre embouchures. Là il a quatre-vingt-quatre lieues de largeur, et il porte la douceur de ses eaux à plus de trente lieues en mer. Un grand nombre de rivières viennent s'y décharger du côté du nord et du midi. La plupart ont leur source à plus de cent lieues de leur embouchure. On y trouve toutes sortes de poissons, et beaucoup de gibier dans les campagnes voisines.

Ce grand fleuve est couvert d'une infinité d'îles : les moindres sont de quatre, cinq, dix et vingt lieues ; elles sont assez proches les unes des autres : les inondations qui y arrivent tous les ans servent beaucoup à les fertiliser. Les peuples qui les habitent se font du pain des racines d'*yuca* : quand ce pain est sec, ils le détrempent dans l'eau, laquelle, après avoir bouilli à petit feu, fermente, et forme un breuvage qui enivre de même que le vin. Cette liqueur est fort en usage dans leurs festins.

ment à la ligne équinoxiale jusqu'au cap du Nord, où il entre dans l'Océan sous l'équateur même, après avoir parcouru depuis *Jaen*, où il commence à être navigable, environ mille lieues.

Près de la ville de Borgia, il se trouve un détroit qui se nomme *Pongo*<sup>1</sup> ; il a trois lieues de longueur, et il se partage en vingt-cinq bras dans sa largeur. La rivière dans cet endroit est si rapide que les bateaux passent le détroit en un quart d'heure. A trois cent soixante lieues de la mer se trouve un autre détroit vers l'embouchure de la rivière Tupinamba, où le fleuve des Amazones est tellement rétréci par les terres, qu'il n'a guère qu'un quart de lieue de largeur. En certains endroits il est large d'une lieue.

L'une et l'autre rive, depuis la ville de Jaen, où la rivière commence de porter bateau jusqu'à la mer, sont couvertes d'arbres fruitiers de toute espèce : les cacaoyers y abondent aussi bien que les cèdres, et d'autres arbres qui sont proprement du pays. On y voit des vignes sauvages, et une écorce aromatique qui sert à la

<sup>1</sup> Selon M. de la Condamine, il n'y a que deux lieues de Saint-Jago à Borgia, et le détroit dans sa moindre largeur a beaucoup plus de dix toises. Ses observations, comme il le remarque, sont plus exactes, parce qu'il avoit de meilleurs instruments. Sa carte, cependant, est assez conforme à celle du P. Samuel Fritz.

teinture : il s'y trouve quantité de bocages qui produisent toutes sortes de simples.

Parmi une infinité de poissons qui se trouvent dans l'Amazone, il n'y en a point de plus remarquable ni de plus délicat que la vache marine. Les Espagnols l'appellent *pece buey*, à cause de la ressemblance qu'elle a avec le bœuf. Cet animal va paître sur le rivage, et se nourrit des herbes qu'il y trouve : la femelle allaite ses petits. On y trouve aussi beaucoup de tortues, des serpents, des crocodiles, une espèce de couleuvres qui dévorent les hommes.

Dans les montagnes il y a des tigres, des sangliers, des daims. On trouve dans les plaines des animaux de toute espèce dont plusieurs sont méconnus en Europe, mais dont le goût est excellent; et dans les lacs quantité d'oies et d'oiseaux de rivière. Outre cela, ils ont diverses sortes de fruits, les bananes, les ananas, les goyaves, les amandes de montagnes, qui ressemblent assez à nos châtaignes, des dattes, des espèces de truffes, etc. Le pays est peuplé d'une infinité de nations barbares, surtout le long des rivières. Les Portugais y ont quelques colonies vers l'embouchure du fleuve, et en le remontant six cents lieues plus avant, ils ont élevé un petit fort à l'embouchure du Rio-

Negro. Le Maragnon a, dans ce vaste espace, vingt à trente brasses de profondeur.

Les missions que les Jésuites ont établies aux environs sont très pénibles : ils y entrèrent en 1658. Leur principal établissement est dans la ville de Borgia, qui est comme la capitale de la province de los Maynas, laquelle est à trois cents lieues de Quito. Cette province s'étend le long des rivières de Pastaca, de Guallagua et d'Ucayale.

Plusieurs des missionnaires ont eu le bonheur de sceller de leur sang les vérités de l'Évangile, qu'ils sont venus prêcher dans ces terres infidèles. Ces barbares massacrèrent entr'autres le P. François de Figueroa près de Guallaga en 1666, le P. Pierre Suarez dans le pays d'Abijiras, en 1667 ; le P. Augustin de Hurtado dans le pays des Andoas, en 1677 ; le P. Henry Richler dans le pays des Piros, en 1695, et en cette année 1707 on a confirmé la nouvelle de la mort du P. Nicolas Durango, qui a été tué par les infidèles dans le pays de Gayes. Le lieu où ces hommes apostoliques ont répandu leur sang, est désigné sur la carte par une croix.

Le P. Richler, l'un des derniers missionnaires dont Dieu a couronné les travaux par une



mort si glorieuse , naquit à Coslau en l'année 1653. Il se consacra au service de Dieu dans la Compagnie de Jésus à l'âge de seize ans. Tout le temps qu'il enseigna les belles-lettres , et qu'il fit ses études de théologie dans la province de Bohême où il avoit été reçu , il soupira après les missions des Indes , auxquelles il prit le dessein de se dévouer dans l'espérance d'obtenir du Seigneur la grâce d'y verser son sang pour la foi. Ce fut en 1684 qu'il arriva dans cette laborieuse mission. Il exerça d'abord son zèle parmi les peuples de *los Maynas* ; il fut envoyé ensuite chez les nations infidèles , qui habitent le long du grand fleuve Ucayale. Il y travailla pendant douze ans avec tant de fruit , qu'on comptoit neuf peuplades très nombreuses des fidèles qu'il avoit formés au christianisme , et qui vivoient dans une grande pureté de mœurs.

Il seroit difficile de faire comprendre ce qu'il eut de fatigues à essuyer , soit pour apprendre les langues barbares de ces peuples , soit pour faire entrer dans leur esprit et dans leurs cœurs les maximes de l'Évangile. Il fit pendant ces douze années plus de quarante excursions le long du fleuve , dont la moindre étoit de deux cents lieues ; et dans ces courses il lui falloit

pénétrer des forêts épaisses et traverser des rivières extrêmement rapides. On a peine à concevoir qu'un seul missionnaire chargé du soin de tant d'âmes , ait pu trouver le temps de parcourir des contrées si éloignées les unes des autres, par des chemins si peu praticables, que souvent c'est beaucoup avancer que de faire une demi-lieue par jour.

Dans tous ses voyages il comptoit uniquement sur la Providence pour les besoins de la vie, et il ne voulut jamais porter avec lui aucune provision. Il marchoit pieds nus dans des sentiers semés de ronces et d'épines, exposé aux morsures d'une infinité de petits insectes venimeux, dont les piqûres causent des ulcères qui mettent quelquefois la vie en danger : c'est ce qu'ont éprouvé plusieurs voyageurs, bien qu'ils prissent toute sorte de précautions pour se mettre à couvert de la persécution de ces petits animaux. Souvent il se trouva si dénué des choses les plus nécessaires, que faute d'un morceau d'étoffe pour se couvrir, il étoit obligé d'aller à demi-nu, ou bien il se voyoit réduit à se faire lui-même une robe d'écorce et de branches de palmier : c'étoit plutôt un rude cilice qu'un vêtement.

Cependant, non content de ces rigueurs at-

tachées à la vie apostolique qu'il menoit, il affligeoit son corps par de nouvelles macérations. Son jeûne étoit continuel et très austère : dans ses plus longs voyages il ne vivoit que d'herbes champêtres et de racines sauvages : c'étoit un grand régal pour lui quand il trouvoit quelque petit poisson. Une vie si pénible et si mortifiée devoit finir par la plus sainte mort ; ce fut aussi la récompense que le Seigneur avoit attachée à ses travaux.

On avoit tenté plusieurs fois la conversion des Xlberos, et toujours inutilement : c'est un peuple féroce et inhumain, qui habite des montagnes inaccessibles. Les Espagnols dans la vue de les soumettre à la foi, avoient bâti autrefois dans leur pays une ville nommée *Sogrona* ; mais ils ne purent tenir contre les cruautés qu'exercoient ces infidèles, et ils furent contraints de la ruiner. Don Matthieu, comte de Léon, président du conseil royal de Quito, homme né pour les grandes entreprises, et plein de zèle pour la conversion des idolâtres, forma le dessein d'envoyer encore une fois des missionnaires à ces barbares : il en conféra avec l'évêque de Quito et le vice-roi du Pérou, qui promirent d'appuyer de leur autorité une œuvre si sainte. Ils demandèrent aux supérieurs des

hommes capables d'exécuter une entreprise aussi pénible et aussi périlleuse qu'étoit celle-là; et pour ne pas les exposer témérairement, ils voulurent qu'un certain nombre d'Indiens convertis à la foi les accompagnassent, et leur servissent comme d'escorte. Le P. Richler et le P. Gaspard Vidal furent choisis pour cette expédition. Ils partirent avec joie; et bien que l'expérience du passé leur fit juger qu'il y avoit peu de chose à espérer pour l'avenir, ils crurent qu'ils seroient assez récompensés de leurs peines, pourvu qu'ils eussent le mérite de l'obéissance.

Ce qu'ils avoient prévu arriva, cinq années des plus grands travaux ne produisirent presque aucun fruit. Les Indiens fidèles qui accompagnoient les missionnaires se rebutèrent de tant de marches et de tant de navigations pénibles; ils en vinrent aux plaintes et aux murmures; ils députèrent secrètement quelques-uns d'entr'eux à Quito, pour supplier qu'on les rappelât, où du moins qu'on leur envoyât à la place du P. Richler, un autre missionnaire fort âgé, ne pouvant, disoient-ils, résister plus long-temps à tant de travaux, que le zèle infatigable du P. Richler leur faisoit souffrir. Enfin, voyant qu'on ne se pressoit pas de les

satisfaire , ils prirent le dessein de se délivrer eux-mêmes du missionnaire , et pour colorer leur révolte particulière , ils inspirèrent la haine secrète qu'ils lui portoient , à quelques-uns des peuples circonvoisins , dont ils prétendoient se servir pour se défaire de l'homme apostolique.

Dieu permit , pour augmenter la couronne de son serviteur , que le chef de ceux qui conjurèrent sa perte , fût celui-là même sur la fidélité duquel il devoit le plus compter. Henry ( c'est son nom ) étoit un jeune Indien que le missionnaire avait élevé dès sa plus tendre enfance : il l'avoit baptisé , et lui avoit donné son nom de Henry : il le regardoit comme un enfant chéri qu'il avoit engendré en Jésus-Christ , et qu'il avoit formé aux vertus chrétiennes : il le tenoit toujours en sa compagnie , et le faisoit manger avec lui ; il l'employoit même dans les fonctions apostoliques. Ce perfide oubliant tant de bienfaits , se mit à la tête d'une troupe d'Indiens qu'il avoit séduits par ses artifices , pour ôter la vie à son père en Jésus-Christ et à son maître. Il prit le temps que le Père alloit travailler à la conversion des Piros , et l'ayant joint dans le chemin , il lui donna le premier coup : c'étoit le signal qui avertissoit les Indiens de sa suite de se jeter sur le missionnaire ,

et de lui arracher la vie. Ils massacrèrent en même temps deux Espagnols qui accompagnoient le Père, l'un qui étoit de Quito, et l'autre qui étoit venu de Lima. Ils entrèrent ensuite chez les Chipés, où ils exercèrent le dernier acte de leur cruauté sur le vénérable don Joseph Vasquez, prêtre licencié, que son zèle et sa vertu avoient porté depuis plusieurs années à se joindre aux missionnaires jésuites, et à travailler avec eux à la conversion des Gentils. Telle fut la fin glorieuse du P. Richler, qui ayant passé des climats glacés du septentrion dans les terres brûlantes de l'Inde occidentale, a ouvert la porte du Ciel à plus de douze mille infidèles qu'il a convertis à la foi.

Le P. Samuel Fritz, de qui nous avons la carte et les particularités du fleuve des Amazones, étoit venu aux Indes avec le P. Richler; il suivit le cours du Maragnon jusque vers son embouchure : on fut quelques années sans recevoir de ses nouvelles, ce qui fit croire ou qu'il avoit péri dans les eaux, ou que les barbares l'avoient massacré : on avoit même ordonné pour lui dans la compagnie les prières ordinaires qui s'y font pour les défunts. Il reparut enfin, et l'opinion qu'on avoit eue de sa mort, le fit regarder comme un homme ressus-



cité. On sut de lui que le gouverneur d'une place portugaise l'avoit pris pour un espion, et qu'ayant été renfermé pendant deux ans dans une étroite prison, il avoit eu bien de la peine après un temps si considérable à obtenir sa liberté. Ce Père a établi sa mission sur cette grande rivière, laquelle en plusieurs endroits ressemble à une vaste mer. Il a soin de trente nations indiennes qui habitent autant d'îles, de celles dont le Maragnon est couvert, depuis l'endroit où sont les Pelados jusqu'à son embouchure.

## LETTRE

Du P. Ignace Chomé, missionnaire de la Compagnie de Jésus, au P. Vanthiennen, de la même Compagnie.

De Tarija, le 3 d'octobre 1735.

MÔN RÉVÉREND PÈRE,

*La paix de N. S.*

IL y avoit peu de temps que j'étois dans la mission des Indiens *Guaraniens*, lorsque la Providence me destina à une autre mission sans comparaison plus pénible, et où l'on me promettoit les plus grands travaux, et des tribulations de toutes les sortes. Voici ce qui donna lieu à ma nouvelle destination. Le P. Jérôme Herran, provincial, faisant la visite des diverses peuplades qui composent la mission des *Guaraniens*, reçut des lettres très fortes du vice-roi du Pérou, et du président de l'audience de Chiquiaqua, par lesquelles ils lui demandoient avec instance quelques missionnaires, qui tra-

vaillassent de nouveau à la conversion des Indiens Chiriguanes. Ce sont des peuples in-traitables, du naturel le plus féroce, et d'une obstination dans leur infidélité que les plus fervents missionnaires n'ont jamais pu vaincre. On en compte plus de vingt mille de cette nation, répandus dans d'affreuses montagnes qui occupent cinquante lieues à l'est de Tarija, et plus de cent au nord.

Les lettres que reçut le Père provincial, sembloient insinuer que le temps de la conversion de ces peuples étoit enfin venu, et qu'ils paroissent disposés à écouter les ministres de l'Évangile. Il nomma le P. Julien Lizardi, le P. Joseph Pons et moi, pour une entreprise si glorieuse, dont le succès devoit faciliter la conversion de plusieurs autres nations infidèles, et il voulut nous accompagner, afin de régler par lui-même tout ce qui concernoit cette nouvelle mission. Nous étions éloignés de plus de huit cent lieues de la ville de Tarija, laquelle confine avec le Pérou et avec la province de Tucuman. Nous nous embarquâmes au commencement de mai sur le grand fleuve Uruguai, et il nous fallut plus d'un mois pour nous rendre à Buenos-Ayres. De là il nous restoit encore près de cinq cents lieues à faire.

Nos voyages se font ici en charette, comme je vous l'ai déjà mandé; mais il n'en fut plus question quand nous arrivâmes à Saint-Michel de Tucuman. Les montagnes qu'il faut traverser ensuite y sont si prodigieusement hautes, qu'on ne peut plus se servir que de mules, et encore avec beaucoup de peine. Pour vous donner quelque idée de leur hauteur, il suffit de vous dire que nous trouvant déjà bien avant sous la zone torride, et au commencement de novembre, que les chaleurs sont excessives dans le Tucuman, nous avions néanmoins à essuyer une neige abondante qui tomboient sur nous. Une nuit surtout la gelée fut si forte, qu'elle nous mit presque hors d'état de continuer notre voyage. Enfin, après bien des dangers et des fatigues, nous arrivâmes à Taijra vers la fin du mois de novembre.

Nous fûmes bien surpris de trouver les choses tout autrement disposées que nous ne nous l'étions figuré sur les lettres qui nous avoient été écrites. La paix n'étoit pas encore faite entre les Espagnols et ces infidèles; s'il y avoit suspension d'armes, c'est que de part et d'autre, ils étoient également lassés de la guerre, et qu'ils se craignoient réciproquement.

Le lendemain de notre arrivée, le comman-

dant de la milice, que les Espagnols appellent mestre de camp, vint nous rendre visite. Après les premiers compliments, « Je compte, nous » dit-il, qu'aussitôt que la saison des pluies » sera passée, vous m'accompagnerez chez ces » infidèles pour y traiter de la paix, et pour » les forcer à vous recevoir dans leurs bourgades. »

Nous ne nous attendions point à une pareille proposition : nous lui répondîmes que notre mission ne dépendoit pas du succès de ses armes ; que si nous avions à combattre avec les infidèles, ce seroit le crucifix à la main, et avec les armes de l'Évangile ; et que, loin de l'attendre, nous étions résolus de partir dans peu de jours pour entrer sur leurs terres, et parcourir leurs bourgades. Cet officier qui voyoit le danger auquel nous nous exposions s'y opposa de toutes ses forces : mais le Père provincial, qui approuvoit notre résolution, détruisit toutes ses raisons par ces paroles, auxquelles il ne put répliquer. « S'il arrivoit, lui » dit-il, que ces Pères vinssent à expirer par la » fer de ces babares, je regarderois leur mort » comme un vrai bonheur pour eux, et comme » un grand sujet de gloire pour notre Compagnie. » Le Père Provincial partit pour se ren-

dre à Cordoue, et pour ce qui est de nous autres, nous nous mêmes pour huit jours en retraite, afin d'implorer le secours du Ciel, et le prier de bénir notre entreprise.

Quoique nos fatigues, et les continuels dangers que nous avons courus aient été inutiles, je ne laisserai pas, mon révérend Père, de vous en faire le détail. Vous jugerez par cet échantillon ce qu'il en a coûté à nos anciens missionnaires, pour rassembler tant de barbares, et les fixer dans ce grand nombre de peuplades qu'ils ont établies depuis plus d'un siècle, où l'on voit une chrétienté si florissante par l'innocence des mœurs, et par la pratique exemplaire de tous les devoirs de la religion.

Après avoir achevé les exercices de la retraite, et préparé tout ce qui étoit nécessaire pour notre voyage, nous partîmes tous trois de Tarija pour nous rendre à Itau; c'est la première bourgade des infidèles, qui en est éloignée de soixante lieues. Six néophytes indiens nous accompagnoient. Le chemin que nous avons fait jusqu'alors dans le Tucuman, quelque affreux qu'il nous parût, étoit charmant en comparaison de celui que nous trouvâmes sur les terres de ces barbares. Il nous fallait grimper des montagnes bien autrement



escarpées, et toutes couvertes de forêts presque impénétrables; nous ne pouvions avancer au milieu de ces bois épais, qu'en nous ouvrant le passage la hache à la main. Nos mules ne pouvoient nous servir qu'à porter nos provisions et à passer les torrens qui coulent avec impétuosité entre ces montagnes. Nous nous mettions en marche dès la pointe du jour, et au coucher du soleil, nous n'avions guère fait que trois lieues. Enfin, nous arrivâmes à la vallée *des Salines*.

Le P. Lisardi s'y arrêta avec un capitaine des Chiriguanes, qui étoit chrétien, et que nous ne voulions point exposer à la fureur de ses compatriotes, qui l'avoient menacé plusieurs fois de le massacrer. Nous poursuivîmes notre route, le P. Pons et moi, jusqu'à la vallée de Chiquiaqua, où nous vîmes les tristes ruines de la mission que ces infidèles avoient détruite, et les terres arrosées du sang de leurs missionnaires, qu'ils avoient égorgés. Nous employâmes trois jours à faire les huit lieues qu'il y a d'une vallée à l'autre.

Après avoir donné un jour de repos à nos mules, qui étoient fort harassées, nous nous engageâmes de nouveau, le P. Pons et moi, dans ces épaisses forêts, bordées de tous côtés

de précipices. Le quatrième jour, après avoir grimpé une de ces montagnes, et lorsque nous commençons à la descendre, nous entendîmes aboyer des chiens, compagnons inséparables des Indiens, dont ils se servent pour la chasse et pour se défendre des tigres : jugeant donc qu'il y avoit peu loin de là un peloton de ces barbares, nous envoyâmes trois Indiens pour les reconnoître.

Dans l'impatience d'en savoir des nouvelles, je pris le devant, laissant derrière moi le P. Pons, qui auroit eu de la peine à me suivre. Je descendois le mieux qu'il m'étoit possible la montagne, lorsque parurent deux de ces Indiens que j'avois envoyés à la découverte. Ils me dirent qu'au bas de la montagne étoit une troupe de barbares qui, ayant reconnu l'endroit où nous avions passé la nuit précédente, nous attendoient au passage; qu'ils paroisoient être fort courroucés; qu'ils avoient retenu le troisième Indien, et que peut-être l'avoient-ils déjà massacré; qu'enfin, ils me conjuroient de ne pas avancer plus loin, parce que tout étoit à craindre de leur fureur.

Quelques efforts qu'ils fissent pour m'arrêter, je les quittai brusquement, et roulant plutôt de cette montagne que je n'en descen-

dois, je me trouvai tout-à-coup au milieu d'eux sans m'en être aperçu, parce que l'épaisseur des bois les déroboit à mes yeux. Ils étoient au nombre de douze tout nus, armés de flèches et de lances, et notre Indien assis avec eux.

Aussitôt qu'ils me virent, ils se levèrent, et moi, après les avoir salués, je sautai à leur cou, et les embrassai l'un après l'autre, avec une gaieté extraordinaire. L'air de résolution que je leur montrai les étonna si fort, qu'ils purent à peine me répondre. Lorsqu'ils furent un peu remis de leur surprise, je leur exposai le dessein que j'avois de passer à leur bourgade, et ils ne parurent pas s'y opposer. En même temps arriva le P. Pons avec notre petit bagage. J'en tirai un peu de viande sèche et de la farine de maïs que je leur distribuai; j'allumai moi-même leur feu, et je tâchai de les régaler le mieux qu'il me fut possible. Enfin, je m'aperçus bientôt que j'étois de leurs amis, sans cependant beaucoup compter sur leur amitié ni sur leur reconnaissance.

Comme nous avons besoin du consentement de leur capitaine pour aller à leur bourgade, nous dépêchâmes un de nos Indiens et un de ces infidèles pour lui en donner avis et obtenir son agrément. Nos députés étoient à peine

partis qu'ils revinrent, et nous dirent que ce capitaine arrivoit. Il parut effectivement peu après, et alla s'asseoir sur une pierre, la tête appuyée contre sa lance, et blémissant de rage. « Je ne sais, dis-je en riant au P. Pons, quel » sera le dénouement de cette comédie. » Je m'approchai de lui, je le caressai sans en pouvoir tirer une seule parole. Je le priai de manger un peu de ce que je lui présentais; mes invitations furent inutiles. Un de ces compagnons me dit en son langage, *y pia aci*, ce qui veut dire également, il est en colère, ou bien il est malade. Je fis semblant de ne l'entendre que dans le dernier sens, sur-quoi je lui tâtai le pouls; mais lui, retirant brusquement son bras, « Je ne suis point malade, me dit-il. Ho! » tu n'es point malade, lui dis-je en éclatant » de rire, et tu ne veux point manger; tant » pis pour toi, tes compagnons en profiteront. » Au reste, quand tu voudras manger, tu me » le diras. » Cette réponse mêlée d'un air de mépris, fit plus d'impression sur lui que toutes mes caresses; il commença à me parler et à rire avec moi; il commanda même à ses gens de m'apporter à boire, et il me régala de ses épis de maïs, dont il avoit fait provision pour son voyage.

Comme j'avois mis notre capitaine en bonne humeur, je crus qu'il n'auroit plus de difficulté à souffrir que j'allasse à sa bourgade; mais tout ce que je pus obtenir de lui, c'est qu'il seroit prier son oncle, qui en étoit le principal capitaine, de se rendre au lieu où nous étions; et il lui envoya en effet un de ses frères. Mais sa réponse fut qu'il n'avoit pas le loisir de venir nous trouver, et que nous eussions à nous retirer au plus vite. Le P. Pons prit le devant avec un des deux Indiens chrétiens qui nous restoient, car les quatre autres nous avoient abandonnés. Je demurai encore quelque temps avec eux, et je fis de nouvelles instances, mais sans aucun fruit. Il me fallut donc, après tant de fatigues inutiles, reprendre le chemin de Chiquiaqua. La nuit me surprit dans ces forêts, et j'eus à y essuyer une grosse pluie, qui ne cessa qu'à la pointe du jour. Les torrents se trouvèrent si fort enflés et si rapides, qu'il ne me fut pas possible de les passer: ce ne fut que le lendemain que je pus rejoindre le P. Pons. Les quatre Indiens qui nous avoient quittés s'étoient rendus à la vallée des Salines, où ils avertirent le P. Lizardi du mauvais succès de notre entreprise. Ce Père vint nous trouver sur les bords de la rivière de Chiquiaqua, où nous étions. A

peine fut-il arrivé, que les pluies recommencèrent avec plus de violence que jamais. Les torrents qui rouloient avec impétuosité des montagnes, enflèrent tellement cette petite rivière, qu'elle se déborda et se répandit à cent cinquante pieds au-delà de son lit ordinaire. Nous nous trouvâmes tous trois sous une petite tente, inondés de toutes parts, sans autre provision qu'un peu de farine de maïs, dont nous faisons une espèce de bouillie.

Ce débordement de la rivière nous arrêta quatre à cinq jours, et voyant la fin de nos petites provisions, nous songions déjà à chercher quelques racines pour subsister. Heureusement la rivière baissa considérablement; et un de nos Indiens étant allé examiner s'il n'y avoit pas quelque endroit où elle fût guéable, il trouva le rivage tout couvert de poissons, que le courant avoit jetés contre les pierres, et qui étoient à demi-morts. La grande quantité qu'il nous en apporta nous dédommagea de la rigoureuse abstinence que nous venions de faire. Nous en eûmes suffisamment pour gagner la vallée des Salines, et nous rendre enfin à Terija.

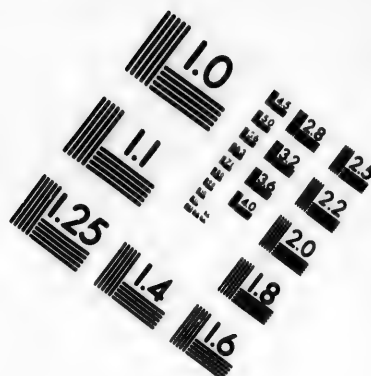
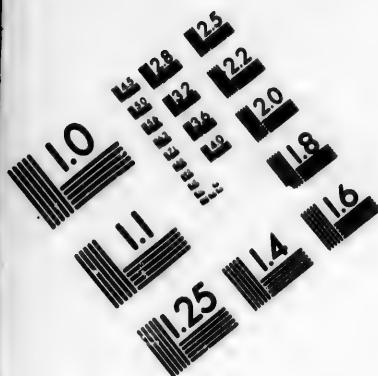
À mon arrivée je fus nommé pour aller passer six semaines dans une mission moins



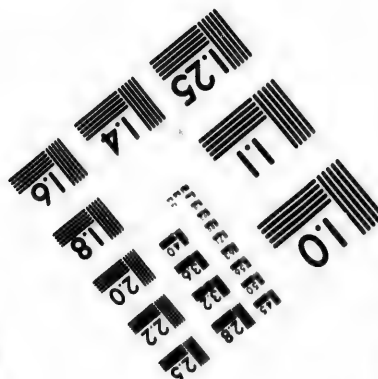
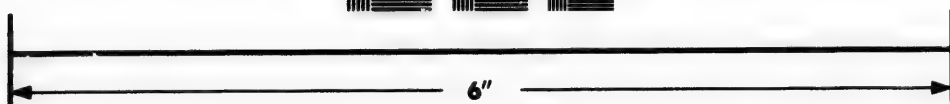
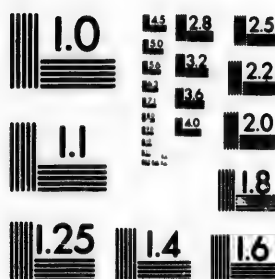
laborieuse à la vérité, mais beaucoup plus satisfaisante : elle est à quarante lieues de Tarija, dans la vallée de Zinti, où j'eus la consolation d'instruire et de confesser jusqu'à quatre mille néophytes. A mon retour, j'appris que le P. Pons devoit accompagner cent quarante soldats espagnols, qui alloient dans la vallée des Salines, pour engager les capitaines des bourgades infidèles à y venir traiter de la paix, et moi j'eus ordre de conduire dans la même vallée cent soixante Indiens nouvellement convertis, à douze lieues plus haut de l'endroit où alloient les soldats.

Les capitaines infidèles refusèrent constamment de sortir de leurs montagnes et de leurs forêts, sans que les offres qui leur furent faites par les Espagnols, pussent jamais vaincre leur défiance. Le P. Pons se hasarda à les aller trouver, accompagné d'un seul Indien métis, et il cacha si bien sa marche, qu'il arriva à Itau sans qu'ils en eussent le moindre pressentiment. Il conféra avec le capitaine, et il obtint de ce chef des infidèles la permission pour lui et pour nous, de visiter ses bourgades. Ainsi, l'entrée de ces terres barbares nous fut heureusement ouverte. Le P. Pons alla du côté de la rivière Parapiti, qui est au nord du grand fleuve de





# IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



Photographic  
Sciences  
Corporation

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

1.8 2.0 2.2 2.5 2.8 3.2 3.6 4.0 4.5 5.0 5.6 6.3 7.1 8.0 9.0 10.0 11.2 12.5 14.0 16.0 18.0 20.0 22.5 25.0 28.0 32.0 36.0 40.0 45.0 50.0 56.0 63.0 71.0 80.0 90.0 100.0

10 11 12 13 14 15 16 17 18 19 20 21 22 23 24 25 26 27 28 29 30 31 32 33 34 35 36 37 38 39 40 41 42 43 44 45 46 47 48 49 50 51 52 53 54 55 56 57 58 59 60 61 62 63 64 65 66 67 68 69 70 71 72 73 74 75 76 77 78 79 80 81 82 83 84 85 86 87 88 89 90 91 92 93 94 95 96 97 98 99 100

Picolmayo, où j'étois. Il crut d'abord qu'il n'y avoit qu'à arborer l'étendard de la croix au milieu de ces bourgades ; mais il ne fut pas longtemps sans se désabuser. Le temps de sa dernière profession étant arrivé, il retourna à Tarija pour la faire, et le P. Lizardi vint le remplacer.

On compte dans cette contrée douze bourgades de Chiriguanes, où il y a environ trois mille ames. Nous nous mîmes en chemin, le P. Lizardi et moi, pour les reconnoître. Etant arrivés à Itau, où nous fûmes assez bien reçus, le P. Lizardi prit sa route vers la rivière de Parapiti, et moi je tournai du côté d'une bourgade nommée Caaruruti. A peine y fus-je entré, que je me vis environné des hommes, des femmes et des enfants, qui n'avoient jamais vu chez eux de missionnaires. Ils m'accueillirent avec de longs sifflements, qui leur sont ordinaires quand ils sont de bonne humeur. Je mis pied à terre au milieu de la place, sous un toit de paille, où ils reçoivent leurs hôtes ; et, après les premiers compliments, je fis présent aux principaux de la bourgade d'aiguilles, de grains de verre et d'autres bagatelles semblables, dont ils font beaucoup de cas. Ils goûtoient assez mon entretien lorsque je leur parlois de

choses indifférentes ; mais aussitôt que je faisois tomber le discours sur les vérités de la religion, ils cessoient de m'écouter.

Au bout de deux jours, j'allai visiter cinq ou six cabanes qui sont à un quart de lieue de là. Je n'avois fait encore que peu de chemin, lorsque j'aperçus un Indien qui couroit à toutes jambes pour me joindre, l'arc et les flèches à la main. C'étoit pour m'avertir que le capitaine d'une bourgade voisine, nommée Beriti, venoit me voir, et vouloit m'entretenir. L'Indien qui m'accompagnoit n'eut pas plutôt ouï son nom, que, me tirant à part : « Ce capitaine qui » te demande, me dit-il, fut fait autrefois prisonnier par les Espagnols, et condamné aux mines de Potosi, dont il fut assez heureux que de s'échapper ; tiens-toi sur tes gardes, » et ne te fie point à lui ».

Cet avis ne m'effraya point ; je retournai à Caaruruti, où je trouvai ce capitaine, accompagné de dix Indiens choisis et bien armés. Je pris place parmi eux, je leur distribuai des aiguilles, et ils parurent si contents de moi, qu'ils me pressèrent de les aller voir dans leur village, ce que je leur promis.

De là j'allai à Carapari, autre bourgade où l'on m'attendoit, car la nouvelle de mon arri-



vée s'étoit déjà répandue de toutes parts. Le capitaine témoigna assez de joie de me voir, et ne s'effaroucha point comme les autres, lorsque je lui exposai les vérités chrétiennes. Je n'y demurai pourtant qu'un jour, parce que mon dessein étoit de me fixer dans une autre bourgade nommée Caysa, qui est la plus nombreuse, et la plus propre à y établir la correspondance avec nos plus anciennes missions du Paraguay : car, de cette bourgade au fleuve Paraguay, il n'y a guère plus de cent quarante lieues, au lieu qu'il y en a plus de mille en y allant comme nous fîmes, par Buenos-Ayres.

Caysa est à l'est de Tarija, et en est éloigné d'environ quatre-vingts lieues; c'est proprement le centre de l'infidélité. Avant que d'y arriver, j'eus à grimper une montagne beaucoup plus rude que toutes celles par où j'avois passé jusqu'alors. En la descendant je trouvai en embuscade sept ou huit Indiens de Tareyri, bourgade qui est à l'autre bord du fleuve Picolmayo; mais, par une protection singulière de Dieu, ils me laissèrent passer sans me rien dire : enfin, j'entrai dans Caysa. Je vous avoue que quand j'aperçus ces vastes campagnes qui s'étendent à perte de vue jusque vers le fleuve

Paraguay, il me sembloit que j'étois dans un nouveau monde.

Les deux capitaines qui gouvernent cette bourgade me firent un favorable accueil, et me parlèrent comme si effectivement ils avoient dessein d'embrasser la loi chrétienne. Je sentoie bien que ce qu'ils me disoient n'étoit que feinte et artifice; mais je fis semblant de ne m'en pas apercevoir, et je leur fis entendre que devant demeurer avec eux, il falloit me bâtir une cabane; ils en convinrent, et deux jours après ils mirent la main à l'œuvre. J'allois moi-même couper le bois, et je retournois d'une bonne demi-lieue chargé d'un faisceau de cannes. J'agissois comme si je n'avois pas eu lieu de me défier de leur sincérité; j'avois même dépêché un de mes deux Indiens jusqu'à la vallée des Salines, afin qu'il m'apportât quelques-uns de mes petits meubles, et les autres petits présents que je leur destinois, lorsque je me verrois établi parmi eux.

Pendant ce temps-là je n'avois pas d'autre logement que le toit de paille qui étoit au milieu de la place, et c'est où je prenois le repos de la nuit. Mais je m'aperçus que pendant mon sommeil ils me déroboient tantôt une chose, tantôt une autre; je découvris peu

après que leurs entretiens ne rouloient que sur le retour de mon Indien, et qu'ils laissoient entrevoir le dessein qu'ils avoient de piller mon petit bagage à son arrivée, et ensuite de me donner la mort. Je sus même que, vers le temps où l'Indien devoit arriver, quelques-uns d'eux étoient allés sur son passage, et que l'ayant attendu inutilement pendant deux jours et deux nuits, ils s'étoient retirés; d'ailleurs ils procédoient avec une si grande lenteur à la construction de ma cabane, qu'on voyoit assez qu'ils ne cherchoient qu'à m'amuser.

Tout cela me fit prendre le parti de quitter pour un temps leur bourgade. Je pris pour prétexte l'inquiétude où me jetoit la longue absence de mon Indien, qui auroit dû être revenu, et je leur promis que mon retour seroit plus prompt qu'ils ne pensoient, et qu'ainsi ils achevassent au plus tôt ma cabane, afin qu'en arrivant chez eux, elle fût toute prête à me recevoir. Je vis bien qu'ils n'étoient pas contents, et je lisois dans leurs yeux la crainte qu'ils avoient que leur proie ne leur échappât. Je partis de Caysa un peu avant le coucher du soleil, pour éviter les chaleurs excessives de ce climat. J'avoue que je crus bien que cette nuit là seroit la dernière de ma vie,

oient que  
laissoient  
de piller  
ensuite de  
ue, vers le  
quelques-  
ge, et que  
deux jours  
ailleurs ils  
enteur à la  
oyoit assez  
.

de quitter  
pris pour  
la longue  
it dû être  
non retour  
nsoient, et  
ma cabane,  
e fût toute  
ls n'étoient  
rs yeux la  
oie ne leur  
eu avant le  
haleurs ex-  
e crus bien  
de ma vie,

surtout quand j'eus à grimper à pied cette affreuse montagne, qui est entre Caysa et Carapari. Je me trouvai tout baigné de sueur, et tourmenté de la soif la plus cruelle : ma foiblesse étoit si grande, qu'à peine pouvois-je dire deux mots à l'Indien qui m'accompagnoit, et je n'avois pas fait quatre pas, qu'il falloit me jeter sur quelque racine d'arbre pour m'y reposer et reprendre haleine. L'air étoit tout en feu, et les éclats de tonnerre ne discontinuoient pas ; quoique je n'eusse aucun abri, je souhaitois ardemment que cet orage se déchargeât en une pluie abondante, afin de recueillir un peu d'eau. Comme il ne m'étoit pas possible d'avancer, je montai sur ma mule, au risque de rouler à chaque pas dans d'affreux précipices. Dieu me protégea, et avec le temps et bien de la peine, je gagnai le sommet de la montagne, où je respirai un air un peu plus frais qui me ranima. Enfin, vers minuit j'arrivai au bas de la montagne, où je trouvai un petit ruisseau. Jugez de la satisfaction que j'eus de vider une calebasse pleine d'eau fraîche, dans laquelle j'avois délayé un peu de farine de maïs. Je puis dire que, dans la situation où j'étois, cette boisson me parut supérieure aux vins les plus délicats de l'Europe.

J'arrivai à Carapari vers les quatre heures du matin, où j'appris des nouvelles de mon Indien par le capitaine, qui étoit de ses parents. Après m'y être reposé quelques jours, je continuai ma route jusqu'à la vallée des Salines, où je trouvai mon Indien, qu'on y avoit arrêté, et le P. Lizardi, qui n'avoit pu rien gagner auprès des infidèles dont les bourgades sont situées vers la rivière de Parapiti. Nous convinmes, ce Père et moi, que j'irois à Caysa suivre ma première entreprise, et que pour lui il demeureroit à Carapari, où les infidèles paroissoient moins éloignés du christianisme. Nous étions sur notre départ, lorsque nous vîmes arriver le P. Pons, qui alloit à la bourgade de Tareyri : nous fîmes le voyage tous trois ensemble. Mais comme ce Père n'avoit pas encore assez pratiqué ces barbares, je lui conseillai de demeurer quelques jours avec le P. Lizardi, afin de mieux connoître leur génie, et qu'ensuite je lui donnerois un Indien qui l'accompagneroit dans cette bourgade, et qui le préserveroit de toute insulte, au cas qu'on ne voulût pas l'y recevoir. Le moindre retardement ne s'accordoit pas avec l'impatience de son zèle, et sans égard pour mes remontrances, il voulut partir.

Je demeurai deux jours avec le P. Lizardi à Carapari, où je laissai mon petit bagage, et j'allai à Caysa. Les infidèles accoururent en foule à mon arrivée. Comme ma cabane étoit dans le même état que je l'avois laissée, je leur demandai pourquoi ils avoient manqué à la parole qu'ils m'avoient donnée, de la tenir prête pour mon retour. Ils me répondirent qu'ils ne m'attendoient plus, mais qu'en peu de jours elle seroit achevée. Sur quoi, m'adressant au capitaine : « Vous voyez bien, lui dis-je, » que je ne puis pas rester ici si j'y manque » de logement. Il n'est pas de la décence que » je demeure dans vos cabanes, environné de » toutes vos femmes ; ainsi, je retourne à Carapari, où j'ai mon petit bagage ; et lorsque » vous m'aurez averti que ma cabane est prête, » je partirai à l'instant pour venir fixer ma » demeure au milieu de vous. » Cette résolution à laquelle ils ne s'attendoient pas, les étonna si fort qu'ils ne purent dire une seule parole ; il n'y eut que la femme du capitaine qui, s'approchant de moi, me traita d'inconstant ; je partis au même moment, et je la laissai décharger sa colère.

Le lendemain de mon arrivée à Carapari, me promenant le soir par un beau clair de



lune, avec le P. Lizardi, nous aperçûmes le P. Pons qui venoit nous joindre dans l'équipage le plus grotesque. Il étoit sur sa raule, qui n'avoit ni bride, ni selle, sans chapeau, sans soutane, et n'ayant pour tout vêtement que sa culotte et une camisole. Ayant mis pied à terre, il nous raconta son histoire : c'étoient les Indiens de Tareyri, où il avoit eu tant d'empressement d'aller, qui, aussitôt qu'il fut entré dans leur bourgade, l'avoient mis dans ce pitoyable état : ils l'auroient renvoyé entièrement nu, si le fils du capitaine, par je ne sais quelle compassion naturelle, ou de crainte qu'ils ne lui ôtassent la vie, ne l'eût retiré de leurs mains.

Après avoir un peu ri de cette aventure, je lui donnai une vieille soutane qu'heureusement j'avois apportée pour en pouvoir changer dans le besoin, lorsque je serois établi à Caysa, sans quoi il eût été fort embarrassé. Nous allâmes ensuite tous trois prendre le repos de la nuit, au milieu de la place, sous un demi-toit de paille, que les Espagnols appellent *enramada*, et que les Indiens élèvent sur quatre fourches pour se mettre à l'ombre.

Sur le minuit, et lorsque nous étions dans le fort du sommeil, je me sentis tirer les pieds ; je m'éveillai en sursaut, et je me vis entouré

d'une troupe de femmes, qui me disoient :  
» Lève-toi promptement ; les Indiens de Caysa  
» en veulent à ta vie ; ils se sont déjà emparés  
» de toutes les avenues de notre bourgade ,  
» afin que tu ne puisses leur échapper. » Nous  
fûmes bientôt debout, et nous nous retirâmes  
dans la cabane du capitaine, comme dans un  
asile où les Indiens de Caysa n'entreroient pas  
si aisément.

Il n'y avoit alors que quatre Indiens infidèles  
dans la bourgade ; tous les autres étoient allés  
à une fête qui se donnoit à Caaruri ti. Ces  
quatre Indiens avoient déjà pris leurs gros  
collets de cuir pour nous défendre, et ils  
faisoient presque à tout moment retentir l'air  
du bruit de leurs sifflets, afin qu'on ne crût pas  
pouvoir les surprendre dans le sommeil. C'étoit  
un jeune Indien de Caysa âgé de vingt ans, à  
qui j'avois donné un couteau, qui, par recon-  
naissance, étoit venu secrètement nous avertir  
du danger que nous courions. Il nous dit que  
tous les chemins étoient occupés par un bon  
nombre de ses compatriotes ; que les autres  
devoient entrer dans la bourgade, lorsqu'on  
y seroit plongé dans le sommeil ; qu'ils comp-  
toient s'en rendre les maîtres, et nous mas-  
sacrer.

Sur cela, je fis appeler le plus jeune des enfants du capitaine : « *Guandari*, lui dis-je » (c'est son nom), il faut aller à l'instant à » Caaruruti, pour informer ton père de ce qui » se passe; donne-moi cette marque de ton » amitié. » Après quelques difficultés qu'il fit sur ce qu'il étoit à pied, et que les chemins étoient trop bien gardés, il sortit de la cabane, puis revenant un moment après : « J'ai trouvé un » cheval, me dit-il, je pars. » Il ne manqua pas d'être arrêté par les Indiens de Caysa, qui gardoient les passages, et qui lui demandèrent si je le suivais; mais ayant reçu réponse que j'étois resté à Carapari, ils le laissèrent passer. Il n'employa guère que deux heures et demie à faire les six lieues qu'il y a jusqu'à Caaruruti. Son arrivée mit toute la bourgade en alarmes : on crioit de toutes parts *Guandari ou, Guandari ou*, c'est-à-dire, *Guandari est arrivé*. Son père, qui s'étoit réveillé à ce bruit, voyant son fils entrer dans la cabane où il étoit couché, lui demanda d'abord si les Pères avoient été tués. Guandari répondit qu'il les avoit laissés en vie, mais qu'il ne savoit pas ce qui leur étoit arrivé depuis son départ. Il lui raconta ensuite tout ce qui se passoit en son absence. Ce vieux capitaine sort à l'instant de son hamac,

demande son cheval, et part avec les plus considérables de la bourgade.

Cependant, peu après le coucher de la lune, quatorze des principaux de Caysa, et quelques Indiens de Sinanditi entrèrent dans Carapari; ils parcoururent toutes les cabanes, et prirent ce qu'ils y trouvèrent à notre usage; mais ils n'osèrent pas entrer dans celle du capitaine, ainsi que je l'avois prévu. Vers les trois heures du matin, l'un deux vint m'y chercher, pour m'inviter, de la part de ses compagnons, à les aller trouver au milieu de la place où ils étoient. Je me disposois à les suivre; mais les PP. Pons et Lizardi, de même que les trois Indiens qui étoient avec nous, m'en détournèrent. Sur les cinq heures vint un second messenger, avec la même invitation. Pour cette fois-là, ce fut vainement qu'on voulut m'arrêter; je sortis de la cabane et j'allai droit à ces barbares. Ils formoient un cercle autour du feu; et comme aucun d'eux ne se remuoit pour me faire place, je m'approchai du capitaine, et prenant par les épaules celui qui étoit assis à sa droite : « Lève-toi, lui dis-je, afin que je sache ce que ton capitaine veut me dire : il obéit, et je pris sa place. » Ils étoient tous bien armés, leurs arcs et leurs flèches à la main, et tenant la lance

haute. « J'ai soupçonné, me dit le capitaine, » que ton dessein étoit de t'en retourner sans » nous rien donner de ce que tu nous as apporté ; c'est pourquoi je suis parti pendant la » nuit afin d'être ici de grand matin, et de » pouvoir t'entretenir. Je ne te crois pas, lui » répondis-je, car pourquoi tes soldats se sont-ils emparés de tous les chemins par où je » pouvois passer ? pourquoi ont-ils volé nos » mules ? pourquoi es-tu si bien armé ? Je connois tes artifices, n'espère pas de me tromper. »

Le capitaine, sans répondre à mes questions, fut assez effronté pour me demander en quel endroit j'avois mis mon petit bagagé. Je lui répondis que les Indiens de Carapari l'avoient si bien caché dans la forêt (ce qui étoit vrai en partie), que toutes leurs recherches seroient inutiles. Il me fit de nouvelles instances, en me pressant de leur en distribuer au moins quelque chose. Je persistai à leur dire que je ne leur donnerois rien avant l'arrivée du capitaine ; que s'ils ne vouloient pas l'attendre, ils pouvoient s'en retourner.

A ces mots, je les vis qui trépignoient de rage ; mais au même moment parut le fils aîné du capitaine, nommé Guayamba. Je me levai brusque-

ment  
pères.  
suivis  
cheva  
dans  
que a  
des  
taine  
autre  
Il alla  
tant  
« Où  
» les  
» me  
ces p  
dans  
sortir  
dans  
Indie  
oser d  
dema  
l'insu  
fus d  
On  
Indie  
reux  
le ch

ment, et je lui demandai des nouvelles de son père. « Le voici qui arrive, me dit-il »; je le suivis jusqu'à sa cabane, où il descendit de cheval tout trempé de sueur, et je me retirai dans la cabane de son père, lequel arriva presque aussitôt que son fils. Il étoit accompagné des quatre capitaines de Caaruruti, du capitaine de Beriti, de ses Indiens, et de plusieurs autres Indiens des bourgades, tous bien armés. Il alla droit à la place la lance à la main; et jetant un regard terrible sur les Indiens de Caysa : « Où sont ceux, s'écria-t-il, qui veulent tuer » les Pères? Quoi! venir chez moi pour commettre un pareil attentat! » et en achevant ces paroles, il les désarma tous. Il alla ensuite dans sa cabane, d'où il m'ordonna de ne point sortir; et ayant un peu repris haleine, il retourna dans la place plus furieux qu'auparavant. Les Indiens de Caysa songèrent à la retraite, sans oser demander leurs armes au capitaine : ils les demandèrent à son fils qui les leur rendit à l'insu de son père, et ils se retirèrent bien confus d'avoir manqué leur coup.

On pourroit s'imaginer que le zèle de ces Indiens à prendre notre défense, étoit un heureux préjugé de leurs dispositions à embrasser le christianisme, mais ce seroit mal connoître



l'opiniâtreté de leur caractère. Ils regardoient l'entreprise de ceux de Caysa comme une insulte personnelle qui leur étoit faite ; et l'ardeur qu'ils firent paroître étoit bien plutôt l'effet de leur ressentiment , que d'un véritable attachement pour nous. Aussi leurs oreilles, et encore plus leurs cœurs, n'en furent-ils pas moins fermés aux vérités du salut que nous leur annoncions. Comme donc leur conversion étoit l'unique fin de nos travaux et des périls auxquels nous nous exposions, et que nous ne voyions nulle espérance de fléchir la dureté de leurs cœurs, nous nous retirâmes à la vallée des Salines, où il y a une peuplade d'Indiens convertis, et une église sous le titre de l'Immaculée Conception. C'étoit la saison des pluies, et nous y demeurâmes tout le temps qu'elles durèrent. Nous y reçûmes de fréquents avis, que les infidèles avoient pris la résolution de nous faire mourir, si la fantaisie nous prenoit de rentrer dans leurs bourgades. Nonobstant ces menaces, dès que les pluies furent cessées, nous fîmes une nouvelle tentative du côté d'Itau. Quand nous fûmes à un quart de lieue de la bourgade, je pris le devant, et comme cette bourgade est située au bord de la forêt, je me trouvai au milieu de la place où étoient ces infidèles,

regardoient  
me une in-  
et l'ardeur  
ôt l'effet de  
ble attache-  
s, et encore  
s moins fer-  
eur annon-  
étoit l'uni-  
ls auxquels  
ne voyions  
té de leurs  
lée des Sa-  
ndiens con-  
Immaculée  
ies, et nous  
es durèrent.  
que les in-  
e nous faire  
t de rentrer  
es menaces,  
nous fimes  
tau. Quand  
de la bour-  
cette bour-  
je me trou-  
ces infidèles,

sans qu'ils m'eussent aperçu. « Il m'est revenu  
» de plusieurs endroits, leur dis-je, que vous  
» aviez pris la résolution de me tuer, moi et mes  
» compagnons. Je viens m'informer de vous-  
» mêmes, s'il est vrai que vous ayez conçu un  
» si cruel dessein contre des gens qui vous ai-  
» ment tendrement, et qui veulent vous pro-  
» curer le plus grand bonheur. » Ils furent telle-  
ment étonnés de me voir, qu'ils ne purent faire  
aucune réponse. Leur surprise fut bien plus  
grande, quand ils virent approcher mes deux  
compagnons. Ils ne concevoient pas comment,  
après les avis qu'ils nous avoient fait donner,  
nous étions assez hardis pour nous remettre  
entre leurs mains.

Le capitaine, qui étoit absent de la bour-  
gade, arriva un moment après, et j'allai le vi-  
siter dans sa cabane. Il me reçut assez bien;  
mais quand je lui parlai du dessein que j'avois  
d'aller plus avant, et de passer aux autres  
bourgades, il me répondit qu'absolument il ne  
me le permettroit pas. Lui ayant répliqué que  
j'avois à parler aux capitaines de Chimeo, de  
Zapatera et de Caaruruti, il me dit qu'il alloit  
les faire avertir de se rendre à sa bourgade.  
Les deux premiers vinrent effectivement, mais  
le troisième refusa de nous voir. A peine eus-je

ouvert la bouche pour les entretenir de notre mission, qu'ils me coupèrent la parole et me dirent de n'y pas penser, qu'ils étoient déterminés à ne nous pas entendre sur un pareil sujet; que l'entrée sur leurs terres nous étoit absolument fermée; que nous eussions à en sortir le lendemain au plus tard, et à retourner d'où nous venions; c'est à quoi il fallut bien se résoudre. Le seul fruit que j'ai retiré, et qui me dédommage de toutes mes peines, c'est d'avoir eu le temps d'instruire la femme d'un de ces infidèles, qui étoit attaquée d'une maladie mortelle, et de lui avoir conféré le baptême qu'elle me demanda instamment un moment avant sa mort.

Quand nous fûmes de retour à la vallée des Salines, nous apprîmes l'arrivée du Père Provincial, auquel nous rendîmes un compte exact de toutes nos démarches auprès des Chiriguanes. Il jugea qu'il falloit abandonner à la malignité de son cœur une nation si peu traitable, et si fort endurcie dans son infidélité. Dans la vue de nous occuper plus utilement, il m'appliqua aux missions qui dépendent du collège de Tarija; il donna au P. Pons le soin de la peuplade de Notre-Dame du Rosaire, et celle de la Conception dans la vallée des Sali-

nes, fut confiée au P. Lizardi. C'est ce qui lui procura une mort glorieuse, qu'il avoit cherchée inutilement parmi les Chiriguanes.

Les infidèles d'Ingré avoient formé, depuis quelque temps, le projet de détruire cette peuplade chrétienne. Ils traversèrent leurs épaisses forêts, et s'en approchèrent peu à peu, sans qu'on pût en avoir connoissance. Le 16 mai de cette année 1735, à la faveur d'un brouillard épais, ils entrèrent tout-à-coup dans la peuplade; les néophytes, qui n'étoient pas en assez grand nombre pour leur résister, prirent la fuite. Ces barbares coururent aussitôt à l'église, où le missionnaire commençoit la messe; ils l'arrachèrent de l'autel, déchirèrent ses habits sacerdotaux, pillèrent les vases sacrés, les ornements et tous les meubles de sa pauvre cabane, dont j'avois été l'architecte, et l'emmenèrent avec eux. A une lieue de la peuplade, ils le mirent tout nu, l'attachèrent à un rocher, et décochèrent contre lui trente-deux flèches, dont une lui perça le cœur.

J'étois uni avec ce zélé missionnaire par les liens de la plus étroite amitié : il étoit le compagnon inséparable de mes voyages. Les petits meubles dont je me sers actuellement, nous étoient communs, et ils étoient également à son

usage. Ainsi, je les regarde comme autant de précieuses reliques. Les débris de sa peuplade, et ses chers néophytes ont été transportés aux environs de Tarija, où ils seront à couvert de la fureur des cruels Chiriguanes.

C'est inutilement qu'on s'est employé jusqu'ici à inspirer des sentiments de religion, et même d'humanité à ces barbares. Il y a plus de deux cents ans que de fervents missionnaires, brûlant de zèle pour leur conversion, et s'y employant avec une charité infatigable, les quittèrent sans avoir pu retirer aucuns fruits de leurs travaux. Saint François de Solano n'épargna ni soins, ni fatigues pour amollir ces cœurs inflexibles, sans avoir pu y réussir. Un d'eux me dit un jour : « Tu te donnes bien des peines inutiles, et » fermant la main : les Indiens, ajouta-t-il, ont le » cœur fermé comme mon poing. Tu te trompes, » répliquai-je, et tu n'en dis pas assez : leur cœur » est plus dur que la pierre : ni plus ni moins, » me répondit-il ; mais en même temps ils sont » plus adroits et plus rusés que tu ne penses. Il » n'y a point d'homme, quelque fin qu'il soit, » qu'ils ne trompent, à moins qu'il ne soit bien » sur ses gardes. »

C'est en partie cette mauvaise subtilité de leur esprit qui met obstacle à leur conversion.

Ils se  
clins  
laisse  
dina  
mais  
çoive  
fond  
je les  
mattr  
Le  
form  
Ils se  
forte  
aucu  
vont  
culot  
port  
se m  
des  
Le  
ques  
la ce  
chev  
tête,  
pèce  
peig  
leur

Ils sont naturellement gais , pleins de feu , enclins à la plaisanterie , et leurs bons mots ne laissent pas d'avoir leur sel : lâches pour l'ordinaire quand ils trouvent de la résistance ; mais insolents jusqu'à l'excès , lorsqu'ils s'aperçoivent qu'on les craint. J'eus bientôt approfondi leur caractère , et c'est pourquoi souvent je les traitois avec hauteur , et leur parlois en maître.

Leurs bourgades sont toutes disposées en forme de cercle , et la place en est le centre. Ils sont fort sujets à s'enivrer d'une liqueur très forte que font leurs femmes ; ils ne reconnoissent aucune divinité. Lorsqu'ils sont chez eux , ils vont d'ordinaire tout nus : ils ont pourtant des culottes de cuir , mais le plus souvent ils les portent sous le bras. Quand ils voyagent , ils se mettent un collet de cuir , pour se garantir des épines dont leurs forêts sont remplies.

Leurs femmes ne se couvrent que de quelques vieux haillons , qui leur pendent depuis la ceinture jusqu'aux genoux : elles portent les cheveux longs et bien peignés : au-dessus de la tête , elles se font avec leurs cheveux une espèce de couronne qui a assez bon air : elles se peignent d'ordinaire le visage d'un rouge couleur de feu , et tout le reste du corps , lorsqu'il



y a quelque fête où l'on doit s'enivrer. Les hommes se contentent de se tracer sur le visage quelques lignes de la même couleur, auxquelles ils ajoutent quelques gros traits noirs. Quand ils sont peints de la sorte, hommes et femmes, ils ont un air effroyable. Les hommes se percent la lèvre inférieure, et ils y attachent un petit cylindre d'étain, ou d'argent, ou de résine transparente. Ce prétendu ornement s'appelle *tembeta*.

Les garçons et les filles, jusqu'à l'âge de douze ans, n'ont pas le moindre vêtement; c'est une coutume généralement établie parmi tous ces infidèles de l'Amérique méridionale. Leurs armes sont la lance, l'arc et les flèches. Les femmes y sont au moins aussi rusées que les hommes, et ont une égale aversion pour le christianisme. Ce qui m'a fort surpris, c'est que, dans la licence où ils vivent, je n'ai jamais remarqué qu'il échappât à aucun homme la moindre action indécente à l'égard des femmes, et jamais je n'ai ouï sortir de leur bouche aucune parole tant soit peu déshonnête.

Leurs mariages, si l'on peut leur donner ce nom, n'ont rien de stable. Un mari quitte sa femme quand il lui plaît; de là vient qu'ils ont des enfants dans presque toutes les bourgades. Dans

l'une  
ensuit  
quoi  
bloien  
une a  
dans u  
beauc  
une I  
grâces  
des fru  
à la c  
faiscea  
dans s  
le lais  
et cha  
Ils  
deux  
scienc  
souffle  
malad  
Caysa  
taines  
guérie  
sa mè  
leur m  
de sa  
» fille

rer. Les  
le visage  
uxquelles  
s. Quand  
femmes,  
s se per-  
achent un  
ou de ré-  
nent s'ap-

l'âge de  
vêtement;  
olie parmi  
ridionale.  
es flèches.

usées que  
on pour le  
pris, c'est  
je n'ai ja-  
un homme  
d des fem-  
ur bouche  
ôte.

donner ce  
quitte sa  
ils ont des  
ades. Dans

l'une ils se marient pour deux ans, et ils vont ensuite se remarier dans une autre. C'est pour-quoi je leur disois quelquefois qu'ils ressembloient à leurs perroquets, qui font leur nid une année dans un bois, et l'année suivante dans un autre. Ce prétendu mariage se fait sans beaucoup de façon : lorsqu'un Indien recherche une Indienne, il tâche de gagner ses bonnes grâces, en la régaland pendant quelque temps des fruits de sa moisson et du gibier qu'il prend à la chasse; après quoi il met à sa porte un faisceau de bois : si elle le retire et le place dans sa cabane, le mariage est conclu. Si elle le laisse à la porte, il doit prendre son parti, et chasser pour une autre.

Ils n'ont point d'autres médecins qu'un ou deux des plus anciens de la bourgade : toute la science de ces prétendus médecins consiste à souffler autour du malade pour en chasser la maladie. Quand je sortis la première fois de Caysa, je laissai malade la fille d'un des capitaines; lorsque je revins peu après, je la trouvai guérie. Ayant eu alors quelques accès de fièvre, sa mère m'exhorta fort à me faire souffler par leur médecin. Comme elle vit que je memoquois de sa folle crédulité : « Écoute, me dit-elle, ma » fille étoit bien mal quand tu nous quittas; tu

» la trouves en parfaite santé à ton retour :  
» comment s'est-elle guérie ? c'est uniquement  
» en se faisant souffler. »

Lorsqu'une fille a atteint un certain âge , on l'oblige à demeurer dans son hamac , qu'on suspend au haut du toit de la cabane : le second mois on baisse le hamac jusqu'au milieu ; et le troisième mois de vieilles femmes entrent dans la cabane armées de bâtons : elles courent de tous côtés en frappant tout ce qu'elles rencontrent , et poursuivant , à ce qu'elles disent , la couleuvre qui a piqué la fille , jusqu'à ce que l'une d'elles mette fin à ce manège , en disant qu'elle a tué la couleuvre.

Quand une femme a mis un enfant au monde , c'est l'usage que son mari observe durant trois ou quatre jours un jeûne si rigoureux , qu'il ne lui est pas même permis de boire. Un Indien de bonne volonté m'aidoit à construire ma cabane , lorsque j'étois à Caysa : il disparut pendant deux jours : le troisième jour je le rencontrai avec un visage hâve et tout défait. « D'où te vient cette pâleur , lui dis-je , et pour-  
» quoi ne viens-tu plus m'aider à l'ordinaire ?  
» Je jeune , me répondit-il. » Sa réponse m'étonna fort , mais je fus bien plus surpris , lorsque lui en ayant demandé la raison , il me dit

qu'i  
ches  
d'all  
ture  
» je  
gou  
com  
Il  
d'au  
mille  
terre  
et l'e  
pour  
voit  
nom  
Le  
jour  
cérén  
leur  
aussi  
reuse  
hama  
effroy  
jours  
romp  
sorte  
ce se

qu'il jeûnoit parce que sa femme étoit en couches. Je lui fis sentir sa bêtise, et lui ordonnai d'aller prendre à l'heure même de la nourriture. « Si ta femme est en couches, lui ajoutai-je, c'est à elle à jeûner, et non pas à toi. » Il goûta cette raison, et vint peu après travailler comme il faisoit auparavant.

Ils n'abandonnent point leurs morts comme d'autres barbares. Quand quelqu'un de leur famille est décédé, ils le mettent dans un pot de terre proportionné à la grandeur du cadavre, et l'enterrent dans leurs propres cabanes. C'est pourquoi tout autour de chaque cabane, on voit la terre élevée en espèce de talus, selon le nombre des pots de terre qui y sont enterrés.

Les femmes pleurent les morts trois fois le jour, dès le matin, à midi et vers le soir : cette cérémonie dure plusieurs mois, et autant qu'il leur plaît. Cette sorte de deuil commence même aussitôt qu'ils jugent que la maladie est dangereuse : trois ou quatre femmes environnent le hamac du malade avec des cris et des hurlements effroyables, et cela dure quelquefois quinze jours de suite. Le malade aime mieux qu'on lui rompe la tête, que de n'être pas pleuré de la sorte, car si l'on manquoit à cette cérémonie, ce seroit un signe qu'il n'est pas aimé.

Ils croient à l'immortalité de l'ame, mais sans savoir ce qu'elle devient pour la suite : ils s'imaginent qu'au sortir du corps, elle est errante dans les broussailles des bois qui sont autour de leurs bourgades ; ils vont la chercher tous les matins ; lassés de la chercher inutilement, ils l'abandonnent. Ils doivent avoir quelque idée de la métempsycose ; car m'entretenant un jour avec une Indienne, qui avoit laissé sa fille dans une bourgade voisine, elle fut effrayée de voir passer un renard près de nous : « Ne » seroit-ce point, me dit-elle, l'ame de ma fille » qui seroit morte ? »

Ils tirent un mauvais augure du chant de certains oiseaux, d'un surtout qui est de couleur cendrée, et qui n'est pas plus gros qu'un moineau ; on le nomme *chochos*. S'ils se mettent en voyage, et qu'ils l'entendent chanter, ils ne vont pas plus loin, et retournent à l'instant chez eux. Je me souviens que conférant un jour avec les capitaines de trois bourgades, et un grand nombre d'Indiens, un de ces *chochos* se mit à chanter dans le bois voisin ; ils demeurèrent interdits et saisis de frayeur, et la conversation cessa sur l'heure.

Du reste, les magiciens et les sorciers, qui font fortune chez d'autres Sauvages, sont parmi

eux  
des  
avan  
vifs  
sou  
par  
Lor  
guer  
poin  
lado  
Je  
je v  
tions  
infid  
le m  
mais  
jette  
cord  
vos  
quel

eux en exécration, et ils les regardent comme des pestes publiques. Trois ou quatre mois avant que je vinsse à Caysa, ils y avoient brûlé vifs quatre Indiens de Sinanditi, sur le simple soupçon que le fils d'un capitaine étoit mort par les maléfices qu'ils avoient jetés sur lui. Lorsqu'ils voient qu'une maladie traîne en longueur, et que les souffleurs ne la guérissent point, ils ne manquent pas de dire que le malade est ensorcelé.

Je ne finirois point, mon révérend Père, si je vous faisois le détail de toutes les superstitions ridicules qui règnent parmi ces pauvres infidèles dont le démon s'est rendu absolument le maître. J'ai peine à croire qu'on puisse jamais les en désabuser, à moins que Dieu ne jette sur eux les regards de sa grande miséricorde. Souvenez-vous toujours de moi dans vos saints sacrifices, en la participation desquels je suis avec respect, etc.

---



---

## ÉTAT DES MISSIONS

Des P. P. Jésuites de la province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale, appelés *Chiquites*, et de celles qu'ils ont établies sur les rivières de Parana et Uruguay dans le même continent. Tiré d'un mémoire espagnol envoyé à Sa Majesté Catholique par le P. François Burges, de la Compagnie de Jésus, procureur-général de la province du Paraguay.

Les Chiquites, ainsi nommés par les Espagnols du Paraguay, qui en ont fait la découverte, sont entre le 16° degré de latitude australe et le tropique du capricorne; ils ont à l'occident la ville de Saint-Laurent et la province de Sainte-Croix de la Sierra, et s'étendent vers l'orient environ cent quarante lieues jusqu'à la rivière Paraguay. Au nord, cette nation est terminée par les montagnes des Tapacures qui la séparent de celles des Moxes; au sud, elle confine avec l'ancienne ville de Sainte-Croix. Le pays a environ cent lieues du nord au sud; son terrain est montagneux; il

abonde en miel; on y trouve des cerfs, des buffles, des tigres, des lions, des ours et d'autres bêtes semblables; les pluies et les ruisseaux forment de grandes mares où se trouvent des crocodiles et certaines espèces de poissons. Dans la saison des pluies, le pays est tout inondé; alors tout commerce cesse entre les habitations. Comme durant l'hiver le plat pays est tout couvert de méchantes herbes, ces Indiens labourent les collines, et ils y ont d'ordinaire une bonne récolte de maïs, de racines d'yuca, de manioc, dont ils font de la cassave qui leur sert de pain; de patates, de légumes, et de divers autres fruits.

Le dérangement des saisons et la chaleur excessive du climat y causent beaucoup de maladies, et souvent même la peste, qui enlève beaucoup de monde. Ces peuples sont d'ailleurs si grossiers, qu'ils ignorent jusqu'aux moyens de se précautionner contre les injures de l'air. Ils ne connoissent que deux manières de se faire traiter dans leurs maladies: la première est de faire sucer la partie où ils sentent de la douleur, par des gens que les Espagnols ont appelé pour cette raison *Chupadores*. Cet emploi est exercé par les caciques, qui sont les principaux de la nation, et qui par là se don-

nent une grande autorité sur l'esprit de ces peuples. Leur coutume est de faire diverses questions au malade. Où sentez-vous de la douleur, lui demandent-ils ? En quel lieu êtes-vous allé immédiatement avant votre maladie ? N'avez-vous pas répandu la chica ? (C'est une liqueur enivrante dont ils font grand cas.) N'avez-vous pas jeté de la chair de cerf ou quelque morceau de tortue ? Si le malade avoue quelqu'une de ces choses : justement, reprend le médecin, voilà ce qui vous tue ; l'ame du cerf ou de la tortue est entrée dans votre corps, pour se venger de l'outrage que vous lui avez fait. Le médecin suce ensuite la partie malade, et au bout de quelque temps il jette par la bouche une matière noire : voilà, dit-il, le venin que j'ai tiré de votre corps. Le second remède auquel ils ont recours est plus conforme à leurs mœurs barbares. Ils tuent les femmes indiennes qu'ils s'imaginent être la cause de leur mal, et offrant ainsi par avance cette espèce de tribut à la mort, ils se persuadent qu'ils sont exempts de le payer pour eux-mêmes. Comme leur intelligence est fort bornée, et que leur esprit ne va guère plus loin que leurs sens, ils n'attribuent toutes leurs maladies qu'aux causes exté-

rieures, n'ayant aucune idée des principes internes qui altèrent la santé.

Ils ont la taille belle et grande, le visage un peu long. Quand ils ont atteint l'âge de vingt ans, ils laissent croître leurs cheveux : ils vont presque tout nus ; ils laissent pendre négligemment sur leurs épaules un paquet de queues de singes et de plumes d'oiseaux qu'ils ont tués à la chasse, afin de faire voir par là leur habileté à tirer de l'arc. Ils se percent les oreilles et la lèvre inférieure, où ils attachent une pièce d'étain : ils se servent encore de chapeaux de plumes assez agréables par la diversité des couleurs. Les seuls caciques ont des chemisettes. Les femmes portent une espèce de tablier qui s'appelle dans leur langue *typoy*.

On ne voit parmi eux aucune forme de police ni de gouvernement : cependant dans leurs assemblées ils suivent les avis des anciens et des caciques. Le pouvoir de ces derniers ne se transmet point à leurs enfants ; ils doivent l'acquérir par leur valeur et par leur mérite. Ils passent pour braves quand ils ont blessé leur ennemi ou qu'ils l'ont fait prisonnier. Ils n'ont souvent d'autre raison de se faire la guerre, que l'envie d'avoir quelques ferrements, ou de se rendre les maîtres des autres, à quoi ils sont

portés par leur naturel fier et hautain. Du reste, ils traitent fort bien leurs prisonniers, et souvent ils les marient à leurs filles.

Bien que la polygamie ne soit pas permise au peuple, les caciques peuvent avoir deux ou trois femmes. Comme le rang qu'ils tiennent les oblige à donner souvent la *chica*, et que ce sont les femmes qui l'apprêtent, une seule ne suffiroit pas à cette fonction. On ne prend aucun soin de l'éducation des enfants, et on ne leur inspire aucun respect pour leurs parents; ainsi, abandonnés à eux-mêmes, ils ne suivent que leur caprice, et ils s'accoutument à vivre dans une indépendance absolue, et au gré de leurs passions.

Leurs cabanes sont de paille et faites en forme de four; la porte en est si petite et si basse, qu'ils ne peuvent s'y glisser qu'en se trainant sur le ventre; c'est ce qui les a fait nommer *Chiquites* par les Espagnols, comme qui diroit *peuples rapetissés*. Ils en usent ainsi, à ce qu'ils disent, afin de se mettre à couvert des mosquites, dont on est fort incommodé durant le temps des pluies.

Ils ont pourtant de grandes maisons construites de branches d'arbres, où logent les garçons qui ont quatorze à quinze ans : car

cet âge, ils ne peuvent plus demeurer dans la cabane de leur père. C'est dans ces mêmes maisons qu'ils reçoivent leurs hôtes et qu'ils les régalent en leur donnant la chicha. Ces sortes de festins, qui durent d'ordinaire trois jours et trois nuits, se passent à boire, à manger et à danser. C'est à qui boira le plus de chicha, dont ils s'enivrent jusqu'à devenir furieux : alors ils se jettent sur ceux dont ils croient avoir reçu quelque affront, et il arrive souvent que ces sortes de réjouissances se terminent par la mort de quelques-uns de ces misérables.

Voici de quelle manière ils passent la journée dans leurs villages : ils déjeûnent au lever du soleil, puis ils jouent de la flûte en attendant que la rosée se passe : car, selon eux, elle est fort nuisible à la santé. Quand le soleil est un peu haut, ils vont labourer leurs terres avec des pelles d'un bois très dur, qui leur tiennent lieu de bèches. A midi ils viennent dîner. Sur le soir ils se promènent, ils se rendent des visites les uns aux autres, ils se donnent à manger et à boire : le peu qu'ils ont se partage entre tous ceux qui se trouvent présents. Comme les femmes sont ennemies du travail, elles passent presque tout leur temps à se visiter



et à s'entretenir ensemble : elles n'ont d'autre occupation que de tirer de l'eau, d'aller quêrir du bois, de cuire le maïs, l'yuca, etc., de filer de quoi faire leur *typoy*, ou bien les chemisettes et les hamacs de leurs maris : car pour ce qui les regarde, elles couchent sur la terre qu'elles couvrent d'un simple tapis de feuilles de palmiers, ou bien elles se reposent sur une claie faite de gros bâtons assez inégaux. Ils soupent au coucher du soleil, et aussitôt après ils vont dormir, à la réserve des jeunes garçons et de ceux qui ne sont pas mariés : ceux-ci s'assemblent sous des arbres, et ils vont ensuite danser devant toutes les cabanes du village. Leur danse est assez particulière : ils forment un grand cercle, au milieu duquel se mettent deux Indiens qui jouent chacun d'une longue flûte qui n'a qu'un trou, et qui, par conséquent, ne rend que deux tons. Ils se donnent de grands mouvements au son de cet instrument, sans pourtant changer de place. Les Indiennes forment pareillement un cercle de danse derrière les garçons, et ils ne vont prendre de repos qu'après avoir poussé ce divertissement jusqu'à deux ou trois heures dans la nuit.

Le temps de leur pêche et de leur chasse suit la récolte du maïs. Quand les pluies sont

pa  
no  
ge  
les  
ils  
mo  
me  
qu  
nit  
par  
ren  
visi  
der  
bêt  
n'a  
nan  
vie  
tou  
les  
pré  
dor  
se p  
pen  
tieu  
qu'i  
ils e

passées, lesquelles durent depuis le mois de novembre jusqu'au mois de mai, ils se partagent en diverses troupes, et vont chasser sur les montagnes pendant deux ou trois mois : ils ne reviennent de leur chasse que vers le mois d'août, qui est le temps auquel ils ensementent leurs terres.

Il n'y a guère de nation, quelque barbare qu'elle soit, qui ne reconnoisse quelque divinité. Pour ce qui est des Chiquites, il n'y a parmi eux nul vestige d'aucun culte qu'ils rendent à quoi que ce soit de visible ou d'invisible, pas même au démon, qu'ils appréhendent extrêmement. Ainsi, ils vivent comme des bêtes, sans nulle connoissance d'une autre vie, n'ayant d'autre dieu que leur ventre, et bornant toute leur félicité aux satisfactions de la vie présente. C'est ce qui les a portés à détruire tout-à-fait les sorciers qu'ils regardoient comme les plus grands ennemis de la vie; et même à présent il suffiroit qu'un homme eût rêvé en dormant que son voisin est sorcier, pour qu'il se portât à lui ôter la vie, s'il le pouvoit. Cependant ils ne laissent pas d'être fort superstitieux, surtout par rapport au chant des oiseaux, qu'ils observent avec une attention scrupuleuse, ils en augurent des malheurs, et de là ils ju-

gent souvent que les Espagnols sont prêts à faire des irruptions sur leurs terres. Cette appréhension seule est capable de les faire fuir bien avant dans les montagnes : alors les enfants se séparent de leurs pères, et les pères ne regardent plus leurs enfants que comme des étrangers. Les liens de la nature qui sont connus des bêtes même, n'ont pas la force de les unir ensemble : un père vendra son fils pour un couteau ou pour une hache ; c'est ce qui faisoit craindre aux missionnaires de ne pouvoir réussir à les rassembler dans des bourgades, ce qui est absolument nécessaire ; car il en faut faire des hommes, avant que d'en faire des chrétiens.

Après avoir donné une connoissance générale des mœurs de cette nation, il faut parler de la manière dont l'Évangile lui fut annoncé, et de ce qui donna lieu aux Jésuites d'entrer dans le pays des Chiquites. Leurs vues ne s'étoient pas tournées d'abord de ce côté-là ; ils ne pensoient qu'à la conversion des Chiriguanes, des Matagayes, des Tobas, des Mocobies et de diverses autres nations semblables. On avoit choisi le collège que dom Jean Fernandez de Campero, chevalier de l'ordre de Calatrava, avoit fondé dans la ville de Tarija,

ont prêts à  
 . Cette ap-  
 es faire fuir  
 lors les en-  
 les pères ne  
 comme des  
 ui sont con-  
 force de les  
 on fils pour  
 c'est ce qui  
 de ne pou-  
 des bourga-  
 aire ; car il  
 t que d'en  
 sance géné-  
 faut parler  
 ut annoncé,  
 tes d'entrer  
 rs vues ne  
 e côté-là ;  
 a des Chiri-  
 des Moco-  
 semblables.  
 Jean Fer-  
 l'ordre de  
 e de Tarija,

qui se trouve dans le voisinage de toutes ces nations, pour y faire un séminaire d'ouvriers évangéliques, propres à porter la foi chez tant de peuples infidèles. Le P. Joseph-François de Arce et le P. Jean-Baptiste de Cea entrèrent les premiers chez les Chiriguanes, pour connoître quel étoit la disposition de leurs esprits, et en quel lieu on pourroit établir des missionnaires. Ce ne fut qu'avec bien des fatigues qu'ils arrivèrent à la rivière de Guapay, où ils furent assez bien reçus des Indiens et de leurs caciques. Le P. de Arce eut la consolation d'instruire et de baptiser quatre de ces infidèles qui se mouroient : ensuite il se disposa à s'en retourner, après avoir promis aux caciques qu'il leur enverroit au plus tôt des missionnaires pour continuer de les instruire. Il étoit sur son départ, lorsque la sœur d'un cacique, nommée Tambacura, vint trouver le Père, et le supplia de protéger son frère auprès du gouverneur de Sainte-Croix, qui vouloit lui faire son procès sur une accusation très fautive. Le P. de Arce saisit cette occasion de servir le cacique, et par là de gagner de plus en plus la confiance des Indiens. Il sollicita sa grâce, et il l'obtint.

Cependant dom Augustin de la Concha (c'est

le nom de ce gouverneur), ne pouvoit goûter l'entreprise des missionnaires. Il leur représenta que leurs travaux auprès des Chiriguanes seroient inutiles; que c'étoit une nation tout-à-fait indomptable; que les Jésuites du Pérou avoient déjà fait diverses tentatives pour les convertir à la foi, sans avoir pu y réussir; que leur zèle seroit bien mieux employé auprès des Chiquites; que c'étoit un peuple doux et paisible, qui n'attendoit que des missionnaires pour se faire instruire; que les Jésuites du Paraguay avoient la mission des Itatines dans le voisinage de cette nation, et qu'il leur étoit facile d'entrer de là chez les Chiquites, dont le pays s'étend jusqu'à la rivière de Paraguay, laquelle, après avoir formé la rivière de la Plata, va se décharger dans l'Océan, à 35 degrés de latitude australe; que les Jésuites du Pérou n'avoient pas la même facilité que ceux du Paraguay; qu'ils étoient trop occupés auprès de la nombreuse nation des Moxes, qui est fort éloignée de celle des Chiquites; qu'enfin, s'il étoit nécessaire, il en écriroit au Père provincial et au Père général même, qui étoit de ses amis. Le P. de Arce répondit au gouverneur qu'il ne pouvoit rien entreprendre sans l'ordre de ses supérieurs, mais qu'il ne tarderoit pas à

l'ex  
me  
aya  
nes  
mis  
nor  
la r  
Cen  
blit  
de T  
la r  
Tol  
rija  
moy  
nati  
reco  
mine  
des  
foi.  
L  
Saint  
chos  
cha,  
Chiq  
pays  
d'une

l'exécuter, aussitôt qu'il lui auroit été intimé.

Cependant, ayant reçu vers le commencement de 1691 un renfort de missionnaires, et ayant pris connoissance du pays des Chiriguanes, qu'il avoit parcouru, il fonda la première mission sur la rivière Guapay : il lui donna le nom de la *Présentation de Notre-Dame*, et il la mit sous la conduite du P. de Cea et du P. Centeno. Le 31 juillet de la même année, il établit la mission de Saint-Ignace dans la vallée de Tarequea, qui est entre la ville de Tarija et la rivière Guapay : il la confia au P. Joseph Tolu ; après quoi il retourna au collège de Tarija pour conférer avec son supérieur sur les moyens de porter la lumière de l'Évangile aux nations des Chiquites. Là il eut ordre d'aller reconnoître la rivière de Paraguay, et d'examiner s'il trouveroit dans l'esprit des Chiquites des dispositions favorables pour recevoir la foi.

Le P. de Arce ne différa pas à se rendre à Sainte-Croix de la Sierra ; mais il y trouva les choses bien changées. Dom Augustin de la Concha, qui avoit si fort à cœur la conversion des Chiquites, avoit quitté le gouvernement de ce pays-là, et tout le monde dissuadoit le Père d'une entreprise qu'on regardoit comme té-



méraire et inutile. C'étoit, disoit-on, s'exposer imprudemment à une mort certaine, que de se livrer entre les mains d'un peuple barbare qui le massacreroit aussitôt qu'il seroit entré dans leur pays. Comme ces discours n'effrayoient point le missionnaire, qu'au contraire ils ne servoient qu'à animer son zèle, quelques Espagnols, que leur propre intérêt touchoit davantage que le salut des infidèles, s'opposèrent formellement à son dessein. Ils prévoyoit que si les missionnaires entroient une fois chez les Chiquites, ils les empêcheroient d'y faire des excursions, et d'y enlever des esclaves, dont ils retiroient de grosses sommes par le trafic qu'ils en faisoient au Pérou, et c'est ce qui leur fit redoubler leurs efforts pour rompre toutes les mesures du Père. Il eut beau chercher un guide pour le conduire dans ces terres inconnues, il n'en put jamais trouver. Enfin, après bien des sollicitations et des prières, il engagea secrètement deux jeunes hommes qui savoient passablement les chemins, à le guider jusque chez les Pignocas, qui sont voisins des Chiquites.

Il partit donc au commencement de décembre, et il eut beaucoup à souffrir pendant un mois que dura son voyage : tantôt il lui falloit

grin  
avo  
d'au  
min  
de p  
bles  
eut  
bien  
trist  
faiso  
voit  
accu  
l'ass  
d'em  
tôt,  
mort  
ensu  
des  
lent  
ne le  
bâtin  
seron  
De  
P. d  
que  
qui  
ne p

grimper des montagnes escarpées; tantôt il avoit à traverser des rivières très profondes; d'autres fois il étoit obligé de se tracer un chemin dans des lieux qui n'avoient été pratiqués de personne. Enfin, après des fatigues incroyables, il arriva chez les Pignocas. La joie qu'il eut de se voir au milieu de ces peuples, fut bien tempérée par la douleur qu'il ressentit du triste état où il les trouva. La petite vérole faisoit parmi eux de grands ravages, et enlevait tous les jours quantité de monde. Le bon accueil qu'on lui fit le consola : ces Indiens l'assurèrent qu'ils avoient un désir sincère d'embrasser la foi, et que s'il étoit venu plus tôt, plusieurs de leurs compatriotes qui étoient morts auroient reçu le baptême. Ils lui offrirent ensuite des légumes, du maïs, des citrouilles, des patates et divers autres fruits qu'ils cueilloient dans le bois; ils le prièrent instamment de ne les pas abandonner, et ils lui promirent de bâtir une église, et de lui fournir tout ce qui seroit nécessaire à sa subsistance.

Des dispositions si favorables charmèrent le P. de Arce; c'est pourquoi, faisant réflexion que le temps des pluies étoit venu; que le pays, qui est une terre basse, étant tout inondé, il ne pouvoit continuer la découverte de la ri-

vière de Paraguay qu'au mois d'avril, que les pluies cessoient, il se détermina à demeurer tout ce temps-là parmi les Chiquites, et il leur promit que s'il étoit contraint de les quitter, il feroit venir d'autres missionnaires qui prendroient sa place.

Ces paroles comblèrent de joie ces Indiens. Quoiqu'ils ne fussent pas encore bien rétablis de leur maladie, ils se mirent en devoir d'exécuter ce qu'ils avoient promis. Ils choisirent un lieu propre à placer une église, et ils commencèrent par y planter une croix : tous se prosternèrent devant ce signe du salut. Le Père récita les litanies à haute voix, et les Indiens y assistèrent à genoux. Dès le soir même ces pauvres gens se mirent à couper du bois, et ils travaillèrent avec tant d'ardeur qu'en moins de quinze jours l'église fut achevée et dédiée à saint François-Xavier. Ils s'y assembloient tous les jours pour se faire instruire de la doctrine chrétienne, et souvent le missionnaire étoit obligé de passer une partie de la nuit à leur expliquer ce qu'ils n'entendoient pas, ou à leur répéter ce qu'ils avoient oublié. Cette assiduité et cette application extraordinaire les mit bientôt en état de recevoir le baptême. Le Père commença par l'administrer à quatre-vingt-dix

enfants qui étoient bien instruits : l'un d'eux ne survécut pas long-temps, et il alla prendre possession du céleste héritage que ces eaux salutaires venoient de lui acquérir.

Des progrès si rapides consoloient infiniment le missionnaire. Sa joie augmenta par l'arrivée de plusieurs caciques, qui le prièrent de leur marquer un lieu dans la nouvelle peuplade, où ils pussent se loger eux et leurs familles, et ne faire qu'un même peuple avec les nouveaux fidèles. D'un autre côté, les Pegnoquis lui députèrent quelques-uns de leur nation, pour le prier de leur envoyer des missionnaires qui les missent au rang des enfants de Dieu. De toutes parts les Indiens accouroient pour se faire instruire, et l'église se trouva bientôt trop petite pour les contenir. Mais ces heureux commencements furent bientôt troublés, soit par une maladie dangereuse qui pensa ravir le missionnaire, soit par les irruptions des Mamelucs, Portugais du Brésil. Ce sont des bandits qui, pour éviter le châtimement que méritent leurs crimes, s'attroupent en certains lieux, courent le pays à main armée, et vivent dans une entière indépendance. Ils ne menaçoient de rien moins que de pousser leur excursion jusqu'à Sainte-Croix de la Sierra, qu'ils prétendoient détruire, et

d'emmener esclaves tous les Chiquites qu'ils trouveroient sur leur route. On eut ces avis par un Indien qui avoit été pris par les Portugais, et qui s'étoit échappé de leurs mains au passage de la rivière de Paraguay.

A cette nouvelle, le P. de Arce partit avec trois Indiens qui connoissoient le pays pour observer de près leur marche : il prit sa route vers l'orient, et il passa chez les nations des Boros, des Tabicas, des Taucas, etc. Partout il fut bien reçu, et tous ces peuples parurent disposés à se soumettre au joug de l'Évangile. Le missionnaire apprit bientôt par quelques Indiens tout effrayés qui prenoient la fuite, et par le bruit même des mousquets, que les Mamelucs portugais étoient proches. Aussitôt il exhorta les Indiens à joindre leurs familles ensemble, et à se retirer dans un lieu avantageux, où ils pussent plus aisément se mettre à couvert des insultes de l'ennemi. L'avis du Père fut suivi, et les Indiens se retirèrent dans un endroit appelé *Capoco*, où, peu de temps après, on fonda la mission de Saint-Raphaël. Ce poste étoit assez sûr à cause d'un grand bois fort épais, que les Indiens mettoient entre eux et la route que tenoient les Portugais.

Cependant, le missionnaire les trouvant tous

réunis, profita de l'occasion pour les instruire autant que le temps le lui permettoit; et après avoir baptisé quelques enfans, il se rendit à sa mission de Saint-François-Xavier, qui étoit à cinquante lieues plus loin, d'où il partit incontinent pour aller à Sainte-Croix de la Sierra avertir le gouverneur de ce qui se passoit, et lui demander un prompt secours. On lui donna trente soldats avec un commandant, qui partirent en toute diligence pour la mission de Saint-François-Xavier, où ils furent joints par cinq cents Indiens Chiquites, tous armés de flèches. Mais comme l'endroit où cette mission est située n'étoit pas assez sûr, on jugea plus à propos d'aller camper sur la rivière Aperé, que les Espagnols nomment de Saint-Michel. Le commandant envoya aussitôt des coureurs pour reconnoître l'ennemi, et le lendemain il eut nouvelle qu'ils étoient arrivés à la Bourgade de Saint-Xavier, qu'on venoit d'abandonner. On reçut même une lettre du commandant portugais qu'il écrivoit au missionnaire, et dont voici les termes :

MON RÉVÉREND PÈRE,

« Je suis arrivé ici avec deux compagnies de  
» braves soldats de ma nation : nous n'avons



» nul dessein de vous faire du mal ; nous ve-  
» nous chercher quelques-uns de nos gens qui  
» se sont réfugiés dans ce pays ; ainsi, vous  
» pouvez retourner dans votre maison, et ra-  
» mener avec vous vos néophytes ; vous y serez  
» en toute sûreté. Je prie Dieu qu'il vous con-  
» serve. »

ANT. FERRAEZ.

Après la lecture de cette lettre, le commandant espagnol fit aussitôt marcher ses troupes vers les Portugais. Il arriva sur les trois heures après midi à une lieue du camp ennemi. Il crut devoir différer le combat jusqu'au lendemain matin, soit pour délasser ses troupes, soit pour donner le temps aux Espagnols et aux Indiens de se confesser. Les missionnaires qui les acompagnoient furent occupés jusqu'à minuit à entendre les confessions. Sur les trois heures du matin le commandant donna ses ordres pour le combat. Il fut réglé qu'on sommeroit d'abord les Portugais de mettre bas les armes : qu'à leur refus on tireroit un coup de fusil qui serviroit de signal pour commencer le combat.

Cet ordre fut troublé par l'imprudence de six Espagnols, qui obligèrent un Indien du parti portugais à décharger son mousquet dans la tête de l'un d'eux : cette mort est aussitôt vengée par celle de deux Portugais ; et le combat s'étant ainsi engagé , on se mêla avec furie. Antoine Ferraez et Manuel de Friaç , qui commandoient les deux compagnies , furent tués à ce premier choc ; la mort des chefs effraya leurs soldats , qui se jetèrent avec précipitation dans la rivière de Saint-Michel pour se sauver à la nage. Ce fut vainement ; les Espagnols et les Indiens en firent un tel carnage , que de cent cinquante hommes qu'ils étoient , il n'en resta que six , dont trois furent faits prisonniers ; trois autres prirent la fuite , et allèrent porter la nouvelle de leur défaite à une troupe de leurs gens , qui étoient entrés par un autre chemin dans le pays des Pegnoquis , et avoient enlevé quinze cents de ces malheureux Indiens. Ils n'eurent pas plus tôt appris cette nouvelle , qu'ils repassèrent au plus vite la rivière de Paraguây , et se retirèrent au Brésil. Les Espagnols s'en retournèrent à Sainte-Croix , n'ayant perdu que six de leurs soldats et deux Indiens ; ils y conduisirent les trois prisonniers portugais , et ils eurent la gloire

d'avoir sauvé cette chrétienté naissante, qui étoit perdue si elle n'avoit été secourue à temps.

Dom Louis-Antoine Calvo, gouverneur de Sainte-Croix, remit les prisonniers au pouvoir du conseil royal de Charcas, auquel il envoya une relation détaillée de cette expédition. Il eut ordre du conseil d'en informer les missionnaires et les peuples du Paraguay, afin qu'ils prissent les mesures convenables pour prévenir de semblables malheurs, qui intéressoient également et la religion et l'État : car on ne pouvoit douter que ces Mamelucs n'eussent sur le pays des Chiquites et sur la ville de Sainte-Croix, le même dessein qu'ils avoient tâché d'exécuter auparavant sur les Guaranis du Paraguay et sur d'autres nations indiennes sujettes à la couronne d'Espagne. Leur vue étoit de s'emparer de toutes ces terres, et de se frayer un passage au Pérou, se mettant peu en peine de ruiner le christianisme, pourvu qu'ils satisfissent leur ambition et leur avarice.

Comme la connoissance de la route que tinrent les Mamelucs du Brésil peut être utile afin de se précautionner contre leurs violences, et que d'ailleurs cet itinéraire ne servira pas peu à réformer les cartes géographiques, il est à pro-

pos de rapporter ici ce que l'on en a appris de Gabriel-Antoine Maziel, l'un des trois Portugais qui furent faits prisonniers dans le combat dont nous venons de parler. Il déclara donc qu'il parut du Brésil avec ses compagnons, et qu'ils se mirent en canot sur la rivière Anemby, qui tombe dans le fleuve Parana par le côté du nord; qu'ils entrèrent ensuite dans ce fleuve, et qu'ayant trouvé l'embouchure de la rivière Imuncina qui s'y décharge du côté du sud, ils la remontèrent pendant huit jours, ne faisant que des demi-journées de chemin jusque vers la ville de Xérès, qui est à présent détruite; qu'ils laissèrent en ce lieu là les canots sur lesquels ils étoient venus de Saint-Paul; qu'ils y laissèrent aussi de leurs gens pour les garder, et pour semer de quoi recueillir à leur retour; qu'ils continuèrent leur voyage à pied, et qu'après douze demi-journées qu'ils firent dans les campagnes agréables de Xérès, ils arrivèrent à la rivière de Boinhay, qui va tomber dans le fleuve de Paraguay du côté du nord; qu'ils firent d'autres canots pour descendre cette rivière, et qu'ils semèrent des grains pour le retour; qu'après avoir navigué pendant dix jours, ils arrivèrent au fleuve Paraguay; qu'ils le remontèrent pendant huit jours, et arrivè-

rent à l'entrée de l'étang Manioré; et qu'après un jour entier ils prirent terre au port des Indiens Itatines, où ils enterrèrent leurs canots dans une grande sablière, afin de s'en servir à leur retour; qu'ils poursuivirent ensuite leur voyage à pied, ne faisant qu'une ou deux lieues au plus par jour, afin d'avoir le temps de courir sur les montagnes pour y trouver de quoi vivre, et pour se rendre au lieu où ils campoient avant midi.

Tel fut ensuite l'ordre de leur marche : le premier jour ils partirent du port des Itatines, tirant à l'occident, un peu vers le nord, et ils arrivèrent à un marais d'eau salée; le deuxième, ils marchèrent ce jour là et presque tout le reste du voyage à l'occident, et ils s'arrêtèrent en un lieu nommé *Mbocaytibazon*, où ils ne trouvèrent point d'eau; le troisième, détournant un peu vers le sud, ils vinrent sur les bords d'un ruisseau; ils y firent quelques puits pour avoir plus d'eau; le quatrième, ils se rendirent à une mare appelée *Guacuruti*; le cinquième ils s'arrêtèrent dans un champ près d'un ruisseau; le sixième, ils allèrent à un autre ruisseau au pied d'une montagne; le septième, à une mare dans un grand champ nommé *Jacuba*; le huitième, ils marchèrent

t qu'après  
ort des In-  
urs canots  
en servir à  
suite leur  
deux lieues  
ps de cou-  
er de quoi  
à ils cam-  
marche : le  
es Itatines,  
nord, et ils  
le deuxiè-  
resque tout  
ls s'arrê-  
zon, où ils  
sième, dé-  
inrent sur  
quelques  
trième, ils  
*Guacuruti* ;  
un champ  
èrent à un  
ntagne ; le  
nd champ  
marchèrent

dans une vaste campagne tirant au nord, et ils campèrent sur les bords d'un ruisseau ; le neuvième, suivant la même route, ils allèrent à Yacu ; le dixième, ils passèrent une montagne en tirant sur le nord, et ils arrivèrent auprès d'une mare ; le onzième, ils marchèrent vers l'occident, et ils s'arrêtèrent dans un champ ; le douzième, ils passèrent dans une plaine, et suivant la même route, ils arrivèrent à une bourgade ruinée, qui avoit appartenu aux Itatines ; le treizième, suivant encore la même route, ils arrivèrent à une autre bourgade ruinée de cette même nation ; le quatorzième, ils continuèrent leur route dans une campagne, et ils arrivèrent à un ruisseau ; le quinzième, ils se firent un chemin sur une montagne ; et, tirant à l'occident, un peu vers le sud, ils allèrent à un autre ruisseau ; le seizième, tournant un peu au nord, ils marchèrent encore jusqu'à un ruisseau ; le dix-septième, ayant marché au nord, ils campèrent entre deux petites collines ; le dix-huitième, faisant même route, ils vinrent à l'entrée de Tareyri ; le dix-neuvième, marchant au sud, un peu vers l'occident, ils campèrent sur les bords d'un ruisseau au pied d'une montagne ; le vingtième, ils tirèrent au nord vers la source de ce ruisseau, et ayant



continué huit jours cette même route , ils arrivèrent au pays des Taucas , qui est de la nation des Chiquites , d'où l'on voit la montagne Agnapurahey , laquelle s'étend vers le sud ; le vingthuitième , ils passèrent vers le sud , à une autre bourgade des Taucas , plus voisine de cette montagne ; le vingt-neuvième , ayant passé une montagne , et tirant vers l'occident , ils arrivèrent à un étang des Pegnoquis , dans un grand champ ; le trentième , ils suivirent la même route pour se rendre au bout de cet étang , où commence la chaîne des montagnes des Pignocas ; le trente et unième , ils eurent de mauvais chemins dans un pays montagneux et tout couvert de palmiers ; ils tirèrent à l'occident , un peu vers le nord , et ils vinrent à la colline des Quimecas ; ils continuèrent la même route pendant quatre jours ( ce fut là que , quelques années auparavant , Jean Borallo de Almada , chef des Mamelucs , fut battu par les Pegnoquis ) ; le trente-cinquième , tirant à l'occident , ils arrivèrent à la rivière Aperé , autrement de Saint-Michel ; le trente-sixième et le trente-septième , ils marchèrent sur des montagnes , et vinrent aux habitations des Xamarus ; le trente-huitième , ils passèrent la montagne des Pignocas pour se rendre aux bourgades des Pegnoquis , et ils

passèrent la rivière Aperé. Enfin , ils finirent leur marche dans le pays des Quimes , puis ils s'emparèrent de la bourgade de Saint-François-Xavier chez les Pignocas , où ils furent entièrement défaits, ainsi qu'on l'a rapporté ci-devant.

Le Portugais qui nous a donné ce détail déclara encore que , trois ans auparavant , il avoit fait une excursion avec ses compagnons en remontant la rivière de Paraguay , dans un vaste pays où est la nation des Paresis : que commençant leur marche à l'entrée de l'étang Manioré , ils étoient arrivés en quatre jours à l'île des Yaracs : c'est un peuple que les Espagnols appellent *Grandes oreilles* , parce qu'ils se les percent et y mettent des pendants de bois : qu'après avoir parcouru l'île , ils mirent quatre jours à trouver l'embouchure de la rivière Yapuy , qui se jette du côté gauche dans la rivière de Paraguay ; que de là , en quatre autres journées , ils arrivèrent à l'embouchure du Isipoti , et que continuant de naviguer , ils se trouvèrent cinq jours après aux habitations des Guarayus , appelés *Carabères* et *Araaibaybas* ; qu'ils continuèrent leur chemin à pied pendant trois jours ; et , qu'ayant suivi une assez longue chaîne de montagnes , ils entrèrent dans le pays des

Paresis et des Mboriyaras, d'où, par la même route, ils s'en retournèrent au Brésil.

L'entreprise toute récente des Mamelucs, et la crainte qu'on eut qu'ils ne fissent dans la suite de nouvelles courses, porta les missionnaires à changer de lieu; ils quittèrent donc la bourgade de Saint-François-Xavier, et ils la transportèrent à Pari sur la rivière de Saint-Michel. Cet endroit n'est éloigné que de huit lieues de Saint-Laurent. Les Pignocas et les Xamarus s'y rassemblèrent, y établirent une grosse bourgade; mais ils n'y furent pas long-temps tranquilles. Les Espagnols de Saint-Laurent troublaient souvent leur repos, et enlevoient des Indiens pour en faire des esclaves. Ils en vinrent même jusqu'à maltraiter les missionnaires qui s'opposaient à leur violence. C'est ce qui obligea le P. Lucas Cavallero à changer encore une fois le lieu de sa mission et à l'établir à dix-huit lieues plus loin sur la même rivière. Ces divers changements, joints à la disette de toutes choses et aux maladies qui survinrent, diminuèrent beaucoup le nombre des néophytes; quelques-uns se retirèrent sur les montagnes, d'autres périrent de faim et de misère. Néanmoins, on a lieu de croire que cette peuplade deviendra en peu de temps très-nombreuse. Les nations voi-

sines des Quibiquias, des Tubasis, des Guapas, aussi bien que plusieurs autres familles, ont promis d'y venir demeurer pour se faire instruire, et être admis au baptême.

La seconde mission, qui s'appelle de Saint-Raphaël, est éloignée de la première de trente-quatre lieues vers l'orient. Le P. de Cea et le P. François Herbas la formèrent des nations des Tabicas, des Taus et de quelques autres qui se réunirent ensemble, et composèrent une peuplade de plus de mille Indiens; mais la peste la désola deux années de suite et en diminua beaucoup le nombre. C'est pourquoi, à la prière des Indiens, on transporta cette mission en l'année 1701, sur la rivière Guabis qui se décharge dans celle de Paraguay, à quarante lieues de l'endroit où elle étoit d'abord. Cette situation est d'autant plus commode, qu'elle ouvre un chemin de communication avec les missions des Guaraniens, et avec celles du Paraguay par la rivière qui porte ce nom.

La joie fut générale parmi ces néophytes, lorsqu'en 1702 ils virent arriver le P. Herbas et le P. de Yegros, accompagnés de quarante Indiens qui s'étoient abandonnés à la Providence et à la protection de la sainte Vierge en qui ils avoient mis leur confiance. Pendant plus de

deux mois que dura leur voyage, ils se fatiguèrent beaucoup; il leur fallut traverser de rudes montagnes, se défendre des ennemis qu'ils trouvoient sur la route, et se frayer un chemin par des pays inconnus. Ils subsistèrent pendant tout ce temps-là comme par miracle : le gibier et le poisson venoient presque se jeter entre leurs mains. Ce qui les consola infiniment au milieu de leurs fatigues, c'est que dans leur route ils gagnèrent trois familles d'Indiens, qui, les années précédentes, leur avoient fermé le passage. Ces Indiens, dont la langue est entièrement différente de celle des Chiquites, connoissent le pays, et entendent parfaitement la navigation des rivières. Ils ont déjà donné la connoissance des Guates, des Curucuanes, des Barecies, des Sarabes, et de plusieurs autres nations qu'on trouve aux deux côtés de la rivière de Paraguay, principalement en remontant vers sa source. Ainsi, voilà une ample moisson qui se présente au zèle des ouvriers évangéliques.

La troisième mission est celle de Saint Joseph. Elle est située sur de hautes collines, au bas desquelles coule un ruisseau, à douze lieues vers l'orient de la bourgarde de Saint-François Xavier. C'est le P. Philippe Suarès qui la fon-

da le premier en l'année 1697. Les missionnaires ont eu beaucoup à y souffrir des maladies et de la disette des choses les plus nécessaires à la vie. C'est ce qui causa la mort au P. Antoine Fideli en l'année 1702. Cette mission est composée des familles des Boros, des Penotos, des Caotos, des Xamarus et de quelques Pignocas. La nation des Tamacuras, qu'on vient de découvrir du côté du sud, et qu'on espère convertir à la foi, augmentera considérablement cette peuplade.

La mission de Saint-Jean-Baptiste est la quatrième. Elle est située vers l'orient tirant un peu sur le nord, à plus de trente lieues de la mission de Saint-Joseph. Cette peuplade, qui est comme le centre de toutes les autres qui s'étendent d'orient en occident, est principalement habitée par les Xamarus. Elle s'augmentera encore plus dans la suite par plusieurs familles des Tamipicas, Cusicas et Pequicas, auxquelles on a commencé de prêcher l'Évangile. C'est le P. Jean Fernandez qui en a soin, et c'est dom Jean Fernandez Campero, ce seigneur si zélé pour la conversion des Chiquites, qui a donné libéralement tout ce qui étoit nécessaire pour orner l'église, et y faire le service avec décence.



On a découvert depuis peu plusieurs autres nations, telles que sont celles des *Petas*, *Subercias*, *Piococas*, *Tocuicas*, *Purasicas*, *Aruporecas*, *Borilos*, etc., et on a de grandes espérances de les soumettre au joug de l'Évangile; ce seront de nouveaux sujets pour l'Espagne.

On peut juger aisément ce qu'il en coûte aux missionnaires, et à quels dangers ils exposent leur vie pour rassembler des peuples sauvages comme les bêtes, et qui n'ont pas moins d'horreur des Espagnols que des Mamelucs du Brésil. Depuis qu'on les a réunis dans les bourgades, on les a peu à peu accoutumés à la dépendance dont ils étoient si ennemis; on a établi parmi eux une forme de gouvernement, et insensiblement on en a fait des hommes. Ils assistent tous les jours aux instructions et aux prières qui se font dans l'église, ils y récitent le rosaire à deux chœurs, ils y chantent les litanies, ils goûtent nos saintes cérémonies, ils se confessent souvent; mais ils ne sont admis à la table eucharistique qu'après qu'on s'est assuré qu'il ne reste plus dans leur esprit aucune trace du paganisme. La jeunesse est bien élevée dans des écoles qu'on a établies à ce dessein, et c'est ce qui affermira à jamais le christianisme dans ces vastes contrées,

Les missions des Guaranis, où l'on trouve une chrétienté florissante, sont sur les bords des fleuves Parana et Uruguay, qui arrosent les provinces du Paraguay et de Buenos-Ayres. Ces missions seroient beaucoup plus peuplées, si les travaux des ouvriers évangéliques qui les ont établies et qui les cultivent, n'étoient pas traversés par l'ambition et l'avarice des Mamelucs du Brésil. Ces bandits ont désolé toutes ces nations, et ont servi d'instrument au démon pour ruiner de si saints établissements dès leur naissance. On assure qu'ils ont enlevé jusqu'à présent plus de trois cent mille Indiens pour en faire des esclaves.

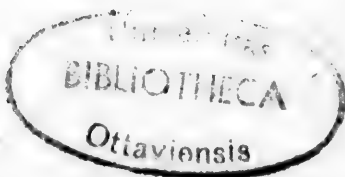
Le zèle des missionnaires, loin de se ralentir par tant de contradictions et de violences, n'en devint que plus vif et plus ardent : Dieu a béni leur fermeté et leur courage. En cette année 1702 ils ont sur les bords de ces deux fleuves vingt-neuf grandes missions où l'on compte quatre-vingt-neuf mille cinq cent un néophytes : savoir, sur le fleuve Parana quatorze bourgades, composées de dix mille deux cent cinquante-trois familles, qui font quarante et un mille quatre cent quatre-vingt-trois personnes : et sur le fleuve Uruguay quinze bourgades, où il y a douze mille cinq cent huit familles composées de quarante-huit mille dix-huit personnes.

La joie que ces progrès donnent aux missionnaires, est encore troublée par la crainte qu'ils ont de voir leurs travaux rendus inutiles par les Indiens infidèles qui sont dans leur voisinage. Ceux-ci ont leurs habitations entre les bourgades dont je viens de parler, et la colonie du Sacrement que les Portugais entretiennent vis-à-vis de Buenos-Ayres. Ils se sont alliés aux Portugais, et ils en tirent des coutelas, des épées, et d'autres armes en échange des chevaux qu'ils leur donnent. C'est une contravention manifeste au traité que les Portugais firent, lorsqu'ils obtinrent des Espagnols la permission de s'établir en ce lieu-là. En 1701, ces Indiens n'ayant nul égard à la paix qui régnoit parmi toutes les nations, s'emparèrent à main armée de la bourgade Yapeyu, autrement dite des *Saints-Rois*; ils la pillèrent, ils profanèrent l'église, les images et les vases sacrés, et ils enlevèrent quantité de chevaux et de troupeaux de vaches.

Ce brigandage obligea nos néophytes de prendre les armes pour leur défense. Le gouverneur de Buenos-Ayres leur donna pour commandant un sergent-major avec quelques soldats espagnols, qui s'étant joints aux Indiens formèrent un corps de deux mille hom-

mes; ils allèrent à la rencontre de leurs ennemis, et il se donna un combat où il y eut beaucoup de sang répandu de part et d'autre. Les infidèles demandèrent du secours aux Portugais qui leur en donnèrent. Ils livrèrent un second combat qui dura cinq jours, et où ils furent entièrement défaits; tout ce qui ne fut pas tué fut fait prisonnier. Par là il est aisé de voir à quel danger cette chrétienté naissante est exposée, si les Espagnols ne la protègent contre la fureur des Indiens et contre les violences des Mamelucs. Ceux-ci ne cherchent qu'à faire des esclaves de nos néophytes pour les employer ou à labourer leurs terres, ou à travailler à leurs moulins à sucre. De pareilles violences nuisent infiniment à la conversion de ces peuples; l'inquiétude continuelle où ils sont, les disperse dans les forêts et dans les montagnes, et il sera impossible de les retenir dans les bourgades où ils ont été rassemblés avec tant de peine, si on ne leur procure de la tranquillité et du repos.

FIN DU QUATORZIÈME VOLUME.





# TABLE DES PIÈCES

## CONTENUES

### DANS CE VOLUME.

|                                                                                                                                                                                                                                  |         |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|---------|
| LETTRE du P. Nyel, missionnaire de la compagnie de Jésus, au R. P. de la Chaise, de la même compagnie, confesseur du roi. . . . .                                                                                                | Page. 1 |
| LETTRE du P. Nyel, missionnaire de la compagnie de Jésus, au R. P. Dez, de la même compagnie, recteur du collège de Strasbourg, sur deux nouvelles missions établies depuis quelques années dans l'Amérique méridionale. . . . . | 19      |
| RELATION de l'établissement de la mission de Notre-Dame de <i>Nahuelhapi</i> tirée d'une lettre du P. Philippe de Laguna, de la compagnie de Jésus. . . . .                                                                      | 35      |
| LETTRE du P. Labbe, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Labbe, de la même compagnie. . . . .                                                                                                                            | 48      |
| LETTRE du P. Jacques de Haze, missionnaire de la compagnie de Jésus, au R. P. Jean-Baptiste Arendts, provincial de la même compagnie dans la province Flandro-Belgique. . . . .                                                  | 65      |



|                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                                         |          |
|-----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|----------|
| LETTERE du P. Chomé, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Vanthiennem, de la même compagnie. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                            | Page. 88 |
| SECONDE LETTERE du P. Chomé, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Vanthiennem, de la même compagnie. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                    | 113      |
| LETTERE du P. Guillaume d'Etré, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Joseph Duchambge, de la même compagnie. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                            | 123      |
| DESCRIPTION abrégée du Maragnon, et des missions établies aux environs de ce grand fleuve, tirée d'un mémoire espagnol du P. Samuel Fritz, missionnaire de la compagnie de Jésus. . . . .                                                                                                                                                                                               | 157      |
| LETTERE du P. Ignace Chomé, missionnaire de la compagnie de Jésus, au P. Vanthiennem, de la même compagnie. . . . .                                                                                                                                                                                                                                                                     | 170      |
| ÉTAT des missions des P. P. Jésuites de la province du Paraguay, parmi les Indiens de l'Amérique méridionale, appelés Chiquites, et de celles qu'ils ont établies sur les rivières de Paraná et Uruguay dans le même continent, tiré d'un mémoire espagnol envoyé à S. M. C. par le P. François Burges, de la compagnie de Jésus, procureur général de la province du Paraguay. . . . . | 208      |

FIN DE LA TABLE DU QUATORZIÈME VOLUME.

88

113

123

157

170

208

ME.